


DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME DIXIEME.

Ce volume contient un Discours sur L'ORIGINE DES ROMANS.

Le dernier extrait, de ROMANS DE CHEVALERIE.

ZÉLIE, OU L'INGÉNUE.

CORPS D'EXTRAITS
DE ROMANS
DE
CHEVALERIE,

AVEC FIGURES.

TOME DIXIEME.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, Hôtel de Château-Vieux.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

RECHERCHES

Sur l'Origine des Romans inventés avant l'Ere-Chrétienne & avant que l'Europe fût policée.

DANS le début de ce Recueil, j'ai essayé de donner une idée de l'esprit de la Chevalerie, des Romans & des Poëmes qui nous ont transmis les loix, mœurs & coutumes des premiers Chevaliers Européens: mais n'ayant parlé que superficiellement de leur origine, je dois aux Lecteurs de ce Recueil, de ne me pas borner à de simples conjectures, & de mettre sous leurs yeux des faits assez frappans pour qu'ils puissent asseoir leur jugement.

L'Europe, dans les derniers siècles qui ont précédé la fondation de Rome, étoit plongée dans la plus affreuse barbarie; il n'y avoit que les provinces méridionales qui fussent peuplées; celles du nord n'étoient encore habitées que par quelques

peuples ſauvages peu nombreux : des forêts immenſes occupoient les pays élevés, des marais & des rivières ſans digues inondoient les plaines ; nul culte extérieur de religion ne les réuniſſoit ; la loi du plus fort étoit la ſeule qu'ils connuſſent. On pourroit dire que dans ces pays barbares & malheureux, l'homme attendoit l'homme pour l'inſtruire, & que la terre l'attendoit auſſi pour la rendre féconde.

Les Européens méridionaux n'étoient point aſſez nombreux pour refluer vers le nord ; nul attrait d'ailleurs ne pouvoit les y porter, & le cinquante-cinquième degré de latitude leur paroiſſoit être la borne des pays habitables.

L'Aſie plus heureuſe, plus anciennement habitée, nourriſſoit des peuples immenſes dans ſon ſein : non-ſeulement c'eſt de l'Aſie que ſont ſortis les grands légiſlateurs & les premiers conquérans ; mais cette belle & fertile partie du monde, de même qu'une ruche immenſe, envoya des eſſaims de tous les côtés, dont pluſieurs

allèrent s'établir jufqu'au foixantième degré nord. C'eft-là que, s'emparant des pays les plus voifins de la mer, ils fondèrent un empire affez confidérable pour qu'il portât de nouvelles colonies jufques dans la Grèce. Maîtres de la Scandinavie, & des pays connus aujourd'hui fous le nom de Danemarck, Gothie, Jutland, Norwège & pays adjacens, ces nouveaux peuples, fous le nom de Cimbres, devinrent affez puiffans pour fubjuguer la Saxe, la grande Weftphalie, les Gaules, pénétrer jufqu'en Italie, & faire trembler la République Romaine, dont les armes avoient déja fubjugué de vaftes empires. Ce fut par l'alliance que les Cimbres firent avec des peuples qu'ils n'auroient pu vaincre, & qui les égaloient en force comme en valeur, ce fut fuivis des anciens Helvétiens connus alors fous le nom d'Ambrons, des Saxons & des peuples des bords de la Viftule, fous le nom de Teutons, qu'ils pénétrèrent de l'Elbe jufqu'aux provinces méridionales des Gaules;

qu'ils vainquirent les légions Romaines ; que le ſeul corps des Ambrons battit le conſul Caſſius-Longinus vers l'embouchure du Rhône ; & que, réunis avec les Cimbres, ils taillèrent en pièces l'armée Romaine commandée par Scaurus, & détruiſirent les deux corps que Manlius & Cépion amenoient à ſon ſecours.

La République Romaine ne s'étoit point vue juſqu'alors dans un ſi grand danger : les Cimbres, les Teutons & les Ambrons commençoient à traverſer les Alpes, & à deſcendre en Italie en-deçà du Pô, lorſque des diſſentions s'élevoient déja dans le ſein de la République, entre Marius & Sylla. L'intérêt commun, l'amour de la patrie réunirent pour quelque tems ces deux fiers ennemis ; & tous les deux, ſuivis du jeune Marcellus, qui commençoit à mériter la grande renommée où le vainqueur de Syracuſe devoit parvenir, marchèrent pour défendre la République en danger. Une cinquième armée Romaine, ſous les ordres de ces généraux,

s'avança pour s'oppofer à l'inondation des peuples redoutables du nord, réunis au nombre de trois cens cinquante mille combattans, & fuivis de leurs familles qu'ils avoient amenées, en croyant marcher à des conquêtes certaines.

Le courage & l'habileté de Marius arrêtèrent leurs efforts; il fut, en temporifant, accoutumer les Romains à voir de près ces peuples plus grands, plus forts qu'eux, & dont l'afpect étoit hideux & terrible; il les vainquit en trois grandes batailles, dont la derniere fe donna dans la plaine de Verceil, qui peut être regardée comme le tombeau des premiers Cimbres, Teutons & Helvétiens réunis. Leurs bataillons cédant à la tactique & au courage des Romains, furent entr'ouverts, taillés en pièces; ceux qui crurent s'échapper par la fuite, furent maffacrés par leurs femmes, qui les attendoient la hache levée fur leurs charriots, qui poignardèrent leurs enfans à leurs yeux, & qui, fe jettant avec fureur au milieu des Ro-

mains, ne voulurent pas ſurvivre à la défaite de leurs époux. Cette deſtruction entière de l'armée des Cimbres laiſſa leur pays ſans défenſe. Les vieillards & les enfans étoient les ſeuls qui n'euſſent pas marché dans cette expédition, & la conſternation ſe repandit dans ces provinces du nord, qui reſtèrent pluſieurs années hors d'état de prendre les armes. Ce fut environ quarante ans après la deſtruction des Cimbres, que les armées Romaines pénétrèrent juſque dans la Scythie, en pourſuivant Mithridate. Ce prince, l'un des plus grands hommes qui ſoient nés pour étonner la terre & pour ſubjuguer les eſprits, forma l'entrepriſe la plus digne d'un génie ſupérieur & propre à commander aux autres hommes.

Entre l'embouchure du Tanaïs, qui porte ſes eaux dans les Palus Méotides & la mer Caſpienne, il exiſtoit pluſieurs peuples belliqueux & jaloux de leur liberté : les chroniques Iſlandoiſes, au rapport de M. Mallet (1), nomment deux

(1) Je ne peux trop exhorter les lecteurs à recourir à

peuples principaux qui ſe réunirent ſous les ordres d'un Scythe, chef de la religion régnante dans le cœur de l'Aſie. Les Aſes, habitans de riches pays au pied du mont Taurus, étoient voiſins d'autres Aſiatiques connus déja ſous le nom de Turcs : tous les deux ſuivoient le même culte, & ce culte s'éloignoit peu de celui des patriarches (1). Les Aſes s'honoroient du titre d'enfans du Dieu qu'ils adoroient ſous le nom d'Odin : leur principale ville étoit Aſgard (2), c'eſt-à-dire, la ville du

l'Introduction à l'Hiſtoire du Nord, par M. Mallet ; cet ouvrage doit être regardé comme un des plus inſtructifs & des meilleurs du dix-huitième ſiècle.

(1) Il eſt à remarquer que toutes les religions qui ſe ſont étendues, ſont ſorties de l'Aſie ; que toutes ont eu la même ſimplicité dans leur origine ; que toutes ont eu pour baſe la religion revélée aux Patriarches ; que Fo-Hy, Hermès, Confucius, Moyſe, Zoroaſtre, Odin, Mahomet, ont adoré un Dieu créateur, immuable, éternel ; & que, quoique l'intérêt perſonnel des Légiſlateurs ait varié, défiguré, ſurchargé le culte ſimple du Dieu ſuprême, ils l'ont toujours adoré comme le principe créateur & moteur de tout ce qui exiſte dans la nature.

On croit que la ville d'Aſoph eſt la même que celle qui portoit le nom d'Aſgard.

Dieu ſuprême. Sigge étoit le grand-prêtre du culte ſimple que ces peuples lui rendoient: douze Drottars, choiſis parmi les gens les plus éclairés & dans les familles les plus illuſtres, offroient avec lui les vœux de la nation au Dieu ſuprême, & rendoient la juſtice.

Sigge eut le courage d'eſſayer de dérober ſes compatriotes au joug dont les armées victorieuſes de Pompée les menaçoit; il leur fit croire qu'il étoit animé par l'eſprit de la divinité; il fit plus, il oſa prendre le nom d'Odin. Sa femme Friga, ſpirituelle, audacieuſe comme lui, ſut leur perſuader de même qu'elle étoit inſpirée: elle devint pour ſon époux ce que la nymphe Egérie avoit été pour Numa; & les deux peuples réunis, crurent que la divinité même parloit par leur voix, & jurèrent de les ſuivre juſqu'aux extrémités de la terre.

Odin ayant paſſé le Tanaïs à la tête des Aſes & des Turcs confondus enſemble, & ne formant qu'un même peuple qui

croyoit fermement qu'il étoit conduit par la divinité même, Odin remonta vers le nord; quelquefois il combattit, & ses armes furent toujours victorieuses; plus souvent encore il parla: son éloquence & celle de son épouse égaloient leur courage, & l'un & l'autre avoient presque également le don de s'exprimer en vers avec facilité.

C'est de tous les temps que la poésie est nommée le langage des dieux; son harmonie semble être une suite de celle qu'on admire dans l'univers: ils enchantèrent & persuadèrent presque tous les peuples des pays qu'ils traversèrent; ils s'en firent des sectateurs zélés & soumis. L'armée d'Odin grossissoit de jour en jour: elle traversa presque sans résistance la grande Westphalie, la Saxe; mais, déja trop nombreuse pour s'établir dans ces vastes contrées, habitées par des peuples également nombreux & belliqueux, Odin eut la sagesse de ne leur imposer d'autre joug que celui de la religion; & remon-

tant toujours vers le nord, il s'empara facilement des grandes îles & des bords de la mer Baltique, devenus presque déserts par la destruction totale de la formidable armée des Cimbres, tombée sous l'épée de Marius. C'est dans la Jutlande, la Zélande, la Fionie, la Scanie, qu'Odin fonda son empire : bientôt il fut assez puissant pour s'étendre dans la Norwège, & dans tous les vastes pays qui bordent le grand golfe de Botnie. C'est-là que, maître absolu, regardé comme un dieu par ses innombrables sujets, il altéra le culte de ses pères; il crut même devoir adopter une partie des fables, chères encore à ces sauvages habitans du nord; il sentit que, pour se proportionner à leur foiblesse & les retenir pour toujours, il avoit besoin d'une mythologie. Avec le secours de Friga, Odin composa celle dont les chroniques Islandoises nous ont conservé la plus grande partie dans l'écrit nommé l'*Edda*, & dans le poëme nommé la *Voluspa*. Lorsqu'il composoit ces deux ou-

vrages, & lorſqu'il annonçoit de nouvelles loix, on lui voyoit toujours à la main la tête de Mimmer, renommé par ſa ſageſſe; il l'avoit conſervée; il avoit l'air de la conſulter, d'en recevoir des réponſes, & de ne répéter que les oracles & les avis qu'il en recevoit. C'eſt dans ces deux monumens de la religion d'Odin, qu'on reconnoît une partie des anciennes fables nationales qu'il avoit adoptées par politique, & celles qu'il avoit crues néceſſaires pour captiver l'eſprit de ſes anciens comme de ſes nouveaux ſujets: on voit qu'Odin a l'adreſſe d'y rappeler ſans ceſſe aux Aſiatiques qui l'avoient ſuivi, les charmes de leur ancienne patrie; qu'il leur peint la ville d'Aſgard comme un ſéjour céleſte, où les ames de ſes diſciples, & ſur-tout de ceux qui feront morts les armes à la main, feront reçues dans un palais ſuperbe, nommé le *Vaxhalla*. C'eſt dans l'Edda & la Voluſpa même, traduits par M. Mallet, qu'il faut lire quelle eſt l'eſpèce de félicité qu'il promet à ce peuple

féroce, qui ne connoissoit presque que deux espèces de plaisirs, celui de se baigner dans le sang, ou de s'enivrer à longs traits à table avec une bière forte bue dans le crâne de ses ennemis.

Odin, après avoir bien affermi l'esprit de ses sujets dans la foi de cette religion sanguinaire, crut devoir leur donner quelques principes de morale. Il composa en cent vingt strophes le *Havamaal*, ce qui veut dire, discours sublime. Plusieurs strophes en effet renferment des préceptes dignes de ce titre; mais les François, quoiqu'ils descendent de ceux qui se soumirent aveuglément à la religion d'Odin, n'admettront jamais plusieurs strophes où ce Législateur, ainsi que Mahomet (sorti de la même contrée de l'Asie) a l'injustice d'inspirer un peu trop de défiance contre un sexe enchanteur, dont la fidélité, la candeur égalent presque toujours les charmes. Odin finit son discours sublime, par répandre de nouveaux prestiges dans l'esprit de ses sectateurs. Il n'y

parle plus au nom de la divinité, il en usurpe tous les attributs; c'est en son propre nom qu'il leur promet des peines & des récompenses après leur mort. Il parle des lettres Runiques (1) qu'il a su

(1) Les lettres Runiques, dont il reste encore quelques figures dans le Nord, où MM. de Maupertuis, Clairaut & le Monier les ont vues gravées sur des roches, ne sont point celles d'un alphabet ordinaire, & ne sont que des espèces de hiéroglyphes. Elles ressemblent aux Kova de Fo-Hy, dont les Chinois avoient perdu l'intelligence. Ces Kova, monument si célèbre pour les Lettrés Chinois, leur fut expliqué par le Père Bouvet, d'après un Mémoire que Leitbnitz avoit fait en 1703 sur l'Arithmétique binaire, & que ce savant envoya au Missionnaire: ces Kova n'étant que les signes de cette même Arithmétique binaire, inventée par Fo-Hy, ce que le mémoire de Leitbnitz démontroit. Les lettres Runiques ressemblent beaucoup à ces Kova. Il est bien simple qu'Odin étant grand-prêtre dans la ville d'Asgard, ait eu connoissance de cet ouvrage de Fo-Hy, & qu'il s'en soit servi comme d'un nouveau moyen d'en imposer au peuple le plus ignorant. Les signes de l'algèbre eussent peut-être fait le même effet sur les insulaires de d'Otahiti, si Cook, ou M. de Bougainville, eussent voulu les leur présenter comme des figures magiques. La science des nombres a en elle quelque chose de divin, comme la musique, la poésie, pour des peuples sauvages, lorsqu'ils en reçoivent la première notion.

former pour se soumettre les élémens, pour vaincre les démons, les mauvais génies, & les empêcher de traverser les airs, pour transformer ses ennemis, pour applanir les montagnes. Il ose dire plus encore du pouvoir de ses lettres Runiques, en assurant qu'il ne perdra jamais un secret qu'il possède seul, celui de se faire aimer constamment de sa maîtresse. Il annonce qu'il en connoît un autre, mais que ce dernier est d'un si grand prix, qu'il ne le déposera jamais que dans le sein de sa sœur, ou dans les bras de celle qu'il aime. Dans la dernière strophe du Havamaal, le prévoyant Odin parle à ses sujets, comme s'ils les avoit déja quittés pour retourner dans la céleste ville d'Asgard. J'ai chanté (dit-il) mes sublimes vers dans mon auguste demeure. Béni soit celui qui chante, béni soit celui qui me comprend, bénis soient ceux qui ont prêté l'oreille à ma voix !

Odin, après avoir assuré son empire par les deux pouvoirs qui soumettent

l'univers, la religion & les armes, après avoir fondé dans l'île de Fionie la superbe ville d'Odensée, après avoir fait le partage de ses vastes états, entre les fils nombreux qu'il avoit eus de Friga; Odin, se sentant près de la fin de sa carrière, ne voulut point finir par une mort ordinaire, & voulut rendre la sienne digne d'un dieu. Il se retira en Suède; il rassembla près de lui les douze Trottars, ses enfans, ses amis; il saisit le fer de sa lance, & s'en fit neuf blessures en rond sur la poitrine; il se fit plusieurs autres blessures avec la pointe de son épée, & dit à ceux qui l'entouroient, qu'il retournoit en Scythie, & qu'il alloit préparer dans sa ville d'Asgard le palais & le festin où il les attendroit pour les recevoir.

Odin, avant sa mort, avoit partagé ses conquêtes immenses entre ses fils. Sciold eut le Danemarck, Baldeg eut la Westphalie, Segdeg eut la Saxe orientale; & c'est de lui que descendoit le célèbre Hengist, prince des Saxons & des Angles,

qui fit la conquête de presque toute la Grande-Bretagne dans le cinquième siècle. La Franconie fut le partage d'un fils d'Odin, qui lui fut assez cher pour qu'il lui donnât le même nom de Sigge qu'il avoit toujours porté pendant qu'il habitoit encore la Scythie ; & c'est de ce Sigge que descendirent les princes qui régnèrent dans la Franconie pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. On peut donc présumer que nos rois de la première race en descendoient, ou par le côté paternel, ou par le maternel. A l'égard des Francs qui firent la conquête des Gaules, il n'est pas douteux qu'ils ne soient issus des anciens sujets de Sigge, & de son père Odin.

On prétend avec bien de la vraisemblance, que si la crainte de tomber sous le joug des Romains fut assez forte pour lui faire abandonner le climat heureux de l'Asie, & s'enfoncer dans les glaces & dans les longues nuits du Nord, il en conserva contre les Romains un ressentiment

timent égal aux regrets qu'il donnoit à sa patrie. Ce fut, dit-on, sa haine implacable contre une république assez injuste pour vouloir que nul autre peuple que le sien ne jouît de la liberté, qui lui fit enseigner une doctrine meurtrière, & qui lui fit préparer l'esprit & les forces de ses sujets à porter avec succès le fer & la flamme dans tous les pays soumis à l'Aigle Romaine.

Peu de temps après la mort d'Odin, on vit en effet un déluge de peuples du Nord inonder de tous côtés les possessions d'une république qui n'en avoit plus que le nom, & qui, s'étant détruite elle-même par ses guerres civiles, avoit été forcée d'obéir au pouvoir d'un seul.

La grande bataille de Tolbiac ayant enfin affermi l'empire des Francs dans la Gaule, & ce vaste & fertile pays ayant perdu son ancien nom pour prendre celui de ses vainqueurs, les Francs y portèrent leurs loix, leurs mœurs & leurs coutumes. Mais un climat plus doux, cet air qu'on

respire sur les bords de la Seine, de la Marne & de la Loire, adoucit un peu la férocité de leur caractère. Ils cessèrent bientôt de boire l'hydromel & la bière dans le crâne de leurs ennemis. Une coupe pleine de vin d'Aï ou de Pomard, présentée par une jeune & jolie Gauloise, fit tomber la hache de leur main; & les délices de la France, ainsi qu'une religion nouvelle qui leur prescrivoit l'humanité, changèrent dans leurs mœurs ce qu'elles avoient de trop barbare. Mais rien ne put détruire le fond des principes qu'ils avoient apportés de leur pays, & le caractère altier qui leur conserva leur supériorité dans les armes. Ils restèrent toujours implacables contre les ennemis qui les avoient offensés; leurs différends continuèrent à se terminer dans Paris, comme dans Odensée, par le sort des armes. Ils firent plier à cette coutume chérie, jusqu'à la religion qu'ils avoient embrassée. Les combats seul à seul continuèrent à s'appeler le jugement de Dieu, & les juges du camp s'y confor-

moient aux anciennes loix que Frothon avoit établies dans le Nord. Les grandes églises, les grands monastères furent même forcés, pour les seigneuries qu'ils possédoient, à tenir des lices ouvertes à ces espèces de combats. La loi cruelle & illusoire des épreuves subsista toujours: l'honneur, ce sentiment si pur, si sacré, ce mot qui retentit sans cesse dans le cœur d'un vrai François, fut souvent profané par les fausses interprétations qu'on lui donna; l'esprit d'Odin sembla long-temps planer sur les descendans de ses disciples, & paroît même y planer encore quelquefois.

L'émigration de la Scythie du temps d'Odin, la nécessité de n'avoir pour sujets que des combattans, qui regardoient la mort comme un premier moment de félicité; des chefs qui, frappés à mort, rioient en rendant le dernier soupir; les prestiges, l'ignorance, les idées extravagantes que les peuples du Nord s'étoient faites des dieux & des démons, & qui bientôt se communiquèrent aux Scythes,

le merveilleux étant toujours reçu par une multitude avide de tout ce qui lui paroît surnaturel; la mythologie de l'Edda & de la Voluspa, qui faisoit plus d'impression que la morale du discours le plus sublime; les lettres Runiques, dont l'habile Odin fut obligé d'exagérer le pouvoir pour se prêter à la folle croyance des habitans du Nord, & leur faire craindre la supériorité que ces lettres magiques lui donnoient sur leurs enchantemens: voilà quelle est en grande partie l'origine des premiers Romans Européens; les émigrations des Scythes jusqu'aux extrémités de l'Asie, ont été bien vraisemblablement aussi l'origine des contes & des fables orientales. Mais tout ce que je viens de dire ne suffiroit pas pour donner une idée juste de l'origine des Romans, dont l'amour est presque toujours le mobile, & qui seul peut y porter les charmes & l'intérêt qui nous attache & nous les fait aimer, si je ne peignois aussi le fond des mœurs des Scythes dans le Nord, & si je ne parlois

pas de la façon dont ils vivoient avec un ſexe qui, ſans égaler ſa force, partageoit ſon caractère altier & ſon courage. Le plus grand reſpect, l'amour le plus fidèle & le plus ſoumis, enchaînoient le Scythe du Nord aux pieds de l'objet aimé. Les poéſies Danoiſes, les poéſies Iſlandoiſes, celles des Scaldes, reſpirent le pur amour : mais ce n'étoit point un amour efféminé ni coupable ; la fière habitante du Nord en eût été révoltée, & l'eût mépriſé : l'amant qui déſiroit plaire, devoit être le plus courageux & le plus irréprochable des guerriers.

Le ſeul préſent qui fût digne de paroître aux pieds d'une maîtreſſe adorée, c'étoit les dépouilles ſanglantes d'un monſtre des forêts, ou d'un ennemi terraſſé. Si dans leurs chanſons ces héros du Nord ſe plaignoient de la cruauté de leur maîtreſſe, s'ils eſſayoient de la rendre plus ſenſible, ce n'étoit point ſes charmes qu'ils célébroient ; ce n'étoit point de leur amour, de leurs deſirs qu'ils oſoient parler ; ils n'éle-

voient leurs voix que pour rapporter les actions qu'ils avoient faites, dans l'espérance de se rendre dignes d'elle. « Je sais » faire huit exercices, (chantoit Harald » le Vaillant) je combats avec courage; » nul cheval ne peut m'ébranler; je sais » fendre les flots de mes bras nerveux; je » vole en patins sur la glace; je puis & » je sais ramer avec vigueur; je lance au » loin d'une main sûre un javelot; & » cependant, hélas! une fille de Russie me » méprise. »

La noblesse, la candeur, la simplicité régnoient dans l'amour, l'hymen & la vie privée de ces Norvégiens; & l'enfant recevoit de sa mère des leçons aussi fortes, aussi rigides que de la bouche du père. Prête à répandre son sang avec son époux, la femme demandoit, obtenoit comme la plus grande grace, de suivre son mari dans les combats ou dans les navigations périlleuses qu'ils faisoient sans cesse. Un des premiers talens que la jeune fille destinée au mariage devoit acquérir, c'étoit

la connoiſſance des ſimples & l'art de guérir les bleſſures; c'étoit toujours par une main aimée que le père, l'époux, le fils & le frère étoient ſecourus; & lorſqu'une famille nombreuſe & dans l'enfance n'exigeoit pas de la jeune épouſe de ſe livrer à ce ſoin, rien ne pouvoit l'empêcher de ſuivre ſon mari ſur ſes vaiſſeaux.

Telles furent les mœurs que les deſcendans d'Odin portèrent dans la Grande-Bretagne, dans la Gaule, dans la Lombardie, dans l'Exarchat & dans l'Eſpagne.

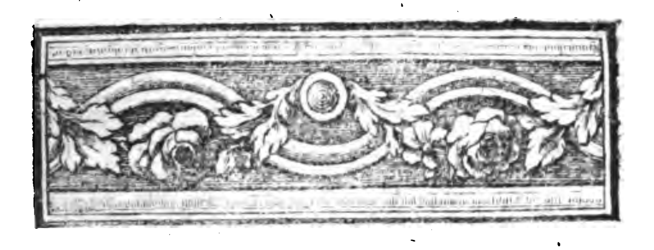
Ceux qui connoiſſent les anciens Romans, & qui peuvent avoir lu les extraits trop abrégés que j'ai faits d'une très-petite partie de ceux qui nous ſont reſtés des nations que je viens de citer, reconnoîtront ſans peine que le fond de ces Romans & l'eſprit de l'ancienne Chevalerie eſt dû preſque en entier aux coutumes, aux mœurs, au caractère des habitans du Nord. En paſſant dans les provinces méridionales de l'Europe, ils ont fait ce

qu'ont fait depuis les Tartares en Asie. Ces autres Scythes, en conquérant la Chine, se sont confondus avec les habitans indigènes : après avoir ou chassé ou réduit à l'esclavage ceux qui leur ont résisté, ils ont peu à peu fraternisé avec les autres ; &, si l'on ose se servir de cette expression, les mœurs nationales des vainqueurs & des vaincus se sont *amalgamées* les unes avec les autres, en conservant toujours quelque principe fondamental des mœurs de la nation conquérante. L'origine des douze Jurés qui s'assemblent pour juger criminellement leur égal en Angleterre, n'est-elle pas venue des douze Drottars qui rendoient la justice dans le Nord ? nos douze Pairs François qui représentent au sacre de nos Rois, n'en sont-ils pas une image ? Le champion qui paroît au couronnement des rois d'Angleterre, les Vidames, le parquet ouvert à deux célèbres Avocats, tout ne ressemble-t-il pas à la lice ouverte aux champions qui combattoient pour de

grands différends ? Et ce point d'honneur, cet ancien préjugé, ce reste de barbarie qu'un sentiment intérieur nous force à tolérer, & dont un gentilhomme ni un militaire n'ose approuver ni blâmer les abus, tout ne nous rappelle-t-il pas notre ancienne origine ; tout ne nous prouve-t-il pas que notre imagination est toujours vivement excitée par tout ce qui fut cher à nos pères, & que les mêmes passions qui les agitoient sont encore prêtes à germer & à s'exalter dans notre ame ? Que de traits de ressemblance ne trouverions-nous pas avec les sujets d'Odin ? notre amour pour la table, la pêche, la chasse, la guerre, l'indépendance. Mais ces réflexions me mèneroient trop loin ; c'est aux philosophes moralistes à les approfondir. Je dois m'en tenir à la manière d'aimer & de combattre de ces peuples belliqueux : mon but est de prouver que c'est à ces derniers que nous devons l'esprit & les premières loix de la Chevalerie ; & c'est dans une de leurs plus

anciennes hiſtoires que j'eſpère faire remarquer pluſieurs traits de reſſemblance, entre la Chevalerie du Nord & celle de la Table-Ronde, dont les loix & les uſages ont été ſuivis preſque juſqu'à la fin du quatorzième ſiècle.





CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE

De RIGDA *&* *de* REGNER LODBROG, *Roi de Danemarck, contemporain de* CHARLES-MARTEL *&* *de* PEPIN.

IL ne faut pas confondre l'histoire de ce Regner Lodbrog, avec celle du héros d'un Roman Islandois, intitulé *Ragnars Saga Lodbrokar*, dont le manuscrit existe à la bibliothèque du roi; celui dont j'entreprends de rajeunir l'histoire, étoit fils de Sigurd Ring, & descendoit de Sciold, fils d'Odin.

LE redoutable Sigurd Ring, maître paisible de la Suède & du Danemarck, avoit porté ses armes dans la Norvège ; & depuis deux ans il combattoit pour achever de se la soumettre. Les Norvègiens, jaloux de leur liberté, se défendoient de montagnes en montagnes : chaque groupe de rochers étoit disputé, & le théâtre de quelque action sanglante. Sigurd parvint enfin jusqu'aux extrémités de ces pays sauvages : une seule montagne presque inaccessible par les précipices qui l'entouroient, étoit le dernier asyle du vieux guerrier Rigding, auquel les Norvégiens obéissoient. Ce prince, que sa force & sa valeur avoient rendu redoutable pendant ses belles années, étoit alors accablé par la vieillesse, & touchoit à sa dernière heure ; mais son fils, qui venoit de recevoir la hache d'armes, le poignard & le bouclier blanc, avoit juré que son père feroit libre tant qu'il lui resteroit une goutte de sang dans les veines. Il envoya défier Sigurd au combat singulier. Tu ne peux gravir sur cette montagne que par de longs travaux, disoit-il dans son cartel ; mais si tu veux te battre avec moi, je vais descendre seul, & le sort des armes décidera si tu dois entrer en maître

dans ce château, ou si tu feras retirer ton armée. Jamais prince Danois n'avoit balancé dans une pareille occasion. Sigurd accepta le défi ; & le jeune Norvégien retournant vers son père : Tu mourras libre, lui dit-il : fais toi porter sur cette roche avancée, d'où tu pourras voir notre combat. Si je succombe, le précipice profond sur lequel cette roche domine, sera ton asyle contre l'esclavage. Le vieillard à ces mots embrasse son fils, lui donne son épée : Tu me parois digne de la porter, lui dit-il ; aide-moi, je te suis. O mon frère ! s'écria la sœur du jeune Norvégien, me crois-tu donc indigne de mourir avec toi ? Elle se saisit de son arc & d'un javelot ; elle aide à son frère à conduire son père vers la roche, dans le centre de laquelle on avoit pratiqué un escalier, par lequel on descendoit dans la plaine. Le jeune Rigding descend sur un plateau dont l'accès étoit facile ; il appelle Sigurd, qui ne tarde pas à le joindre.

Le combat commence avec une égale fureur ; & quoique les armes des deux combattans soient bientôt couvertes de leur sang, il se soutient pendant une heure avec assez d'égalité. Sigurd enfin a l'avantage sur Rigding, dont le casque brisé laisse sa tête à découvert. Sigurd est frappé de la jeunesse & de la beauté de son ennemi. Ce prince étoit né généreux ; il recule deux

pas, & baisse la pointe de son épée. Avance & frappe, lui cria Rigding ; crois-tu que je baisse les yeux en recevant le coup mortel ? A ces mots, il s'avance l'épée haute sur Sigurd, qui pare le coup qu'il lui porte, & qui lui crie ; Arrête : je ne t'offre pas la vie, tu me parois trop généreux pour l'accepter ; mais je t'offre mon amitié. A quelle condition, lui demanda Rigding ? En peux-tu douter, lui répondit Sigurd ? celle de te laisser libre, & d'acquérir en toi le frère d'armes que j'ai long-temps cherché, & que tu m'as fait connoître. A l'instant que Sigurd prononçoit ces mots, la jeune sœur de Rigding paroît sur le plateau : son arc est tendu ; une flèche meurtrière est prête à voler. Elle s'arrête en voyant son frère & Sigurd qui s'embrassent ; & Sigurd, qui croit voir en elle une intelligence céleste, jette un cri de surprise & d'admiration, & va porter son épée à ses pieds. Le vieux Rigding, qui s'étoit avancé sur le bord de la roche pour se précipiter en voyant son fils prêt à recevoir le coup mortel, lève les bras au ciel, & regarde quelle sera la fin de cet événement. La belle Rigda rougit en recevant l'hommage de Sigurd : Puisque tu deviens, lui dit-elle, le frère de mon frère, viens avec lui consoler la vieillesse du héros à qui nous devons le jour. A ces mots, elle passe la première ; & tous les trois remontent

par l'escalier secret, & vont rejoindre le vieux Rigding, qui les reçoit dans ses bras. Me reçois-tu pour ton fils, lui dit Sigurd ? Oui, lui répondit le vieillard, tu m'en parois digne; tu n'as point fait rougir mon front par la honte; tu fais tressaillir mon cœur par ta générosité. Que veux-tu ? que puis-je faire pour toi ? M'attacher encore par un nouveau lien, lui répondit Sigurd : ta fille me fait sentir pour la première fois, qu'il est encore un bonheur plus doux que celui de verser le sang de ses ennemis. Donne-moi sa main, & reçois l'offre que je te fais de celle de ma sœur pour ton fils. Le vieux Rigding ne balança pas; Je te la donne, lui dit-il. Les dieux t'ont ouvert jusqu'au fond de la Norvège des barrières que je pensois être impénétrables; je crois obéir à leur voix, en acceptant tes offres; mais que puis-je t'offrir pour dot ? Le seul anneau que je vois à ton doigt, répondit Sigurd; il a toujours été porté par une main victorieuse. Cette dot est assez riche, assez honorable pour que je la consacre & la rende chère à mes descendans. A ces mots, il déclara qu'il joignoit le nom de Ring (1) à celui de Sigurd; & ce prince est resté connu dans l'histoire sous le nom de Sigurd-

(1) Anneau en langue celtique; les Anglois l'ont conservé.

La mort de Sigurd-Ring découragea son armée ; ses lieutenans tentèrent vainement de nouveaux assauts, les Gallois les repoussèrent toujours des gorges de leurs montagnes, & l'armée Danoise fut obligée de se retirer dans le Northumberland. Un vaisseau dont les voiles étoient noires, porta le corps de Sigurd-Ring en Norvège, & la consternation dans le pays. Le vieux Rigding expira de douleur, en embrassant le corps sanglant de Sigurd. Sa fille, tenant son fils entre ses bras, s'approcha du corps de son époux sans verser une larme. Elle baisa son front & sa main, dont elle tira l'Anneau d'or. Sigurd, s'écria-t-elle, il m'est bien dur de ne pouvoir mourir avec toi ; mais je dois t'obéir & t'élever un vengeur.

Les obsèques des deux souverains se firent selon l'ancienne coutume du Nord. Deux cercueils de granit reçurent leurs corps couverts de leurs armes ; & leurs sujets, accumulant des gasons & des quartiers de roches, élevèrent des monticules (1) sur les deux tombeaux. La veuve

(1) Il étoit en usage dans le Nord d'élever ces monticules sur les tombeaux des princes & des guerriers. La Westphalie, la Suède, le Danemarck, la Saxe & plusieurs provinces de France, sont pleines de ces monumens qui subsistent encore. J'ai vu les débris d'une de ces tombes, qu'on avoit ouverte près de Saint-Quentin, & dans laquelle on avoit trouvé quelques os des squelettes d'un

de Sigurd & le prince Rigding firent reconnoître ſans peine le jeune Regner Lodbrog pour ſouverain de la province. Sa mère, qui l'avoit nourri, s'enferma dans un château avec un très petit nombre de domeſtiques, pour l'élever juſqu'au temps où elle ſe propoſoit de l'aller faire reconnoître pour ſouverain en Suède & en Danemarck. Rigding partit pour aller prendre la régence de ces deux royaumes. Mais dans ce même temps la Suède & le Danemarck éprouvoient une grande révolution.

A peine les Scandinaves eurent-ils appris la funeſte perte qu'ils venoient de faire de Sigurd, qu'ils s'aſſemblèrent tumultueuſement ; & les Suédois & les Danois réuniſſant tous les vaiſſeaux qu'ils purent ſe procurer, s'embarquèrent pour fondre ſur l'Angleterre, plus nombreux encore que les Cimbres lorſqu'ils avoient été défaits par Marius. Cette flotte immenſe fut à peine débouchée de la Baltique, qu'un vent du Nord ſoufflant avec violence pendant près de deux mois, les empêcha non-ſeulement d'aborder en Angleterre, mais de prendre terre ſur les côtes de la Gaule. Le même vent les porta ſur les côtes de l'Ibérie. Les peuples de la Gothie,

homme & d'un cheval, les reſtes d'une hache-d'armes, une courte & large épée, un bouclier & un gros anneau d'or.

dont les provisions étoient épuisées, descendirent sur les côtes de ce royaume dont ils firent la conquête; & c'est ainsi que commença le règne des Goths dans les belles provinces qui composent l'Espagne. Les Jutlandois & les Fioniens furent portés jusqu'à la hauteur du détroit, qu'un nouveau vent les força de traverser; c'est alors que, renonçant au projet de soumettre l'Angleterre, & désespérant de pouvoir retourner dans leur patrie, ils abordèrent dans la Ligurie, d'où, s'étendant en Italie, ils y fondèrent le royaume des Lombards, auquel leurs armes victorieuses joignit bientôt l'Exarchat de Ravenne.

Deux descendans de Baldeg & de Segded, fils d'Odin, dont l'un régnoit dans la Saxe occidentale, connue depuis sous le nom de Westphalie, & l'autre dans la Saxe orientale qui en conserve encore le nom, apprenant la grande émigration de la Suède & du Danemarck, entrèrent à main armée dans ces deux royaumes, dénués de combattans. Rigding voulut vainement s'opposer à leurs efforts; les Norvégiens qui l'avoient suivi, étoient en trop petit nombre pour résister. Ils furent taillés en pièces; & Rigding percé de coups & prisonnier, reprocha vainement, en expirant, à ces deux princes l'injustice qu'ils avoient de dépouiller le jeune Regner

Lodbrog de ses états. Ce fut un nouveau coup pour Rigda, lorsqu'elle apprit la mort de son frère & l'invasion des Saxons. Les Norvégiens affoiblis pas la longue guerre qu'ils avoient soutenue contre Sigurd Ring, & n'ayant point de chef, furent aisément soumis par les détachemens que les princes Saxons envoyèrent dans leur pays pour le mettre à contribution, & surtout pour s'emparer du jeune Regner & de sa mère.

La courageuse Rigda eût prévenu les malheurs qui la menaçoient par une prompte mort, si son fils ne l'en eût empêchée : elle le regarda comme un dépôt sacré que Sigurd avoit remis à ses soins ; & l'espérance ne s'éteignant jamais dans les ames courageuses, elle rassembla promptement quelques familles de Norvégiens dont elle connoissoit la fidélité : Voilà votre légitime roi, leur dit-elle, en leur présentant son fils ; jurez de mourir pour lui, & de ne le faire connoître que lorsqu'il pourra porter son nom avec gloire. Elle substitua celui de Lodbrog au titre de Regner que devoit porter l'héritier de trois royaumes ; & chargeant une vingtaine de barques de vivres, de tentes, d'instrumens d'agriculture, & de ce qu'elle avoit de plus précieux, cette petite colonie traversa le canal de mer qui sépare la Norvège de l'Islande.

Cette île, souvent entourée d'une brume épaisse, est la plus grande qui soit dans l'Océan boréal, après celle de la Grande-Bretagne. Quatre chaînes de montagnes qui la traversent, y forment quatre provinces séparées par des pics & des précipices; le milieu de l'île est occupé presque en entier par un volcan qu'Hésiode eût préféré à l'Ætna pour en faire la prison d'Encelade, si cet Auteur de la mythologie Grecque l'eût connu. La côte de cette partie étant la plus abordable & la moins habitée, ce fut celle où la petite colonie Norvégienne descendit. Un peuple isolé, peu nombreux & qui n'a rien à perdre, craint rarement son semblable; & cette contrée ne s'étoit peuplée jusqu'à ce temps, que par quelques familles Norvégiennes que les vents avoient jetées sur cette île dans le temps de la grande péche des phocas & de la baleine. Les Islandois exerçoient l'hospitalité vis-à-vis ceux qui paroissoient vouloir devenir leurs compatriotes: ils leur firent connoître eux-mêmes quelques terreins propres à la culture, & leur apprirent à se creuser des retraites pour l'hiver dans les bans solides de pierre qui sembloient servir de bornes aux éruptions fréquentes & terribles de l'Ecla.

Ce fut dans une de ces grottes que les compagnons d'infortune de Rigda s'empressèrent à creuser pour y former une caverne spacieuse, qu'elle



Marillier inv. patas. Scul.

s'établit avec son fils & quelques serviteurs fidèles. C'est-là que les caresses d'un fils si cher adoucissoient quelquefois ses peines. Le jeune Lodbrog annonçoit déjà le caractère le plus altier; on ne lui vit jamais verser une larme. A peine eut-il atteint l'âge de six ans, que ses yeux & ses actions annonçoient de l'intrépidité. Rigda reconnoissoit dans ses traits charmans ceux de Sigurd; elle s'occupoit à former son corps à la fatigue, à lui faire exercer ses forces naissantes, & lui faisoit baiser l'anneau d'or de son père comme une récompense de ses succès.

C'est dans cette retraite que Lodbrog parvint à l'adolescence: bien au-dessus des enfans de son âge par sa force, son courage & son intelligence, ce fut au retour d'une chasse dangereuse à l'ours blanc, qu'il apporta la dépouille sanglante d'un de ces furieux animaux aux pieds de sa mère. Son sang couloit de plusieurs blessures, sans qu'il eût l'air de s'en appercevoir. O ma mère! lui dit-il, tu me feras baiser aujourd'hui l'anneau, tu me serreras dans tes bras: mais ne crois pas que je m'applaudisse d'avoir terrassé ce monstre; en est-il que ton fils ne doive vaincre? Va, j'ai déjà reçu la moitié du prix de cette victoire, en sauvant la vie à la vieillesse impuissante, & à la beauté. A peine achevoit-il ces mots, qu'un Islandois d'un certain âge entra dans la caverne,

appuyé sur le bras d'une jeune fille un peu moins âgée que Lodbrog, & dont la blancheur, les cheveux noirs & les traits charmans lui donnoient l'air d'une divinité. Les habits du père & de la fille étoient déchirés; ils portoient le reste de leurs javelots brisés. Bonne étrangère, lui dit le vieillard, nous devons la vie à ton brave fils, & nous venons t'en faire hommage: nous l'avons suivi à la trace de son sang; il est blessé, & nous accourons pour le secourir. Lodbrog en ce moment pâlissoit entre les bras de sa mère. La jeune fille pâlit à son tour; &, courant à Lodbrog, elle découvrit sa poitrine plus blanche que la neige. Voyant avec effroi la blessure assez profonde qu'une des griffes tranchantes de l'ours blanc avoit faite, elle en arrêta sur le champ le sang, avec une mousse qu'elle tira de sa pannetière. Une seconde blessure moins profonde, paroissoit enflée par un sang noir extravasé: la jeune fille n'hésita pas; &, appliquant ses lèvres de rose sur le sein de son libérateur, elle attira promptement ce sang meurtri. Quel spectacle pour la mère la plus tendre! Mais qui pourroit exprimer ce que le jeune Lodbrog sentit en ce moment? La charmante bouche de l'Islandoise fit passer le feu le plus vif dans son sein; ce feu qui brilloit dans les yeux & qui coloroit le teint de la fille du vieillard, porta le trouble dans son ame; & n'étant plus le

maître de ses transports, ses lèvres brûlantes se collèrent sur les beaux cheveux de celle dont il serroit la tête sur son sein. Belle étrangère, dit le vieillard à Rigda, vois ces enfans. Odin & les vierges saintes les couvrent en ce moment de leurs aîles; ils unissent leur destinée: nous offenserions nos dieux en nous opposant à leur volonté: ne nous occupons plus qu'à rendre nos enfans dignes de la destinée qu'ils leur préparent.

Tel étoit l'esprit de la religion qu'Odin & Friga près de mourir avoient imprimée à leurs successeurs, que la veuve de Sigurd Ring ne contredit point le vieillard, & l'écouta comme un homme inspiré. Dans ce moment, la jeune Islandoise s'arrachant avec peine du sein de Lodbrog, leva ses beaux yeux, & ceux du prince se fixèrent sur elle. Cet instant fut le premier d'un amour éternel: des sentimens inconnus pour tous les deux sembloient leur donner un nouvel être. Un silence bien expressif dura quelques instans, & l'un & l'autre l'interrompant en même temps, ils se prirent la main, en s'écriant ensemble: Je te dois la vie, & je te la consacre à jamais. Le vieillard & Rigda levant les mains au ciel, n'osèrent les interrompre. Tous les quatre étant un peu revenus de leurs premiers transports: Honnête vieillard, dit Rigda, dis-moi quel est ton sort, & frémis d'indignation & de pitié, en

apprenant que la veuve & le fils du grand Sigurd Ring sont devant tes yeux. O puissant Odin ! s'écria le vieillard, je vois donc en vous deux la belle-fille & le petit-fils du plus barbare & du plus dénaturé de tous les pères. Frémissez à votre tour, en apprenant que je suis Hydeltand, fils d'Harald, & frère de Sigurd Ring que vous regrettez. O reine que je frémis d'appeller ma sœur ! Harald, aussi féroce que volage en ses amours, ne respecta jamais les lois de la nature, ni ne connut ses sentimens les plus doux.

Le cruel ! il portoit encore le nom d'Hydeltand ; il étoit dans la fougue de l'âge, lorsqu'à la tête de cent guerriers Norvégiens, il fit une descente dans cette île. Il y porta le fer & la flamme ; & nos braves Islandois n'ayant pas eu le temps de se rassembler, il détruisit l'une après l'autre les habitations de la contrée où son vaisseau venoit d'aborder. Une seule lui fit une forte résistance ; l'un des plus renommés Scaldes de cette île venoit d'y rassembler sa famille & celle d'un jeune guerrier Islandois, auquel il donnoit sa fille en mariage. La cabane du Scalde étoit tapissée de peaux d'ours blancs, & la porte étoit parée de têtes de cachalots & de phocas, présents & trophées de son gendre futur. Le Scalde chantoit déjà l'hymne de Mars & de l'Hymenée : sa fille, semblable à Gondula la plus

belle des Valkiries (1), tenoit une main de ſon amant, qui de l'autre élevoit une hache acérée, lorſque tout-à-coup le cri de combat & de mort ſe fit entendre à la porte de l'habitation. Hydeltand y fond avec ſa ſuite, l'épée & le javelot à la main : l'un de ſes favoris le devance pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Le jeune époux, ſans quitter la main de ſon épouſe, l'étend d'un coup de hache à ſes pieds. Hydeltand, furieux de la perte de ſon ami, perce le cœur de l'Iſlandois qui ſerre la main de ſon épouſe, la regarde, ſourit, & tombe mort. Vainement le reſte des guerriers Iſlandois portent des coups terribles : ils ſont maſſacrés. La cruelle Hella (2) vole de toutes parts dans cette habitation, qui bientôt eſt jonchée de ſes victimes. Vainement la fille du vieux Scalde a ramaſſé la hache de ſon amant, & veut défendre ſon père. Hydeltand, frappé légérement par elle, fait une bleſſure profonde au vieillard; il la renverſe, la déſarme, & le flambeau des furies, plutôt que celui de l'amour, l'embrâſe & lui fait voir qu'il tient dans ſes bras la plus belle fille du Nord !.....

---

(1) Nymphes du palais Vaxalla, promis par Odin à ſes élus.

(2) La mort, en celtique.

O crime ! ô férocité que les siècles futurs auroient peine à croire ! O cruel Harald Hydeltand ! toi dont je devrois respecter la mémoire, ne puis-je, ne dois-je donc me la rappeller qu'avec horreur ? Ah ! reine infortunée, c'est à cet affreux moment que je dois le jour.... Couvert de sang, effrayé de son affreux forfait, Hydeltand sort de la cabane, éperdu, les yeux égarés, & court à son vaisseau pour se rembarquer ; ses barbares Norvégiens dépouillent l'habitation des présens de noces, en chantant leur victoire, & élevant le nom d'Hydeltand jusqu'aux cieux. Celle qui devoit me donner le jour, ne revient d'un long évanouissement que lorsque les barbares sont déjà loin du rivage. Son premier mouvement est de vouloir se donner la mort ; mais elle apperçoit son père dont le sang coule, qui lui tend les bras, & dont la voix mourante l'appelle à son secours. Un devoir si cher & si sacré suspend sa rage & sa douleur : elle se traîne près de son père, arrache son bandeau nuptial, arrête son sang, & s'occupe à le rappeler à la vie. Hella s'élève, plane quelques momens sur ces lieux ensanglantés, & les abandonne pour suivre Hydeltand & porter ses ravages en d'autres contrées.

Le Scalde avoit perdu presque tout son sang, & fut près de trois mois entre la vie & la mort.

Sa fille, soutenue par l'amour paternel, ne put se résoudre à le priver de ses secours ; mais son désespoir augmenta, lorsqu'elle s'apperçut de la suite funeste de l'attentat d'Hydeltand. Donnerai-je le jour, s'écrioit-elle quelquefois, au fruit du plus affreux de tous les crimes ? Cette exclamation de douleur fut entendue de son malheureux père pendant une nuit ; il frémit d'horreur : mais la religion d'Odin dont il étoit l'un des plus dignes interprètes, lui prescrivoit de parler avec force à sa fille sur l'inhumanité de punir un malheureux enfant d'un crime qu'elle n'avoit pas partagé. Cet enfant, lui dit-il, quoique celui d'un monstre, en a-t-il moins de droits à la vie & à ta tendresse ?... Qu'Hydeltand privé du Vaxalla & du banquet d'Odin, soit abymé dans les gouffres du pôle, mais laisse-moi la consolation de voir cet enfant reposer sur le sein de ma fille sans tache ; conserve toi pour lui donner ton lait, & pour me fermer les yeux.

Le vieillard continua son récit, en instruisant Rigda de sa naissance, qui fut suivie de près de la mort du vieux Scalde, dont les sources de la vie étoient épuisées par le sang qu'il avoit perdu. Ma mère, ajouta-t-il, eût succombé lorsqu'elle lui ferma les yeux, si mes caresses ne l'eussent attendrie sur mon sort. Elle m'éleva comme un enfant abandonné par ses proches, me cacha soi-

gneusement ma naissance ; & lorsque j'eus atteint l'âge de douze ans, elle me plaça dans le collège des Scaldes, pour élever mon ame aux grandes vérités qu'Odin avoit enseignées, & mon esprit à la poésie dans laquelle ce dieu du Nord & son épouse avoient excellé. Je reçus sans peine la haute idée qu'ils me donnèrent d'un Dieu créateur & moteur de l'univers ; & les premiers vers que j'osai composer, furent des hymnes d'amour & de reconnoissance pour cet être des êtres. Cependant j'avois peine à me plier aux leçons des Scaldes ; un penchant invincible m'entraînoit lorsque j'entendois chanter les grandes actions de Sciold, fils d'Odin, de Frothon le Pacifique, & d'Havar à la main forte. Ce desir d'acquérir de la gloire devint bien plus pressant encore, lorsque des pêcheurs Norvégiens que la tempête avoit obligés de relâcher sur nos côtes, nous apprirent que tout étoit en armes dans le continent boréal ; & que le grand Harald Hydeltand convoquoit tous les guerriers de ses vastes états, pour s'embarquer & le suivre dans la Grande-Bretagne dont il vouloit achever la conquête. Mon cœur, ému par leur récit, ne me permit pas de balancer. Je m'échappai de la maison des Scaldes ; je volai vers l'habitation de ma mère, que je trouvai pleurant sur le tombeau de son père. Donne-moi des

armes, mère adorée, m'écriai-je, en me jettant entre ses bras. Quel usage en veux-tu faire, me dit-elle en frémissant? Combattre, lui répondis-je; obéir à la voix d'Odin, qui crie en mon cœur que je suis né pour me signaler sous les drapeaux de mon souverain. Eh! quel est donc celui que tu reconnois pour l'être, toi, né libre dans cette île qui n'a point encore reconnu de maître? Mère aimée, lui dis-je, c'est celui que tous les plus braves du Nord reconnoissent; c'est le grand Harald dont les armes victorieuses ont fait contribuer la France, & l'ont déjà rendu maître d'une partie de la Grande-Bretagne. Si tu ne m'en crois pas, écoute des pêcheurs Norvégiens qui viennent d'arriver. Amène-les-moi, me dit-elle; c'est par leur récit que je verrai si je peux t'accorder une demande qui me perce le cœur. Je courus chercher le patron d'une de ces barques, homme assez instruit pour son état, & je le conduisis à ma mère.

Quel est donc, lui dit-elle, ce conquérant qui fait redouter ses armes sur tant de rives étrangères? Est il aussi digne, pendant la paix, de régner sur tant de peuples vertueux, que de les mener aux combats & de les faire triompher par son courage? Je l'ignore, répondit le patron; mais tout tremble sous son empire. Petit-fils, par sa mère, d'*Yvarvidfamy*, il s'est em-

paré depuis douze ans de toutes les vastes possessions de notre dernier roi ; son mariage avec la princesse héritière de la Botnie, l'a rendu maître absolu du grand golfe. Mais, quoique possesseur d'une des plus belles princesses de l'univers, quoique dès la première année de son mariage il en ait eu un fils, son humeur inquiète, guerrière, farouche même, ne lui permet pas d'habiter le sein de ses états ; & depuis douze ans, sans cesse les armes à la main, il vole de victoire en victoire, ou sur le continent, ou sur des flottes formidables qui font redouter dans toutes les mers de l'Europe le nom d'Harald Hydeltand. A ce nom, ma mère fit un cri d'horreur & de surprise : Hydeltand étoit celui qu'elle m'avoit donné. Un tremblement universel la saisit en faisant de nouvelles questions au patron, dont les réponses éclaircirent ses doutes, & répondirent à son noir pressentiment. Ma mère éperdue congédie le patron, se jette la face contre terre ; ses sanglots se confondent avec ses cris. Eperdu, consterné de son état funeste, je l'embrasse, je relève avec peine sa tête qu'elle penche sur son sein. O ma mère ! lui criai-je, que dois-je redouter ? Qu'a donc de si terrible pour nous ce nom d'Hydeltand que tu m'as donné ? Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, que ce nom fatal & celui dont tu le tiens ne soient-ils effa-
cés

cés de la mémoire des hommes ! Apprends, fils infortuné, apprends toutes les horreurs qui ont environné ta naiſſance & ton berceau ; frémis d'avoir eu la penſée de ſervir un monſtre, dont la main barbare arracha la vie à mon père, dont les deſirs affreux & le crime ont empoiſonné mes jours, & qui t'a fait naître dans un opprobre dont la plus grande ame peut à peine ſe relever. A ces mots, ſes yeux étincelèrent de fureur ; & ce ne fut qu'en m'attirant dans ſes bras, & m'en repouſſant tour-à-tour, que ſa voix entrecoupée par les ſanglots, me raconta l'hiſtoire affreuſe de nos malheurs. Je te connois trop, lui dis-je, dès que j'eus la force de parler, oui, je te connois trop, mère ſenſible & vertueuſe, pour ne pas comprendre que ce n'eſt qu'à ton amour pour moi que je dois la vie ; & bien plus encore, que je dois la tienne. Non, depuis long-temps tu ne reſpirerois plus ſi tu ne m'avois aimé : décide de mon ſort. O ma mère, ô ma ſeule amie ! je ſuis prêt à te faire les plus affreux ſacrifices. Non, je ne dois rien au moment de fureur qui poſſédoit Hydeltahd. Hélas ! il n'eſt aucun fils qui ne béniſſe dans ſon père le ſentiment qui charme juſqu'au ſerpent pour ſa compagne. Ah, dieux ! faut-il donc que je ne doive mon exiſtence qu'au crime ; à la mort, à la fureur ? Ordonne, ô mère outragée ! je ſuis

prêt à voler au milieu de l'armée d'Harald, pour enfoncer un poignard dans un ſein que je ne peux plus regarder comme le ſein paternel, & qui ne l'a jamais été pour ton malheureux fils.

Ma mère, émue, pénétrée de me voir agité par les mêmes ſentimens qui l'affectoient, me ſerre dans ſes bras: Arrête, mon fils, me dit-elle; non tu n'as point de père, & le ſein qui t'a nourri eſt le ſeul qui ſoit ouvert pour toi; mais laiſſe à la puiſſance céleſte la vengeance de la punition des crimes d'Harald: vivons l'un pour l'autre, & tenons-nous lieu du reſte de l'univers.

J'obéis à ma mère; & me proſternant à ſes pieds, je lui jurai l'amour & l'obéiſſance la plus fidelle. Les barques repartirent par un vent plus favorable; je reſtai dans l'habitation de ma mère, ne penſant plus qu'à faire ſon bonheur par mes ſoins les plus tendres: elle connut bientôt que l'activité de mon ame & de mon âge avoit beſoin d'un lien de plus, pour être captivée. Admiſe dans les temples conſacrés à Friga, plus d'une fois elle avoit admiré les charmes d'une jeune beauté, ſur le front de laquelle l'innocence & la candeur brilloient également; elle étoit de la race des plus anciens poſſeſſeurs de l'Iſlande; & l'origine la plus pure & la plus reſpectable de la nobleſſe, eſt celle de l'hommage rendu libre-

ment par des concitoyens que le ciel avoit fait naître nos égaux. Ma mère me la fit voir un jour que les jeunes filles de l'île s'exerçoient à la course ; ma mère, comme une des plus considérables habitantes, avoit été choisie pour couronner celle qui remporteroit le prix : elle eut le plaisir de le donner à celle avec laquelle une douce sympathie l'avoit unie ; elle eut celui de voir que je joignois l'hommage de mon cœur à cette couronne. Elle fit la demande de Zermide, c'est ainsi que cette jeune insulaire se nommoit ; elle me fut accordée, & je jouis long-temps, entre une mère & une épouse adorée, d'un bonheur pur & paisible, qui ne peut être connu que des ames honnêtes, simples & sensibles. Une seule fille fut le gage de notre amour ; c'est celle à qui votre fils vient de sauver la vie. Hélas ! j'oubliois le reste de l'univers, pour ne m'occuper que d'un bonheur que rien n'altéroit. Je m'éveillois avec la certitude que mes regards alloient s'attacher sur les personnes qui m'étoient les plus chères ; j'en recevois, je leur rendois des soins toujours égaux, toujours inspirés par nos cœurs. Grand Dieu ! cette félicité que nous croyons durable, fut enfin détruite par le plus affreux des malheurs. Depuis long-temps les feux renfermés dans l'Ecla paroissoient éteints, ou pour toujours concentrés. L'être le plus suscep-

tible d'une vaine terreur, l'eſt auſſi quelquefois de la confiance la plus téméraire. La fertilité des terreins ſitués ſur la vaſte baſe de l'Ecla, en avoient fait rapprocher peu-à-peu les habitans de l'île; des ſources chaudes & ſalutaires offroient de toutes parts des bains agréables; & leurs vapeurs graſſes & fécondes, s'épaiſſiſſant ſur la ſurface de ces terreins, augmentoient & accéléroient toute eſpèce de végétation. Ma mère, mon épouſe & moi, nous nous laiſsâmes entraîner au charme que nous offroient des plaines fertiles & toujours fleuries; nous élevâmes une nouvelle habitation ſur ce terrein dangereux, & deux ans s'étoient à peine écoulés, que nous voyions notre culture & nos troupeaux s'accroître & ſe multiplier. Une nuit, hélas! une nuit affreuſe, nous commencions à peine à goûter les douceurs du repos, lorſque des mugiſſemens affreux ſortirent du gouffre profond de l'Ecla: la terre tremblante ſous nos pieds, ne nous laiſſa qu'à peine échapper de notre habitation, que l'inſtant d'après nous vîmes renverſée. Des gerbes de feu, des rochers calcinés & d'un rouge noir, des torrens d'eau bouillante s'élancèrent de la bouche de l'Ecla, retombèrent en bondiſſant ſur ſes flancs entr'ouverts, ſe répandirent en torrens, & leur courant impétueux porta la mort & la deſtruction de toutes parts.

Sauve-toi, mon fils, s'écrioit ma mère! Ah! ſauve notre enfant, me crioit mon épouſe: dans ce moment, je les voyois toutes deux courir légérement ſur une langue de terre élevée, où les eaux bouillonnantes ne pouvoient atteindre. Je ne m'occupai donc que de ma fille qui commençoit à peine à marcher; je la pris dans mes bras; &, chargé d'un fardeau ſi cher, je volois pour rejoindre ma mère & mon épouſe. Ah, Dieu!..... comment vous peindre un moment d'horreur qui glace encore tout mon ſang dans mes veines, en me le rappellant? J'étois prêt à rejoindre celles qui m'étoient ſi chères, lorſque la terre trembla ſous mes pieds avec plus de violence qu'auparavant; un nuage affreux de cendres chaudes, un brouillard épais d'eau raréfiée par les flammes, obſcurcirent l'air, couvrirent la terre qui s'entr'ouvrit de tous côtés, & je ne vis plus qu'une gerbe affreuſe de feu qui s'élançoit d'un gouffre, où le terrein qui portoit ma mère & mon épouſe venoit d'être englouti. En proie au plus affreux déſeſpoir, je m'y ſerois précipité, ſi ma fille, en ce moment, ne m'eût ſerré dans ſes bras. Occupé de lui ſauver la vie, je franchis des ravins & des précipices pour éviter la mort qui m'environnoit & me menaçoit à chaque pas. C'eſt ainſi qu'éperdu, déſeſpéré, je parvins à la digue que la nature ſemble avoir oppoſée aux éruptions de

l'Ecla ; & faiſant un dernier effort, je courus juſqu'à mon ancienne habitation, où je dépoſai ma fille, pour retourner au ſecours de celles que j'ignorois encore d'avoir perdues pour toujours. Je remontai la digue avec courage ; mais je le perdis, en voyant une mer d'eau bouillante & de laves enflammées, qui, s'élançant rapidement de l'Ecla, couvroit déja la plaine, & ſe portoit avec fureur contre la digue qu'elle ne pouvoit renverſer. Mon ſort affreux ſe peignit alors à mon ame dans ſon aſpect le plus horrible ; je perdis toute eſpérance, & mes ſens, épuiſés par la laſſitude & le déſeſpoir, me laiſsèrent tomber ſans force & ſans connoiſſance. Je ſerois mort, ſans doute, dans cette affreuſe ſituation, ſans le ſecours de quelques voiſins de mon ancienne habitation, qui vinrent aux cris de ma fille. Sans pouvoir s'exprimer, elle leur montroit le chemin que j'avois pris en m'éloignant d'elle: ces bons inſulaires réuſſirent à me rappeler à la vie, & me rapportèrent à mon habitation, où le premier objet que mon état me permit de diſtinguer, ce fut ma fille qui me tendoit les bras. Je n'ai donc plus que toi, malheureuſe enfant, m'écriai-je ! ah Dieux ! ce n'eſt donc plus que par toi que je tiens encore à la vie.

Je ne fus point abandonné par mes charitables compatriotes ; ils me gardèrent à vue pendant

long-temps; & chaque fois que tournant les yeux vers le sommet enflammé de l'Ecla, la douleur & le désespoir me causoient des accès de rage, ils mettoient ma fille dans mes bras, & réussissoient à me calmer.

Me regardant comme un être isolé dans la nature, j'enfermai dans mon cœur le secret affreux de ma naissance; j'élevai ma fille avec soin, mais comme ne devant jamais sortir de ma sauvage habitation. Combien de fois ne m'arracha-t-elle pas des larmes, en me faisant voir tous les traits adorés de sa mère? Elle apprit facilement à se servir d'un arc avec adresse, comme à lancer un javelot: aussi légère à la course que sa mère, le renard noir, le chamois & l'édredon ne pouvoient éviter ses coups; son intrépidité naturelle me faisoit frémir, & je l'ai vue souvent presque suspendue sur des roches saillantes, pour enlever du nid de jeunes oiseaux qu'elle se plaisoit à m'apporter. Un vent de l'ourse ayant poussé, pendant la dernière nuit, de vastes glaçons sur le rivage le plus près de notre demeure, deux ours blancs, à moitié morts de faim, sont descendus, & se sont jetés sur nos troupeaux; ma fille a volé la première à leur défense: je l'ai suivie de près, en criant à l'ours, cri respecté par tous les insulaires, & qui leur fait prendre les armes pour se prêter des secours mutuels: l'un des deux, frappé par le

javelot de ma fille & le mien, est tombé se roulant sur le sable ; en se débattant, il a brisé le fût de nos armes, & nous nous trouvions exposés, sans défense, à la fureur du second ours attiré par le rugissement affreux que poussoit son compagnon en expirant. C'est dans ce moment, veuve de Sigurd Ring! que ton brave fils est accouru ; & se mettant devant nous, nous l'avons vu attendre, combattre, & percer l'animal furieux prêt à nous dévorer. Malgré le coup d'estoc qui le perçoit de part en part, l'ours a conservé quelque reste de force, & s'est élancé sur ton fils : nous les avons vus tomber l'un & l'autre & se débattre ; mais bientôt l'ours est resté sans vie, percé d'un coup de poignard que ton fils a plongé dans son flanc. Telle est l'aventure qui me joint à toi ; tels sont les malheurs par lesquels le sort semble avoir voulu nous éprouver pour nous unir à jamais.

L'ame élevée de Rigda avoit souvent été vivement émue en écoutant Hydeltand, & celle du jeune Lodbrog l'étoit encore plus en regardant la belle Yvarde ; c'étoit le nom de la malheureuse & charmante fille du vieillard. Lorsqu'ils eurent pris quelque repos, & qu'une bière aromatique eut réparé les forces épuisées des vainqueurs des ours blancs, Rigda conta son histoire au malheureux Hydeltand. Ce fut par elle qu'il apprit la mort du criminel Harald, qui, plusieurs années

auparavant, avoit perdu la vie dans une bataille contre les Suédois : elle lui rapporta même les dernières paroles de ce roi coupable, que les Scaldes avoient consacrées à la postérité, pour l'effrayer par les remords qui déchirent le cœur des grands criminels près d'expirer.

Nous nous sommes battus à coups d'épée, mais je touche à mon dernier moment; déja je sens un serpent qui me ronge le cœur: Hella brise ma tête avec ses dents d'airain. Ah! barbare Odin, les portes de ton Vaxalla se ferment pour moi; les Valkiries m'en repoussent. Ah! je serai donc privé du festin des braves! Ah! je ne boirai donc point de la bière forte dans le crâne de mes ennemis! Mais le fer de mon fils sera bientôt rougi par le sang: il tient de sa mère un cœur fier & vaillant; sa colère l'enflammera, je serai vengé par Hella, qui n'arrachera d'une ame forte que le dernier sourire que je fais en expirant.

Nous avons déja dit que l'ame de la veuve Sigurd-Ring étoit aussi ferme qu'élevée : cette reine altière ne s'étoit renfermée dans la caverne d'Islande que pour élever son fils, éprouver son courage, & faire passer dans son sein le desir de venger Sigurd, & de remonter sur le trône de ses pères. Approche, mon fils, lui dit-elle, je te trouve digne de porter l'anneau de ton père; reprends le nom de Régner que tu reçus en naiss-

ſant, & que celui de Lodbrog ne ſoit plus qu'un ſurnom que tu dois faire retentir dans toute l'Europe. Le jeune Regner, interdit, hors de lui-même, ſe jette à ſes genoux ; elle le ſerre dans ſes bras, & Rigda fixant ſes regards enflammés ſur lui : Fils de Sigurd-Ring, lui dit-elle, baiſe encore une fois & reçois pour toujours cet anneau qui fut porté par deux héros ; regarde-le ſans ceſſe, & que ton ame s'élève à remplir les grands devoirs qu'il t'impoſe. Hydeltand, ajouta-t-elle, le ſang du coupable Harald s'eſt épuré dans le ſein de ta vertueuſe mère ; je te reconnois pour être de celui de nos rois, & je compte ſur tes conſeils & ſur ton courage, pour aider ton neveu Regner à ſubjuguer ſes ennemis. Ah ! grande reine, s'écria la jeune Yvarde, puiſque tu reconnois mon père, reconnois donc de même ta nièce qui ſe rendra digne de toi ; je ſais lever la hache & lancer le javelot ; je ſais également combattre, aimer & mourir. En prononçant ces derniers mots, elle attacha ſes beaux yeux ſur ceux de Regner. Jeune Yvarde, lui répondit Rigda, je t'admire ; je te deſtine un nom plus doux, & je vois l'ame & le feu de Friga briller dans tes yeux. Oui, j'atteſte le grand Tad (1) & les Dieux ſubalternes d'As-

(1) Le grand Tad étoit connu par les Celtes pour être le créateur de l'Univers, & le ſouverain des dieux. Tacit

gard, que tu feras l'époufe de Regner Lodbrog. Mais ce n'eft point dans une île prefque déferte, & dans une caverne fauvage, que les enfans d'Odin doivent allumer le flambeau nuptial; c'eft fur le trône fanglant & renverfé de leurs ennemis. A ces mots, prenant la main de Regner & d'Yvarde, elle leur dit en les uniffant: Voilà ta fœur, voilà ton frère; jouiffez dans toute fa pureté du fentiment que ce nom doit conferver dans vos ames; combattez, triomphez enfemble, & n'oubliez jamais que c'eft au feul bandeau royal à couronner votre tête & votre amour. Tous les deux aux pieds de Rigda, baifsèrent leur front fur fes genoux, élevèrent leurs mains unies, & s'écrièrent enfemble: c'eft fur ton fein maternel que nous jurons de t'obéir. Hydeltand, baigné des larmes délicieufes de l'attendriffement, les ferra tous les trois dans fes bras. Ah! s'écria-t-il, je le verferai pour vous, tout ce fang qui s'allume dans mes veines & que ce grand jour achève de purifier.

Tel fut l'événement qui réunit ces deux familles infortunées; & les nœuds que formèrent leurs

---

dans fes recherches fur les mœurs des Germains, le définit, felon l'idée que les Celtes en avoient, *Regnator omnium Deus, cætera fubjecta atque parentia.* Ils lui donnoient encore douze autres noms, dont chacun exprime l'un de fes attributs.

grandes ames furent pour eux aussi durables, aussi sacrés que ceux du sang.

Les blessures que Regner avoient reçues furent bientôt fermées; & le moment où la main d'Yvarde les baignoit d'un baume salutaire, en étoit un de la plus pure félicité pour les deux jeunes amans. Pendant ce temps, Hydeltand, aidé de quelques Norvégiens qui, restés fidèles à Rigda, s'étoient établis dans quelques cabanes voisines de sa caverne, construisit deux grandes & fortes barques. Lorsqu'elles furent achevées, il rassembla ceux qui pouvoient porter les armes; il leur raconta les malheurs de sa famille, avec cette force & cette véhémence qu'inspirent les grandes passions. Celle de se venger & celle de la gloire dominèrent toujours dans le cœur des Celtes. Il ne fut aucun de ces braves & fidèles sujets qui ne courût sur le champ prendre ses armes, & qui ne revînt aux pieds de Rigda jurer de braver Hella pour elle & pour son fils. Rigda leur fit part de ses projets: Vos frères, leur dit-elle, qui passèrent avec Sigurd-Ring dans la Grande-Bretagne y sont encore, & n'ont pu venger sa mort. Suivez-moi; venez conduire son fils à la tête des débris de son armée, qui s'est fortifiée & se soutient encore contre les efforts des Pictes & des Bretons, dans le Northumberland. Une acclamation générale s'éleva jusqu'aux nues; le fer des

javelots & des épées brilloit au-dessus de la tête des Norvégiens; & Rigda, détachant le voile noir qu'elle portoit depuis la mort de Sigurd, y fit passer le fer d'une lance: Que cet étendard, leur dit-elle, vous rappelle sans cesse la mort de votre Roi; c'est en le baignant dans le sang de ses ennemis, que nous lui ferons perdre sa couleur funèbre.

Rigda, Regner & Yvarde s'embarquèrent peu de jours après avec cent guerriers d'élite; le même nombre, sous les ordres d'Hydeltand, entra dans l'autre barque : ces deux légers bâtimens ne portoient que quelques provisions, & des combattans couverts de la dépouille des bêtes féroces tombées sous leurs coups.

Un vent favorable, après quelques jours de navigation, les conduisit à la portée de l'île de Schetland, la plus grande des Orcades, & la force d'un courant rapide les entraîna sur une plage. Les matelots Norvégiens faisoient d'inutiles efforts pour dépasser cette île, lorsque plusieurs drapeaux blancs, élevés sur la pointe d'un cap de cette île, leur firent connoître que les peuples qui l'habitoient ne se préparoient pas à les recevoir comme des ennemis. Rigda montant sur le tillac répondit à ces signes; & bientôt des branches d'arbres, chargées de fruits, s'unirent aux drapeaux blancs des Orcadiens, & se penchèrent

violence des courans que vous avez éprouvés. Il nous eût bien facilement détruits ou subjugués; mais l'ame de ce grand prince étoit trop belle & trop juste pour se noircir par un pareil crime. Il nous attira par ses bienfaits; il nous apprit à cultiver la terre, à réunir nos forces pour nous former des habitations; il fit encore bien plus pour nous, il nous apprit à nous aimer. Devenu le père commun de cette île, il y séjourna près d'un an, & se plut à nous aider à former une nation nouvelle. Aimez-vous, servez-vous mutuellement, nous dit-il à son départ; adorez le grand Tad qui vous a créés, & vous n'aurez pas besoin de loix. La victoire m'appelle chez vos barbares voisins: ils en ont des loix; mais leur façon de les exercer les leur rend nuisibles. Ne vous éloignez point trop de vos anciennes mœurs; mais, je vous le répète, aimez-vous, servez-vous, & vous serez assez policés si vous êtes justes.

Frothon partit, & fit plusieurs campagnes heureuses dans la Grande-Bretagne; mais s'occupant toujours de cette île & de la nation nouvelle qu'il regardoit comme son ouvrage, il détermina plusieurs de ses soldats vétérans, & même quelques anciens capitaines de son armée, à venir s'établir & conserver parmi nous les nouveaux usages & les premiers arts qu'il avoit introduits pour nous

rendre

rendre heureux ; cette famille qui vous entoure, & moi, nous descendons de l'un de ces capitaines de Frothon, & son nom & sa mémoire nous seront à jamais sacrés.

Nous n'avons aucun commerce, ajouta le vieillard, avec les Bretons. Que pourrions-nous apprendre d'eux, qui ne corrompît des mœurs simples que notre intérêt commun nous fait craindre d'altérer ? Voraces & sanguinaires dans leurs repas, le lait de leurs troupeaux ne peut leur suffire. La brebis qui leur a donné sa toison, le bœuf qui vient de labourer leur champ, sont massacrés sans pitié pour assouvir leur faim. Féroces dans leurs amours, ils dédaignent le soin & le bonheur de plaire : l'or, l'artifice ou la force sont employés tour-à-tour pour satisfaire une passion que le dédain & le dégoût suivent de près. Le grand art de la navigation qu'ils ont perfectionné, & qui dans sa destination légitime devroit être un lien qui réunît les nations, cet art est devenu, dans leurs mains, l'arme funeste de l'injustice & de la cruauté. Toujours agités dans leur intérieur, il semble que la haine & la discorde planent sans cesse sur leurs têtes dans leurs assemblées ; cependant, détestant tout pouvoir supérieur, leur orgueil les anime à l'acquérir sur leurs compatriotes. Souvent les bourreaux, dans leurs

places publiques, paroiſſent préſider ſur des échafauds ſanglans.

Triſtes dans leurs feſtins, le froid raiſonnement, l'amère ironie & l'aigreur de la diſpute en banniſſent le plaiſir. La vile débauche les termine preſque toujours : tout, juſqu'à leurs ſpectacles, ſe reſſent de la férocité de leur caractère. Un mélange monſtrueux de ſublime, d'exagération, de baſſeſſe, de ſuperſtition & d'impiété, une invraiſemblance, une obſcénité rebutantes y conduiſent toujours à quelque cataſtrophe ſanglante qui révolte la nature ; & c'eſt parce qu'ils bravent ſans ceſſe les loix qu'elle impoſe à la raiſon, qu'ils ſe croient ſupérieurs aux autres hommes (1). Tels ſont ces Bretons que nous évitons ſans les craindre ; il eſt moins dangereux pour nous de les combattre, que de vivre avec eux. Quel eſt donc,

(1) Le vieillard Schetlandois ne pouvoit pas prévoir alors que les deux Bacons, Loke, Newton & beaucoup de grands hommes, illuſtreroient un jour la Grande-Bretagne ; il parloit en géneral des mœurs du peuple Breton, & ſouvent il ſeroit encore en droit d'en parler de même. Mais ce vieillard, plein de cette candeur que donnera toujours la pleine obſervation de la loi naturelle, ne confondroit pas aujourd'hui les mœurs d'un peuple féroce & groſſier, avec celles de pluſieurs de leurs compatriotes qui nous prouvent que les leurs ſont également épurées, nobles & généreuſes.

noble étrangère, l'intérêt qui t'attire dans cette île, où, tôt ou tard, l'Europe armée entrera pour la punir, changer ses mœurs & réformer ses loix ?

La franchise & l'honnêteté du vieillard Schetlandois avoit pénétré ses hôtes de la plus haute estime pour lui. Rigda n'hésita point à lui raconter ses malheurs. Reine du Nord, dit-il, ton récit a frappé douloureusement mon ame ; voyons ce que je peux faire pour toi : grace aux bienfaits de l'un de tes aïeux, cette grande île est aujourd'hui très-peuplée ; & l'ardeur guerrière des sectateurs d'Odin, brûle dans le cœur de ses habitans. Je vais les assembler, & leur dire que le premier & le meilleur usage qu'ils puissent faire de leurs armes, c'est d'unir leurs haches & leurs boucliers à ceux des Norvégiens. Si j'en crois mon pressentiment, tu réussiras dans tes desseins. Il semble que le grand Tad ait destiné les rois du Nord à punir les républiques corrompues, & la décadence de celle des Bretons suivra de près celle des Romains.

A ces mots, le vieillard sortit, donna ses ordres, & fit élever un drapeau rouge sur le faîte de son habitation. Sur le champ de pareils drapeaux furent placés sur la cîme de quelques montagnes voisines ; & dans moins d'une heure, ces signaux furent répétés jusqu'aux extrémités de l'île.

Rigda rendit grace aux dieux d'Afgard, du fecours inefpéré qu'elle recevoit des Schetlandois, & paffa la foirée & la nuit fuivante chez le vieillard, dont la famille s'empreffoit à la fervir.

L'aurore commençoit à peine à paroître, lorfqu'on entendit retentir de toutes parts le fon des cornemufes & des clarinettes. Les premiers rayons du foleil éclairèrent la marche de plufieurs corps de guerriers qui s'étoient formés dans les gorges de la montagne, & qui defcendoient en bon ordre dans la plaine. Peu de temps après on vit au nord & au fud de l'île, de longues & fortes barques armées de proues d'airain, qui doubloient différens caps pour fe réunir fur la rade à la hauteur de l'habitation du vieillard. Rigda, Regner, Hydeltand & la jeune Yvarde, s'armèrent & fuivirent le vieillard qui les conduifit fur un tertre élevé de quelques pieds fur la plaine. Tous les différens pelotons armés formèrent un cercle autour du tertre, & leurs chefs s'avancèrent à portée d'entendre le vieillard. O mes frères, leur dit-il, Odin & la victoire vous appellent à combattre. Le temps eft arrivé de vous faire un nom dans l'univers; fecourez les enfans de notre bienfaiteur; apprenez à vaincre fur les pas & fous les ordres des héros du Nord. A ces mots, le vieillard leur raconta la mort de Sigurd-Ring, les

malheurs de sa veuve & d'Hydeltand, & le besoin que le jeune Regner Lodbrog avoit de leurs secours. Tous les Schetlandois levèrent leur main droite, en jurant d'obéir.

Le vieillard s'appercevant que plusieurs de ces troupes avoient des arcs, des carquois & des javelots : Jetez loin de vous, s'écria-t-il, ces armes de jet qui ne sont pas dignes d'être portées par de vrais guerriers ; gardez-les pour la chasse, & pour atteindre de loin des bêtes & des oiseaux fugitifs ; n'imitez point les Bretons que vous allez combattre, & qui mettent leur confiance dans ces sortes d'armes ; recevez sur vos boucliers les coups qu'ils vous lanceront ; joignez-les, l'épée & la hache à la main : ils ont peine à soutenir l'aspect du fer acéré qui les menace : frappez-les de près, frappez-les au visage, & bientôt vous verrez leurs rangs entr'ouverts.

Rigda vit avec surprise une troupe marchant en bon ordre derrière celle du centre, qui portoit la bannière blanche, avec ces mots écrits en lettres runiques : *C'est à la victoire à me peindre.* Cette troupe, un peu moins élevée que les autres, portoit de plus longues tuniques, de grands boucliers, des épées larges & des lances : elle étoit suivie par six grands chariots couverts ; on voyoit sur la bannière un squelette armé d'une faulx, terrassé par une jeune & belle fille, avec ces mots

runiques: *Mes soins dompteront Hella.* Quelle est cette troupe qui me paroît si différente des autres? demanda-t-elle au vieillard. Reine, lui répondit-il, ce sont les épouses de plusieurs de nos jeunes guerriers, & celles qui prétendent à l'honneur de se choisir un époux parmi les autres. Nos loix permettent à nos habitantes qui se sentent la force & le courage de nous suivre à la guerre, d'y marcher avec nous, lorsqu'elles n'ont point un père dans la caducité ou des enfans au berceau; mais ces mêmes loix prescrivent qu'elles campent à part pendant toute la campagne, qu'elles forment un bataillon séparé, prêt à porter du secours où les événemens du combat le rendent plus nécessaire. Les chariots sont faits pour enlever les blessés, & sont munis de tout ce qui peut leur être le plus utile; c'est un soin dont elles doivent s'acquitter avec zèle; & dès leur enfance, leurs mères leur ont appris l'art de guérir les blessures les plus dangereuses. O mon père! permets-moi, s'écria la jeune Yvarde, de m'aller placer à la tête de ces jeunes & braves insulaires. Quoique Rygda, Hydeltand & sur-tout Regner la vissent avec regret se séparer d'eux, ils ne purent s'opposer à ses desirs. Les deux amans se regardèrent, se tendirent la main; & sur le champ Yvarde courut se joindre à cette troupe qui portoit le nom de sacrée, & qui la reçut avec acclamation.

Le vieillard ordonna les préparatifs du départ de cette petite armée, & les fit exécuter avec célérité. Deux mille Schetlandois & cinq cents jeunes & braves insulaires s'embarquèrent trois jours après : leur flotte partit avec un vent favorable, & cingla vers le midi. Bientôt ils découvrirent le reste des Orcades & la pointe du pays des Pictes ; un petit nombre de barques légères précédoit la flotte ; & des drapeaux blancs flottans sur la proue de ces barques annonçoient qu'ils ne demandoient que la paix, & l'honneur de s'allier avec les habitans du pays.

Les Orcadiens & les Pictes ne regardoient comme ennemis que les Romains qui leur avoient fait la guerre, & les Bretons dont les efforts répétés avoient en vain essayé de les soumettre : ils reçurent les Schetlandois avec amitié, leur donnèrent des vivres ; & sachant que cette armée étoit destinée à pénétrer dans le Northumberland, une partie de la jeunesse guerrière de ces pays sauvages prit les armes & grossit l'armée Schetlandoise. Elle aborda dans le golfe de Forth ; de légers montagnards ayant annoncé l'arrivée du fils de Sigurd-Ring aux Norvégiens qui s'étoient retranchés dans le Northumberland, ils ranimèrent leur courage ; & ceux-ci, maîtres d'une gorge qui communiquoit avec l'Ecosse, marchèrent en colonne au-devant de la petite armée de Regner.

On imaginera ſans peine avec quels tranſports de joie ils reçurent la veuve de Sigurd-Ring & Regner. L'armée de ce jeune prince, aſſez forte pour attaquer les Bretons, le rendit bientôt maître du royaume de Veſſex, l'un des cinq qui reſtoient de l'Eptarchie, les deux autres ayant été déja conquis & diviſés par les ſouverains des cinq royaumes ſubſiſtans.

Pluſieurs batailles ſanglantes gagnées par Regner Lodbrog, & dans leſquelles ce jeune prince fit admirer ſa prudence & ſa valeur, agrandirent ſes nouveaux états. Ce fut dans la dernière, rendue déciſive par la défaite entière des Bretons, que Regner Lodbrog étant prêt à ſuccomber au milieu du centre de l'armée Bretonne, où trop témérairement il s'étoit engagé, Yvarde accourut à ſon ſecours à la tête du bataillon ſacré, & jouit du bonheur de ſauver la vie à ſon amant. Ce fut ſur la place ſanglante où l'épée d'Yvarde s'étoit plongée dans la gorge du capitaine Breton déja maître de l'épée de Regner, que Rigda fit élever un trophée d'armes, au pied duquel cette Reine & Hydeltand unirent pour toujours les mains & les armes d'Yvarde & de Regner.

Il ne pouvoit naître que des héros d'une pareille alliance, & Rigda jouit bientôt du bonheur de voir naître un petit-fils. La famille royale de Sigurd-Ring, maîtreſſe abſolue du royaume de

Veffex, s'y fit adorer par la juftice & par la doûceur de fes loix. Ceux des Schetlandois qui voulurent retourner dans leur île reçurent les plus magnifiques récompenfes, & portèrent tous les arts utiles dans cette île. Un grand nombre s'établit dans le Veffex; & ce fut pour les guerriers, qui reçurent de Rigda de grandes poffeffions, qu'elle inftitua l'ordre de Chevalerie dont elle forma la conftitution & dicta les premières loix.

Le fils qu'Yvarde mit au jour, fut ce célèbre Ecbert dont les armes victorieufes ayant achevé de fubjuguer le refte des quatre autres royaumes, acheva de réunir l'Eptarchie en une feule domination à laquelle il donna le nom d'Angleterre, en mémoire des Angles qui, fous les ordres d'Hengift, furent les premiers conquérans du Nord, dont les armes victorieufes avoient prefque achevé la conquête de la grande Bretagne dans le cinquième fiècle. Les Pictes, qui prirent alors le nom d'Ecoffois, s'allièrent avec Ecbert; & les Gallois, voyant que tôt ou tard ils feroient foumis, prirent le parti de devenir tributaires.

Ecbert étoit à peine âgé de trois ans, que Rigda, voyant qu'il n'avoit plus befoin des fecours de fa mère, le laiffa fous la tutèle d'Hydeltand, pour voler à la vengeance de fon frère; & ce fut fans peine qu'elle détermina Regner & fon époufe à laiffer ce jeune prince fous la garde

& la conduite de son aïeul, pour aller punir les nations coupables & féroces qui s'étoient emparées de la Norvège & des autres états de Sigurd-Ring. Egale à Friga, cette reine magnanime réussit dans tous ses grands projets. Une armée formidable sortie de la grande Bretagne, & portée par une flotte mieux exercée & composée de vaisseaux d'une construction bien supérieure à celle des barques fragiles des habitans du Nord, détruisit leur puissance maritime, aborda en Norvège; & Rigda jouit, avant sa mort, du plaisir de voir son fils, Regner Lodbrog, maître absolu des vastes pays conquis par Odin, & son petit-fils Ecbert paisible souverain de toute l'Angleterre.

Fin des Extraits.



ZÉLIE
OU
L'INGENUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

A Madame la Comtesse de GENLIS.

Nos grands Romans, plusieurs contes ingénieux, tels qu'Aline & ceux de M. de Marmontel, ont donné le sujet de quelques comédies agréables ; & c'est une espèce d'hommage que le goût a rendu de nos jours au génie qui les avoit créés.

Il n'y a point d'exemple qu'une comédie ait fait naître l'idée d'en développer, d'en étendre le sujet & d'en prolonger l'action pour en faire un Roman ; & c'est ce que Zélie me fait entreprendre.

J'ai trop regretté de ne trouver qu'en récit les premières aventures de Dorival, pour ne pas essayer d'y suppléer dans cette espèce de petit Roman, dont la première partie se liera facilement avec le commencement de l'action de la comédie.

Dans la seconde, je suivrai le charmant & sublime Auteur de Zélie, avec une

exactitude dont le public me ſaura gré, & dont le goût ne me permettroit pas de m'écarter : ſouvent même je me ſervirai de ſes expreſſions ; je ſens trop l'impuiſſance d'en imaginer de plus ſpirituelles & de plus agréables. Puiſſe l'hommage que j'aime à lui rendre, plaire un moment à ſes yeux ! Je ſuis ſûr que le public applaudira au ſentiment qui m'inſpire. Depuis long-temps l'admiration & la reconnoiſſance le lui fait partager.





ZÉLIE
OU
L'INGENUE.

LE jeune marquis de Sainville, âgé de douze ans, venoit de perdre ſon père, homme de haute naiſſance, d'une grande réputation à la guerre; & ce père, mourant de la ſuite des bleſſures qu'il avoit reçues pendant la dernière campagne, avoit remis ce fils unique dans les bras d'Ariſte ſon frère, en le conjurant de le regarder comme le ſien. Ariſte en effet étoit bien digne de la confiance que ſon frère avoit en lui. Une étude profonde, un eſprit ſupérieur en avoient fait un vrai ſage: une philoſophie qui n'étoit ſévère que pour lui ſeul, l'avoit éclairé de bonne heure ſur tous les preſtiges qui flattent l'ambition & les autres paſſions des hommes; elle lui faiſoit apprécier les motifs de leurs projets, le prix de leurs travaux,

le succès de leurs espérances ; & cet examen le détermina dès ses plus belles années à ne chercher le bonheur que dans son ame, à laquelle il résolut de conserver sa liberté.

La naissance d'Ariste l'avoit appelé, comme son frère, dans une cour brillante ; mais se sentant né trop fier, trop sensible & trop vrai pour y réussir, il s'en écarta bientôt, sous le prétexte de se livrer tout entier à l'étude de l'art militaire. Son zèle & la supériorité de ses connoissances lui firent accorder un régiment ; & l'autorité qu'il commença d'exercer sur d'autres hommes étant éclairée par les principes qu'il s'étoit faits, il se fit également aimer, respecter & obéir.

L'ame sensible & l'esprit réfléchi d'Ariste, une justice sévère qui régnoit dans son cœur, lui firent connoître dès la première campagne à quel point la guerre, les abus & les excès qu'elle entraîne, sont incompatibles avec la vraie philosophie : mais Ariste, né d'une famille illustrée par les armes, eût cru faire un déshonneur à son nom, s'il eût quitté le service avant d'avoir prouvé que son courage & ses sentimens étoient dignes de ses pères, & de la grace qu'on lui avoit faite en le mettant à la tête d'un régiment. Il ne pouvoit s'empêcher de dire quelquefois à quel point il désiroit que quelque action générale décidât du sort de cette guerre, & déterminât les puissances armées

armées à faire la paix. Ce que bien des jeunes militaires disent quelquefois par ostentation, ou par un excès de courage, Ariste ne le disoit que par philosophie, & dans l'espoir de suivre librement le projet qu'elle lui rendoit cher. Vers la fin de la campagne, cette bataille qu'il regardoit comme nécessaire pour la paix générale, & pour celle dont il s'étoit formé l'idée, fut présentée par l'ennemi même, qui n'espéroit rien que d'un nouvel effort & d'une action décisive. L'armée dans laquelle combattoit Ariste fut victorieuse; le régiment qu'il commandoit fit des prodiges de valeur. Ariste, à la tête de son premier escadron, renversa tous ceux qui osèrent s'exposer à sa valeur, & prit de sa main deux étendards. Les généraux de l'armée l'envoyèrent chercher avec empressement après le gain de la bataille; il fut les trouver, suivi de tous les officiers de son corps, qui célébroient son courage & la capacité qu'il avoit prouvée dans toutes les charges heureuses qu'il leur avoit commandées. Ariste reçut avec modestie les louanges qui lui furent prodiguées, & bientôt il excita la plus grande surprise parmi les généraux & l'état-major de l'armée, lorsqu'il leur dit avec la plus grande simplicité: Comme François, je me réjouis de voir les armes de mon maître victorieuses; comme homme, je gémis du sang que

je viens de voir répandre. Je me tiens honoré de l'approbation que vous donnez au peu que j'ai fait : je le devois au nom que je porte, à mon maître, à ceux que je commandois, à mon propre cœur. Il me suffit d'avoir prouvé que j'étois digne de l'honneur qu'on m'a fait en me mettant à la tête d'un régiment; mais je me regarderois comme le plus pervers de tous les hommes, si je continuois plus long-temps, à suivre une profession contre laquelle mon ame se révolte. J'espère que cette bataille va donner la paix à l'Europe; mais, quel que soit l'évènement, je ne dois plus m'exposer à combattre sans cesse les principes qui sont gravés dans mon cœur. Dès demain je pars pour la cour, & je vais y porter la démission de mon régiment.

On voulut en vain combattre la résolution d'Ariste; après avoir rempli tout ce qu'il pensoit être du devoir d'un militaire, il crut pouvoir se livrer à tout ce qu'exigeoit son sentiment intérieur. Il partit avec les regrets de toute l'armée : il parut un moment à la cour qui ne put le retenir, & disant adieu pour toujours à ce séjour brillant & dangereux, il jura de ne vivre plus que pour lui-même, de se livrer tout entier aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, & de n'avoir pour société que ceux qui, par-

tageant ses mêmes goûts, pourroient lui faire supporter les malheurs de la vie, & embellir pour lui tout ce qui peut en faire les charmes.

On croira sans peine, qu'avec l'idée qu'Ariste s'étoit faite de la liberté, rien ne put l'engager à former un lien toujours dangereux pour un sage. Une figure aimable, ses richesses, sa réputation, la douceur & les agrémens de son caractère, lui laissoient le choix des partis les plus avantageux; rien ne put ébranler son systême de conduite, & il sentit encore plus de plaisir que son frère, en lui voyant naître un fils; dès ce moment il adopta pour le sien, dans son cœur, cet héritier de son nom & des grandes possessions de sa maison.

Tel est l'oncle auquel le jeune marquis de Sainville fut confié par un père expirant; & le desir de faire un homme estimable de son neveu devint non-seulement un devoir, mais une vraie passion pour lui.

Les grands biens dont jouissoit Ariste, ceux que possédoit déjà son neveu, lui firent prodiguer tout ce qu'il crut être utile à son éducation: des maîtres de toute espèce perfectionnèrent facilement ce que la nature avoit préparé: un célèbre géomètre imprima dans son esprit le charme secret qui l'attache aux vérités mathématiques; & cet esprit fut de bonne heure

approfondir, difcuter toute idée nouvelle, l'apprécier, la claffer avec les idées relatives, & en tirer des réfultats lumineux. Pour la morale, Arifte voulut fe charger feul d'éclairer, fur les devoirs refpectifs de l'humanité, cette ame pure & fenfible ; & la jufteffe que la géométrie avoit portée dans l'efprit de Sainville, l'avoit préparé d'avance à regarder la juftice comme le premier devoir de tous les êtres penfans. Un feul point fur lequel l'oncle & le neveu n'étoient pas abfolument d'accord, & que fouvent ils difcutoient enfemble, c'étoit la guerre. Il eft dans l'homme d'aimer à faire recevoir fes principes aux autres, & fouvent même en porte-t-on trop loin le defir : mais le jeune Sainville ne put jamais fe plier à croire qu'un homme de qualité dans la force de l'âge, pût renoncer à l'honneur & au devoir de fervir fon maître & fa patrie. Parcourez cette galerie, difoit-il quelquefois à fon oncle ; voyez ces ordres illuftres, ces bâtons fleurdelifés briller fur les tableaux de nos ancêtres. Lifez dans nos archives les fervices qu'ils ont rendus, les titres, les marques d'honneur, les grandes récompenfes qu'ils ont méritées. Ah ! comment pourrois-je renoncer à marcher fur leurs traces, & à ne pas foutenir la gloire de notre nom ?

Arifte vit bien qu'il s'opposeroit vainement à

la passion que son neveu montroit pour la gloire ; il ne s'occupa que du soin de la diriger, & de lui faire acquérir tout ce qui pouvoit le rendre supérieur dans l'état qu'il vouloit embrasser. Ariste regrettoit bien alors que la France n'eût pas imité les Grecs, en conservant en honneur l'art gymnastique : il y suppléa par les plus habiles maîtres, & dès qu'il eut quatorze ans, il le conduisit au manège pour apprendre à monter à cheval dans la meilleure académie de la capitale. Il est en usage que lorsqu'un jeune homme de ce rang commence cet exercice, on lui donne un gouverneur ; mais le prévoyant Ariste en craignoit le danger. Il en est, disoit-il, qui sont dignes de remplacer des pères & des oncles : mais pourquoi ces oncles & ces pères n'ont-ils pas acquis assez de connoissances, pourquoi n'ont-ils pas assez de tendresse pour remplir un devoir aussi sacré ? ne devroient-ils pas être jaloux que leurs enfans pussent devoir à un étranger leurs vertus & leur savoir ? Un enfant, lorsqu'il devient un homme supérieur, ne doit-il pas réfléchir qu'il a plus d'obligation encore à celui qui forma son cœur & qui fut capable d'éclairer son esprit, qu'à ceux dont il reçut le jour ? Ariste, pénétré de ce sentiment, ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même, & son neveu ne sortit pas de sous ses yeux.

La principale attention de cet oncle prévoyant, se porta sur les nouvelles liaisons que son neveu devoit nécessairement former avec les gens de son âge qui faisoient leurs exercices avec lui. Sa belle ame s'attendrit souvent sur la fausse ou la mauvaise éducation que ces jeunes gens avoient reçue, même dans des familles distinguées par leur rang : il vit avec plaisir que son neveu se lioit par préférence avec Dorival, plus âgé que lui de quelques années, jeune homme dont les mœurs étoient pures, qui, malgré sa grande vivacité, montroit des sentimens élevés, de l'instruction & de la candeur. Il est assez d'usage que les enfans de la haute magistrature reçoive dans leur jeunesse une partie des mêmes leçons que la jeunesse destinée aux armes, & qu'ils ne les reçoivent qu'après de longues études. Dorival, que sa naissance décidoit à posséder une grande charge remplie alors par son père, apprenoit à monter à cheval sous le même écuyer : cependant Ariste ne put s'empêcher d'interroger Sainville sur les motifs de sa préférence pour Dorival. On peint toujours bien ce que l'on aime, & Sainville embellit avec feu toutes les bonnes qualités qu'il trouvoit dans celui que son cœur avoit préféré. Mais, disoit Ariste, quelle sympathie vous attache à Dorival, qui m'a paru pendant long-temps recevoir assez

froidement vos avances? & même aujourd'hui qu'il y répond avec plus de chaleur, pourquoi lui trouvé-je souvent un air d'embarras & de défiance avec vous? Ah! mon cher oncle, lui répondit Sainville, le fond du cœur de Dorival m'est connu; l'espèce de petit défaut que vous lui reprochez, tient encore plus à son état qu'à son caractère. Vous connoissez le ton avantageux que les jeunes gens destinés à servir, prennent souvent avec ceux de l'état que doit embrasser Dorival. L'élévation de l'ame de mon ami ne pourroit supporter leurs dédains; ce n'est qu'après avoir éprouvé la franchise de mon ame, ce n'est qu'après s'être assuré de la juste considération que j'ai pour la respectable profession qu'il doit embrasser, qu'il a cédé de bonne grace à l'attrait qu'il se sentoit aussi pour moi. Un peu trop soupçonneux peut-être avec les autres, défiant, craignant qu'on ne cherche à lui manquer, ou qu'on feigne avec lui des sentimens qu'on n'a pas, ce sentiment intérieur le rend réservé jusqu'à la froideur vis-à-vis des gens de son âge: trop vif & trop courageux pour rien souffrir, il se tient en garde contre tout ce qui pourroit lui causer un dégoût; se pliant, malgré sa façon de penser, à suivre la même profession que ses pères, il craint également de se faire tort par une querelle qu'il soutiendroit avec valeur,

ou de ſe voir avilir par le ridicule & le perſifflage de ceux dont la fatuité l'offenſeroit.

Ariſte ſe rendit au portrait que Sainville lui faiſoit d'un ami pour lequel il ſe prit lui-même d'eſtime. On croira ſans peine qu'il fut bien ſenſible au plaiſir de voir avec quelle ſagacité Sainville avoit démêlé le caractère de Dorival. Il eſt bien naturel d'applaudir de toute ſon ame au ſuccès des leçons qu'on a données ; & cet attrait devint ſi favorable à Dorival, que de ce moment il ſe lia plus intimement que jamais, & de l'aveu de ſon oncle, avec l'aimable Sainville.

Celui-ci fit de ſon mieux cependant pour détruire dans ſon ami cette défiance exceſſive qu'il portoit dans la ſociété ; il ne put y réuſſir : l'ame de Dorival lui fut entièrement ouverte ; mais elle reſta toujours fermée, hors pour Ariſte & pour lui.

Le temps des exercices, dont les deux amis avoient également bien profité, finit. Une première charge de magiſtrature mit Dorival à portée d'obtenir, quelques années après, celle que ſon père vouloit lui céder. Ce père, dont les affaires alors ſe trouvoient très-embarraſſés par la perte d'un grand procès, crut pouvoir en réparer le déſordre en mariant ſon fils à l'unique héritière d'un homme de finance, dont la magni-

ficence & la richeffe apparente éblouiffoient les yeux. Dorival, malgré fa défiance naturelle, n'eut point d'objection à faire à fon père, & n'imagina pas de le preffer pour prendre des mefures qui puffent affurer fa fortune. Il avoit déja vu celle qu'on lui deftinoit : l'abbeffe du couvent où elle avoit été élevée, avoit fait une peinture de l'ame & du caractère de cette jeune perfonne, qui s'étoit gravée dans un cœur où fes charmes l'étoient déjà. Le mariage s'accomplit, Dorival fut heureux; & pendant la première année de fon mariage, rien ne put troubler fon bonheur, que de n'en avoir pas Sainville pour témoin.

La guerre qui venoit de fe rallumer, l'avoit arraché des bras de fon oncle & de fon ami. Le régiment de cavalerie où Sainville avoit une compagnie étoit de l'armée d'Italie, & nul officier n'obtint la permiffion de revenir paffer l'hiver en France. Sainville n'eut garde d'employer le crédit de fa famille pour obtenir un congé; le général de l'armée Françoife, ancien ami de fes proches, ayant appris qu'il s'étoit diftingué dans plufieurs détachemens, & fachant des ingénieurs & des commandans de l'artillerie, que Sainville, pendant les jours qu'il n'étoit pas de fervice, fuivoit leurs travaux avec application, & leur avoit prouvé qu'il poffédoit la théorie la

plus éclairée de leur ſervice, ce général ſe fit un plaiſir de ſe l'attacher, en le nommant aide-major-général de ſon armée. Ce fut dans ce nouvel emploi que Sainville déploya ſes connoiſſances & les grands talens qu'il avoit pour la guerre; & ſur le compte que la cour reçut de la capacité dont il avoit donné des preuves pendant l'hiver où l'armée Françoiſe avoit eu preſque toujours les armes à la main, Sainville, au commencement de la campagne ſuivante, fut nommé colonel d'un régiment d'infanterie qui venoit de perdre le ſien. Cette grace obtenue dès ſa ſeconde campagne, & avec tant de diſtinction, l'attacha tellement à ſon ſervice, que refuſant les congés qui lui furent offerts, & réſiſtant aux lettres de ſon oncle qui l'appelloit, il donna le bon exemple de ne point quitter ſon corps pendant toute la guerre.

Quatre campagnes d'hiver & d'été qu'il fit en Italie, lui donnant les occaſions de joindre la pratique à la profonde théorie qu'il avoit acquiſe avant la guerre, le général, à ſon retour, ſe fit un honneur de le préſenter lui-même au roi, comme le colonel de ſon armée qui s'étoit le plus diſtingué par ſa valeur, & celui dont les talens décidés devoient devenir un jour les plus utiles à ſon ſervice. Le meilleur des maîtres crut devoir à l'exemple que Sainville avoit donné,

comme au ſang de ſon père répandu pour ſon ſervice, de l'élever au grade de brigadier ; & ſes égaux renfermant leur jalouſie dans leur cœur, n'oſèrent en murmurer.

Ce fut avec les transports de la joie la plus vive, qu'Ariſte & Dorival reçurent Sainville dans leurs bras. Mais quelle fut la douleur de Sainville, lorſqu'il apprit tous les malheurs qui venoient de frapper à-la-fois un ami qu'il regardoit comme ſon frère !

Le beau-père de Dorival révoltoit le public, depuis pluſieurs années, par le luxe & le faſte qu'il portoit à l'extrême : pluſieurs aventures ſcandaleuſes, quelques traits d'inſolence qui venoient d'offenſer pluſieurs grands de l'Etat, avoient déterminé le gouvernement à le ſuſpendre de ſes fonctions, & à lui faire rendre compte de de ſa geſtion. Des commiſſaires furent nommés pour examiner & ſes papiers qui ſe trouvèrent en déſordre, & l'état de ſes caiſſes preſque totalement épuiſées. L'ordre étoit déjà donné de le faire arrêter ; mais, le jour même qu'on envoya pour l'exécuter, on le trouva mort dans ſon lit ; & le rapport que l'on fit de l'état dans lequel on l'avoit trouvé, donna les plus forts indices que l'opium avoit terminé ſes jours. Tous ſes biens furent ſaiſis, & les ſommes immenſes dont il ſe trouvoit redevable au roi, les abſorbèrent en entier.

Le père de Dorival avoit eu l'imprudence de laiſſer la dot de ſa belle-fille entre les mains de ſon père ; elle fut perdue ſans reſſource ; & n'en trouvant aucune lui-même pour liquider des dettes immenſes, dont la plus grande partie étoient hypothéquées ſur ſa charge, il fut obligé de la vendre ; & ſon malheureux fils, généralement eſtimé & plaint dans ſon corps, perdit toute eſpérance dans un état qu'il avoit embraſſé malgré lui.

Le coup dont le père de Dorival fut frappé lui coûta la vie ; le déſeſpoir d'avoir détruit la fortune de ſon fils par ſon imprudence, glaça ſon ſang dans ſes veines ; une attaque d'apoplexie mit fin à ſes malheurs.

L'ame forte de Dorival ſupporta des coups ſi terribles ſans en être ébranlée : un ſeul ſentiment l'occupoit alors toute entière ; il adoroit ſa femme, elle le méritoit. Une fille étoit déja le gage de leur amour : ſes ſoins les plus tendres redoublèrent pour cette épouſe aimée : nulle plainte ſur la conduite de ſon père ne ſortit de ſa bouche. Ne nous reſte-t-il pas, lui dit-il, le plus grand de tous les biens, puiſque nous nous aimons ? Je ne deſirois une grande charge & des richeſſes que pour vous donner un rang digne de vous, & vous rendre heureuſe ; je ne vous demande que d'oublier le ſort qui vous

étoit destiné, de vous accoutumer à la médiocrité de notre fortune, & de partager toujours les sentimens qui m'attachent à vous. Consolez-vous, chère épouse : vous voyez que je ne peux plus rester dans le second rang d'un corps où je devois occuper le premier : il me reste une petite terre que je peux liquider par la vente de ma charge : nous irons l'habiter ; nous fuirons les premiers un monde qui nous fuiroit certainement dans notre disgrace. Occupés délicieusement d'élever cette enfant, de nous aider mutuellement & de nous aimer, croyez que le vrai bonheur habitera plus constamment sous l'humble toit de notre petite retraite, que dans ces hôtels où l'or & la pourpre attirent à peine les regards de leurs possesseurs. L'épouse de Dorival ne put répondre que par ses larmes, à tout ce que la générosité, le courage & l'amour venoient de lui dicter.

C'est dans le temps où Dorival venoit de vendre sa charge, & qu'il étoit prêt à se retirer dans sa terre, que Sainville étoit arrivé de l'armée. Ce ne fut point par la bouche de son ami qu'il sut tous les malheurs dont il devoit être accablé ; il ne trouva dans ses yeux & dans son cœur que la joie de le revoir après une si longue absence. Ce fut par le public que Sainville apprit en frémissant, quel étoit l'état présent de Dorival : s'il l'eût su plutôt, il eût sacrifié sans

regret toute sa fortune pour réparer ses pertes, & lui conserver la charge à laquelle il pouvoit prétendre : mais il n'étoit plus temps ; & connoissant sa fermeté d'ame, & les résolutions inébranlables qu'elle lui faisoit prendre, il ne s'occupa que d'adoucir l'amertume de son sort. Il rendit à sa vertueuse épouse les respects & les soins les plus tendres. Chère enfant, dit-il en prenant dans ses bras sa fille qu'elle avoit nourrie elle-même, c'est un second père qui te jure de t'aimer & de te servir toujours. Sainville trouva facilement les moyens d'arrêter encore Dorival pendant quelques mois à Paris : c'est avec la plus vive douleur qu'il voyoit l'impossibilité de rétablir sa fortune : il le connoissoit trop fier pour oser lui rien offrir ; mais, profitant du délai qu'avec adresse il avoit su mettre à son départ, il envoya secrettement un homme sûr au château que Dorival avoit pris le parti d'habiter ; & cet homme exécutant avec autant d'industrie que de zèle les ordres de son maître, il fit réparer, approprier l'habitation de Dorival : il y fit bâtir en diligence une petite aile. Tout fut meublé dans la plus grande simplicité ; mais rien ne fut négligé dans tout ce qui pouvoit la rendre propre & commode. Le vieux concierge jura de suivre les instructions qu'on lui donnoit, & de dire que le père de Dorival l'ayant laissé le maître depuis

quelques années d'employer les revenus de cette terre à rendre la maiſon habitable, il s'étoit occupé fidèlement à la mettre en état de recevoir ſes maîtres.

Lorſque l'homme que Sainville avoit chargé de ſes ordres fut de retour, celui-ci ne combattit plus le projet que Dorival avoit fait de quitter la capitale. Hélas! cet ami trop infortuné n'avoit pas encore éprouvé tous les malheurs qui le menaçoient, & les plus grands de tous étoient prêts à le frapper.

L'épouſe de Dorival cachoit envain au mari le plus tendre, le déſeſpoir ſecret qu'elle ne pouvoit combattre, & qui, depuis la mort de ſon père, altéroit les ſources de ſa vie. Les roſes de ſon teint commençoient à diſparoître: ſes yeux, ſans ceſſe obſcurcis par les larmes, perdoient de leur éclat; mais ſon époux ne s'en appercevoit pas. Il trouvoit toujours dans ſes regards la même expreſſion, la même tendreſſe, & le plus grand bonheur qui pût lui faire oublier ſon infortune. Cependant une toux sèche que ſon épouſe ne pouvoit pas toujours lui cacher, porta les premières allarmes dans ſon ame: il crut que l'air de la campagne lui feroit du bien, & dit à Sainville, qu'il croyoit ne devoir plus différer ſon départ. Celui-ci vit à regret ſon ami prendre un parti qu'il regardoit comme dange-

reux : alarmé de l'état dans lequel il voyoit de jour en jour dépérir l'épouſe de Dorival, il avoit amené chez elle en ſecret le plus habile médecin de la capitale, qui, ſur des indices frappans, avoit décidé qu'elle étoit en danger de tomber dans une phthiſie mortelle, & que le lait qu'elle avoit voulu donner à ſon enfant dans un temps ſi douloureux pour elle, avoit altéré ſa poitrine. Cependant, avoit ajouté le médecin, l'air pur & ſalutaire de la campagne, un régime doux pourront la rétablir. Sainville ne put ſe réſoudre à porter un coup mortel dans le cœur de ſon ami : Partez, lui dit-il, mais permettez-moi de vous ſuivre : c'eſt à l'amitié à conſacrer les premiers temps de votre retraite, & je ne ſerai tranquille que lorſque je vous verrai en état de la ſupporter.

Ils partirent ; & ce fut Sainville qui choiſit pour gouvernante à l'enfant une veuve vertueuſe & très-inſtruite qu'il connoiſſoit depuis long-temps, & dont il ſoulageoit l'indigence par ſes libéralités. Dorival fut bien ſurpris en arrivant dans ſa nouvelle demeure qu'il n'avoit jamais vue, & dont il s'étoit fait une idée relative au peu de ſoin que ſon père avoit toujours eu de ſes biens. Il eut peine à croire, en la trouvant auſſi commode, auſſi bien tenue, que ce fût celle qui lui reſtoit pour tout bien. Le vieux

concierge

concierge détruisit ses premiers soupçons, car Dorival avoit toujours le foible d'en former trop facilement. Il lui dit, avec l'air de la plus grande naiveté, ce qu'on avoit prescrit de lui faire dire; & le premier mouvement de Dorival fut de le louer, de le remercier, & de lui donner toute sa confiance : c'est ce que Sainville desiroit. Ce concierge, admirant sa tendresse & sa générosité pour son ami, suivoit en secret tous ses ordres. Le cellier se trouva plein d'un vin excellent, qui passa pour être le vin du crû. Le grenier, l'office étoient remplis de même par une bonne récolte : de belles vaches de Suisse passèrent pour avoir été élevées par ses soins dans la maison; & lorsque Dorival lui demanda l'état des biens qu'il faisoit cultiver, le bon & honnête concierge ne se fit point un scrupule de porter au double les revenus qu'il en tiroit.

Lorsqu'après de grands maux, ou moraux, ou physiques, nous éprouvons un adoucissement inespéré, l'ame qui cherche sans cesse le bonheur, jouit avec bien plus de sensibilité. Ce premier bienfait de la fortune ou de la nature, semble en annoncer de nouveaux. L'idée des malheurs & des souffrances passées pèse moins sur elle, & l'ouvre à l'espérance. Les réflexions accablantes cessèrent d'affliger Dori-

val ; il ne vit plus que la tranquille félicité dont il alloit jouir, & ne fit aucun effort de courage pour se soumettre à la médiocrité de sa fortune. Il vit qu'une honnête aisance lui restoit. Il aimoit, il étoit aimé par une épouse adorée & par un véritable ami. Mes jours vont couler dans la paix, lui disoit-il ; ne me plaignez point d'avoir perdu tout ce qui peut enfanter les prestiges qui sont si chers au plus grand nombre des hommes. C'est ici que je me trouve vraiment maître de moi-méme ; c'est ici que cette enfant qui m'est si chère, recevra les soins & les leçons d'une mère vertueuse, & d'un père dont l'attention journalière sera d'écarter loin de ses yeux, de son esprit & de son cœur, tout ce qui pourroit le séduire & lui donner de fausses idées de la félicité. Je ne détruirai point la sensibilité dans son cœur, mais je saurai la porter sur des objets qui ne pourront lui nuire, & le nom d'amour & d'amant lui seront inconnus. Je serois bien fâché de l'élever dans une ignorance humiliante ; mais elle ne lira jamais aucun livre qui puisse déranger le systême que je me suis formé pour éclairer son esprit, sans que rien puisse porter atteinte à la tranquillité de son ame. Elle ne sera pas assez riche pour que je puisse espérer de former pour elle une alliance convenable : la seule ressource que j'ai donc pour

la rendre heureuſe, c'eſt de la préſerver de tout ce qui pourroit troubler ſa tranquillité, juſqu'à l'âge où les paſſions ſe taiſent, & dans lequel l'ame jouit pleinement de la douce épreuve qu'elle a faite de ſon calme & de ſa raiſon.

Sainville ne put qu'applaudir au ſyſtême que ſon ami formoit pour l'éducation de ſa fille ; il en fut frappé.

Qu'il eſt heureux en effet, dit-il en ſoi-même, de pouvoir s'occuper ſans ceſſe d'un ſoin auſſi touchant, ſans courir riſque d'être contredit par un monde frivole ou corrompu ! L'aſſiduité de ce ſoin va remplir une grande partie des momens de ſa vie ; une femme aimable en embellira tous les autres. Pendant les deux premiers mois que Dorival & ſon épouſe paſſèrent dans leur nouvelle retraite, la ſanté de cette femme aimable parut ſe raffermir ; elle reprit une partie de ſa gaieté ; la beauté de la ſaiſon, les ſoins de ſon petit ménage champêtre, l'embelliſſement & la culture de ſon jardin, ſon amour maternel pour ſa charmante enfant, qui commençoit à marcher ſeule, & dont les lèvres vermeilles appeloient & baiſoient à tous momens ſa maman, tout contribuoit à diſſiper en partie les cruelles réflexions qui l'avoient accablée. Mais, hélas ! elles ne pouvoient entièrement ſe détruire : l'idée d'avoir été la cauſe innocente de la perte

de l'état de Dorival, la mort funeste de son père, l'opprobre dans lequel la mémoire de ce père étoit restée, tout se retraçoit souvent à sa pensée, & ce n'étoit jamais sans que son cœur en fût cruellement oppressé. Sainville, après avoir donné deux mois aux soins les plus tendres de l'amitié, fut obligé de retourner à la cour, en se séparant des personnes qu'il aimoit le plus tendrement. Il se flatta que son ami s'étant fait une douce habitude de son état, il alloit le laisser plus tranquille : il étoit d'ailleurs presque sans alarmes sur la santé de madame Dorival. & il avoit déja vu l'un & l'autre commencer l'éducation de leur enfant, selon le systême qu'ils s'étoient fait. Aucun tableau, nulle estampe où ces méchans enfans qui portent des traits & des ailes sont représentés, ne pouvoit frapper les yeux de leur petite Zélie; c'est le nom qu'elle avoit reçu d'eux. Cette séparation cependant fut bien douloureuse; malgré toute la fermeté de Dorival, ses yeux se remplirent de larmes. Son épouse, par un mouvement involontaire, élève Zélie dans ses bras, la remet dans ceux de Sainville. Quelque évènement qui puissent arriver, cher Sainville, lui dit-elle avec véhémence, & les yeux pleins d'une espèce de feu qui ne les avoit jamais enflammés, souvenez-vous que cette enfant est votre fille, & que vous l'avez adoptée. Sainville, en

ce même moment, se sentit le cou serré par les petits bras de cet enfant. Ah! s'écria-t-il, qu'il m'est cher, qu'il m'est facile d'attester le ciel que je renouvelle tous mes sermens de lui servir de père! A ces mots, remettant Zélie entre les bras de sa mère, & ne pouvant plus résister à l'attendrissement qui faisoit couler ses larmes, Sainville s'arracha du sein de ses amis, & courut éperdu se jeter dans sa chaise de poste, qui sur le champ disparut à leurs yeux. Dorival & son épouse avoient trop présumé de leur courage ; l'absence d'un ami qui l'avoit soutenu jusqu'alors, la solitude de la campagne, l'approche de l'hiver qui dépouille la nature de ses ornemens, & qui semble la couvrir d'un voile obscur & glacé, tout leur rapella leurs malheurs, & les fit souvent tomber dans de sombres rêveries: la gaieté, les caresses innocentes de Zélie, qu'ils voyoient embellir de jour en jour, pouvoient seules les en tirer. La santé robuste & la philosophie de Dorival eurent la force de résister ; mais son épouse, plus délicate & moins courageuse, retomba deux mois après dans les mêmes accidens dont Sainville avoit été si justement alarmé. Le soin qu'elle prenoit de les cacher à son époux, l'empêcha long-temps de s'en appercevoir ; mais de quelle terreur ne fut-il pas saisi, lorsqu'un matin, en entrant dans la chambre de sa femme,

il vit cette mère si tendre repousser Zélie qui s'efforçoit en pleurant de coller ses lèvres sur les siennes! Une toux violente, qu'elle s'étoit efforcée de retenir, éclata malgré elle, & fut suivie d'un crachement de sang que l'on fut long-temps à calmer. Quel spectacle pour un époux aussi tendre, & qui prévit, dès ce cruel moment, le nouveau malheur qui le menaçoit! Il fit partir en poste le seul domestique qui lui restoit, & le désordre de la lettre qu'il écrivit à Sainville, n'annonça que trop à son ami, que madame Dorival couroit le plus grand péril. Le domestique que Dorival avoit dépêché trouva Sainville malade, & hors d'état d'aller lui-même au secours de madame Dorival; mais, malgré l'état dangereux dans lequel il étoit encore, il écrivit au même médecin qui l'avoit déja vue; & celui-ci, déterminé par les offres & par les prières que Sainville lui fit les larmes aux yeux, partit dans la chaise de poste qu'il avoit fait préparer, & lui promit de lui donner tous les jours des nouvelles de l'état de cette amie si chère.

Le domestique de Dorival étoit, comme ils le sont presque tous, curieux & bavard. Pendant les deux jours qu'il avoit passés dans l'attente du départ du médecin, il avoit fait beaucoup de questions à l'un des domestiques de Sainville, avec lequel il s'étoit lié chez Dori-

val ; & ce domeſtique, du même caractère que lui, avoit appris à ſon camarade ce que ſon maître avoit expreſſément défendu de divulguer. Sainville étoit bleſſé d'un coup d'épée ; on cachoit ſoigneuſement ſon état, & l'on parloit diverſement du ſujet de la querelle qu'il avoit eue & de ſon combat, cette affaire ayant été promptement aſſoupie.

Malheureuſement ce domeſtique avoit été à portée d'en ſavoir quelques détails. Lui ſeul avoit ſuivi ſon maître le jour qu'il s'étoit battu, mais il n'avoit ſu que très-imparfaitement quel avoit été le commencement de cette querelle ; & quelques mots qu'il avoit entendus par haſard, avoient ſuffi pour lui faire imaginer toute une hiſtoire qu'il avoit ajuſtée à ſa fantaiſie, & à laquelle il joignit, en buvant avec ſon camarade, tout ce qu'il croyoit la rendre plus vraiſemblable ; preſque tous les valets croyant s'attirer la conſidération de leurs ſemblables, en paroiſſant bien informés du ſecret de leurs maîtres.

Le vrai de cette hiſtoire étoit que Sainville, au retour de la campagne de Dorival, avoit eſſuyé quelques tendres reproches de la part de ſon oncle Ariſte, ſur ſa longue abſence.

Quoique l'eſpèce de philoſophie de cet oncle l'eût fait renoncer pour toujours au mariage,

comme aux honneurs militaires, l'amour de son nom n'étoit point banni de son cœur ; & la seule passion de cette ame stoïque, dans laquelle toutes les autres étoient éteintes, c'étoit d'allier son neveu à quelque maison riche & puissante, qui pût l'aider à s'élever aux mêmes dignités dont le service de ses pères avoit été plusieurs fois illustré.

Pendant l'absence de Sainville, Ariste avoit projeté d'obtenir pour son neveu la fille d'un homme en place & dans la plus haute faveur ; mais Ariste menant une vie très-retirée, & n'allant jamais à la cour, n'avoit presque aucun moyen d'entamer cette affaire.

La philosophie la plus solide ne peut souvent suffire à l'homme, & bien des momens lui font sentir le besoin qu'il a de quelque société. Ariste, peu défiant de son naturel, alloit assez souvent passer quelques heures chez une dame dont l'hôtel étoit près du sien, & qui, menant une vie très-retirée, avoit tout l'extérieur de la prudence & de la vertu. Le même besoin qu'Ariste avoit d'un peu de société, lui donnoit aussi celui de répandre quelquefois son ame ; & ce fut à cette dame qu'il confia le desir qu'il avoit de marier son neveu, ses vues sur l'établissement qu'il lui desiroit, & ses regrets de ne connoître personne qui pût l'aider à

les suivre. Pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt ouvert votre cœur, lui dit-elle ? J'approuve beaucoup votre projet ; il est digne de votre haute sagesse, & je crois avoir un moyen de le faire réussir. Vous voyez quelquefois chez moi l'un des plus proches parens de cette famille distinguée ; je ne doute pas qu'à ma prière il ne s'empresse à vous servir, d'autant plus qu'il étoit camarade de Sainville lorsqu'il montoit à cheval. Quoi ! s'écria le prudent Ariste, vous voudriez que je confiasse une pareille affaire, & les premières propositions, à la plus mauvaise tête que je connoisse, à ce Valcourt, que je suis surpris que vous receviez chez vous ? Je m'en souviens ; il eût été l'un de ceux avec lequel j'aurois exigé de mon neveu de ne se point lier, si je n'eusse promptement reconnu qu'il connoissoit aussi bien que moi ses mœurs & son caractère, & qu'il se sentoit une espèce d'antipathie pour lui. Que vous importe ? répondit froidement cette femme ; les fous ne sont-ils pas faits pour servir les sages ? Permettez-moi de lui parler ; je crois avoir pris de l'autorité sur son esprit par les services que je lui rends sans cesse. Son humeur gaie, son étourderie même amuse assez le chef de cette famille puissante ; Valcourt peut, comme de lui-même, jeter en l'air quelques propos qui ne pourront vous compromettre ; &, selon la façon dont il

nous dira qu'ils auront été reçus, nous suivrons ou nous abandonnerons cette affaire.

Quelque prévenu que fût Ariste contre Valcourt, ce que cette femme venoit de lui dire lui parut assez simple & assez sensé pour qu'il ne se refusât pas à le laisser agir.

Ariste ignoroit l'espèce d'intérêt qui conduisoit cette femme, & la liaison intime dans laquelle elle étoit avec un homme qui n'avoit ni mœurs ni principes. Valcourt la trompoit elle-même autant qu'elle méritoit de l'être. Il n'avoit montré de l'attachement pour elle, que sur la réputation qu'elle avoit usurpée d'une femme dont les principes étoient éclairés & sévères, & qui ne recevoit chez elle que des gens dignes de l'estime publique. Valcourt avoit eu la fatuité de croire avoir séduit une femme d'une réputation intacte. Elle avoit eu la fausseté de paroître avec lui, n'avoir été subjuguée que par son mérite supérieur. Valcourt, sans l'aimer, croyoit qu'elle pouvoit lui devenir utile pour raccommoder un peu sa réputation, par les intrigues secrettes qu'il la connoissoit capable de mener avec adresse. Ce fut à deux personnes de cette espèce qu'Ariste, qui connoissoit peu le monde, se vit entraîné de proche en proche à confier ses projets pour son neveu; rien ne pouvoit les faire échouer plus sûrement.

Valcourt avoit nourri dans son cœur la haine que le dédain marqué de Sainville avoit fait naître. Il n'avoit point encore osé la faire éclater ; cependant les engagemens qu'il prit avec Ariste & cette femme, dans l'espérance qu'ils le tireroient d'un embarras où son honneur étoit compromis, lui fit hasarder de parler de Sainville en présence de la famille de sa parente, comme d'un homme qui par sa naissance, sa réputation & ses biens, pouvoit être un parti desirable pour elle. Valcourt fut surpris de la chaleur avec laquelle toute sa famille saisit ce propos qu'il n'avoit cru que léger. Vraiment, dit le principal de ceux qui l'écoutoient, le plus grand service qu'on pût me rendre, seroit de me procurer un gendre tel que Sainville ; il n'est aucun des gens de son âge qui soit plus fait pour parvenir aux premiers honneurs de son état ; je n'en connois point pour lequel je pusse employer la faveur dont je jouis avec un plus facile succès, & ce succès auroit l'approbation publique. Je crois aussi que Sainville a tout ce qu'il faut pour rendre ma fille heureuse.

Valcourt, quoique étonné, conserva la présence d'esprit que peut donner une haine profonde & réfléchie. Je le crois tout comme vous, répondit-il froidement à l'homme en place, surtout si l'on pouvoit rompre sa liaison intime avec

un certain Dorival, jadis robin, maintenant ruiné sans ressource, & gendre d'un coquin de financier que le poison a sauvé de la corde. On dit que Sainville, amoureux comme un fou, perd tout son temps avec sa femme, se ruine avec elle; & que le commode mari dort à propos, parce qu'il ne pourroit subsister sans le secours de Sainville qui vient de relever son château. Jeune homme, reprit l'homme en place avec feu, comment pouvez-vous être assez sûr de ce que vous venez de dire, pour oser noircir & déshonorer la réputation de trois personnes à la fois ? — Eh! qu'a donc de si terrible & de si singulier, dit Valcourt, ce que je ne rapporte que d'après des gens bien informés! Est-il donc extraordinaire qu'un homme de robe se ruine en procès; qu'un financier mérite d'être pendu, qu'une jolie femme sans ressource se fasse entretenir, & qu'un jeune homme aimable & riche devienne le meilleur ami du mari & le soutien de la maison? Les gens légers, présens à cette conversation, se mirent à rire; la plus grande partie murmura de cette méchanceté; l'homme en place fronça le sourcil, imposa durement silence à Valcourt, & se retira dans son cabinet.

Valcourt se garda bien de rendre compte en entier de la scène qui s'étoit passée; il n'en rapporta que ce qui pouvoit seconder ses vues, &

redoubler la confiance qu'Arifte & cette femme avoient pour lui. Il fe contenta de dire que le feul nom de Sainville avoit excité l'approbation générale de fes parens ; & que le chef de la famille avoit dit hautement qu'il devroit de la reconnoiffance à celui qui lui procureroit un pareil gendre.

Trois jours à peine s'étoient écoulés depuis cette double fcène, lorfque Sainville, preffé plus que jamais de hâter fon retour par un courrier de fon oncle, partit en pofte & arriva le même jour à Paris. Dès le matin, il courut embraffer cet oncle qui n'eut pas le temps de lui parler ; Sainville, qui craignoit les explications qu'il pouvoit exiger fur fon long féjour à la campagne, les ayant remifes à fon retour, & l'affurant qu'il n'avoit pas un inftant à perdre pour arriver au lever du roi. Sainville y parut en effet ; il fut honoré par un mot obligeant de fon maître ; & la jeuneffe brillante de la cour, dont Sainville étoit également aimé & eftimé, lui fit un accueil dont il dut être flatté.

Lorfque le roi fut paffé pour aller à la meffe, l'un des officiers généraux que Sainville honoroit le plus, ayant été de fa divifion pendant la dernière campagne, & l'ayant reconnu pour être auffi galant homme que valeureux, ce maréchal de camp, nommé le marquis de Villers, qui fe

trouvoit être l'un des parens de l'homme en place, & présent à la conversation qu'il avoit eue avec Valcourt, ne put s'empêcher de le tirer à part dans l'embrasure d'une fenêtre. Vous connoissez, mon cher Sainville, lui dit-il, le fond de mon cœur & ma sincérité; permettez-moi de vous parler comme un homme qui vous estime, vous aime, & qui desire vivement serrer de plus en plus les liens qui m'attachent à vous. A ces mots, il lui fit part des sentimens que son parent avoit montrés pour lui, lorsque Valcourt avoit dit assez légérement dans la conversation, qu'il regardoit M. le marquis de Sainville comme un des partis les plus sortables pour sa fille. Sainville reçut avec la plus grande reconnoissance l'ouverture que le marquis de Villers lui faisoit. Ah! dit celui-ci, puisque vous aviez des vues sur ma parente, pourquoi ne m'avez-vous pas choisi pour m'ouvrir votre cœur, plutôt qu'un homme auquel sa conduite & son peu de décence & de jugement ôtent toute espèce de considération? Sainville lui protesta que Valcourt eût été le dernier homme qu'il eût employé pour parler de lui s'il avoit eu des projets; il lui jura de même que, s'il avoit osé prétendre à recevoir la main de sa cousine, c'est à lui qu'il se seroit adressé, comme à celui de la famille pour lequel il avoit le plus d'attachement, & qui pouvoit rendre le compte

le plus fidèle de sa conduite pendant la dernière guerre qu'il avoit faite sous ses ordres. Je respecte vos secrets, lui répondit-il en le regardant fixement ; je ne peux même vous rien dire qui vous fasse croire que je soupçonne que vous en avez pour moi. Mais enfin, vous êtes encore bien jeune : on n'est pas toujours le maître de son cœur, vous êtes trop galant homme pour vouloir rendre une femme malheureuse ; & je suis trop de vos amis pour ne pas vous éloigner de former une pareille alliance, si votre cœur est lié par quelque attachement qu'il ne puisse rompre. L'étonnement de Sainville redoubla par ce propos : il conjura M. de Villers de lui parler naturellement sur ce qui pouvoit lui faire naître de pareils doutes. Valcourt étoit si généralement méprisé dans la haute société, par les défauts essentiels qu'il y portoit, que le marquis de Villers, après s'être long-temps fait presser, ne put lui refuser de lui répéter une partie des propos que Valcourt avoit tenus publiquement au milieu de sa famille.

Quoiqu'il eût extrêmement adouci les expressions dont Valcourt s'étoit servi, Sainville ne reconnut pas moins la noirceur & l'atrocité de la calomnie qu'elles renfermoient. Ah ! monsieur, s'écria-t-il, j'atteste le ciel & mon honneur, que les intelligences celestes ne peuvent être plus pures que l'ame de madame Dorival, & l'amitié

qui m'unit avec elle & son malheureux époux. Il l'attendrit par le récit touchant qu'il lui fit de tous les coups qui venoient de frapper cette famille : il en vint jusqu'à l'offre de la lui faire connoître. M. de Villers connoissant tout l'honneur, toute la candeur qui régnoient dans son âme, & ne doutant pas qu'il ne fût capable des actions les plus généreuses, ne balança pas un moment à le croire : il ne regarda les calomnies de Valcourt, que comme un tissu d'horreurs tramé par la plus noire méchanceté. Je suis prêt, dit-il, de donner un démenti public à Valcourt, de dissuader la famille ; & je me ferai le plus grand honneur de renouer la négociation que ce traître espéroit de faire échouer.

C'en est trop, Monsieur, lui répondit Sainville ; il me suffit de m'être justifié vis-à-vis de vous, & de vous avoir fait connoître quels sont les gens vertueux que Valcourt ose attaquer. Toute explication entraîne un éclat ; & la méchanceté publique se prête trop facilement aux plus noires calomnies, pour ne pas desirer que les propos d'un homme vil, méchant, & reconnu pour tel, tombent d'eux-mêmes dans le mépris & dans l'oubli. Pour Valcourt, abandonnons-le à l'avilissement qu'il mérite ; nous lui ferions trop d'honneur, si nous nous servions du seul moyen que nous ayons de le punir. Quant au

mariage

mariage dont vous m'avez parlé, il m'honoreroit beaucoup : mais, outre le desir que j'ai de rester encore libre pendant quelques années, & de suivre mon métier, il me paroît qu'il seroit dangereux en ce moment de traiter d'une affaire qui réveilleroit les méchans propos que l'infâme Valcourt a tenus.

Quelles que puissent être vos raisons de différer votre établissement, dit le marquis de Villers, je vous connois trop bien pour ne pas croire qu'elles sont dictées par la sagesse ; & comme je ne doute pas qu'il ne me fût très-facile de déterminer le chef de notre famille à vous donner sa fille, je me garderai bien de lui rien dire qui puisse lui faire soupçonner que vous le desirez. Comptez sur ma discrétion, mon cher Sainville, & soyez sûr que je me rendrai toujours digne de votre confiance & de votre amitié.

Sainville passa deux ou trois jours à Versailles pour faire sa cour : son oncle l'attendoit avec la plus vive impatience, & courut chez lui lorsqu'il le fut de retour. Vous vous êtes dérobé long-temps, lui dit-il, aux empressemens d'un oncle qui vous adore, & de quelques amis qui pendant votre absence se sont bien vivement occupés de vous. Des amis, répondit Sainville avec surprise ! ne m'avez-vous pas souvent dit que c'étoit un nom qu'il ne falloit pas profaner ? Parmi le grand

nombre de connoissances que j'ai faites depuis que je suis dans le monde, j'avoue que j'en ai trouvé bien peu qui méritent d'être honorés de ce nom, qui doit être toujours sacré pour l'homme qui connoît les devoirs qu'il prescrit. Eh bien, répliqua son oncle, je veux vous laisser tout le plaisir de la surprise; & dès que nous aurons dîné, je compte vous mener dans une maison où votre ame honnête & sensible ne pourra se refuser aux procédés comme aux sentimens qu'on vous prouvera qu'on a pour vous.

Je serai toujours prévenu, mon cher oncle, dit Sainville, en faveur de ceux que vous approuvez; car je ne doute pas qu'après le soin que vous avez pris de vous connoître assez vous-même pour être à l'abri de tous les foibles de l'humanité, vous n'ayez porté la même attention à bien connoître ceux avec qui vous avez à vivre. Je ne dirai pas un mot de plus, dit Ariste, & vous jugerez vous-même si je porte un jugement trop favorable sur ceux que je viens de vous annoncer.

Le dîner se passa sans de plus longs éclaircissemens. Ils ne parlèrent que des malheurs de Dorival, du courage avec lequel il avoit pris son parti, de la médiocrité des revenus qui lui restoient, & qui ne pouvoient suffire même à la dépense modique à laquelle son petit ménage étoit réduit. Eh! mon cher neveu, n'ayez-vous

donc pas saisi quelques moyens de tromper sa délicatesse extrême, & de lui procurer quelques secours dont il puisse ignorer la source ? Sainville fut obligé d'avouer à son oncle qu'il en avoit employé déja quelques-uns, & qu'il espéroit que le concierge de son château, qu'il avoit gagné, pourroit réussir à lui suggérer quelques nouveaux expédiens. Ah ! dit le généreux Ariste, c'est une action louable, indispensable même, que je veux partager avec vous ; & sous l'apparence d'une restitution, je vais lui faire passer 500 louis par un homme sûr, & assez adroit pour donner de la vraisemblance à ce qu'il pourra lui dire. Sainville embrassa son oncle avec un transport de reconnoissance bien plus vif que celui qu'il auroit eu, s'il eût reçu de sa main un pareil don le jour de son départ pour une campagne. Il suivit son oncle l'après-dîné, le cœur pénétré de cette bonne action, & sans inquiétude sur ce que deux prétendus nouveaux amis alloient lui dire.

Il fut bien surpris, en entrant dans une maison qu'il ne connoissoit pas encore, de se trouver chez une femme dont à peine savoit-il le nom, mais de laquelle il se souvenoit d'avoir entendu raconter plusieurs actions très-équivoques. Cette surprise & son horreur redoublèrent lorsque peu de momens après on annonça Valcourt. Il eut bien à prendre sur lui-même pour l'empêcher de

la faire paroître ; & son ressentiment fit bouillonner tout son sang dans ses veines. Le respect dont on ne doit jamais s'écarter pour une femme, & la présence de son oncle, parvinrent enfin à le calmer. L'embarras & la perfidie qu'il démêla dans les regards de Valcourt, en l'abordant, n'excitèrent plus en lui qu'un froid mépris, & voulant connoître jusqu'à quel point Valcourt porteroit le mensonge & la noirceur, il l'écouta tranquillement lorsqu'il lui parla de la première démarche qu'il avoit faite auprès du ministre le plus puissant à la cour. Sainville réfléchit assez promptement qu'il ne pouvoit réussir à punir Valcourt comme il méritoit de l'être, sans dissimuler la juste fureur qui l'animoit. Il se détermina donc à feindre & à le combattre avec ses propres armes. Je sens comme je le dois, Monsieur, lui dit-il, tout le prix de ce que vous avez fait pour moi ; & de toutes les alliances qui pourroient m'être proposées, il n'en est aucune qui me fût plus honorable : mais je ne suis point encore assez connu du ministre pour savoir s'il n'auroit pas quelque prévention contre moi. Ah! Monsieur, s'écria Valcourt, pouvez-vous le craindre ? & votre réputation ne vous met-elle pas au-dessus de toute espèce de soupçon ? — Vous êtes trop prévenu pour moi, Monsieur : que sais-je, d'ailleurs, si votre parente le seroit autant en me

voyant ? Je suis sûr qu'elle ne m'a jamais vu. En effet, reprit Valcourt, je crois que Clarice n'est sortie de Chelles & ne commence à paroître dans le monde que depuis que nous vous avons perdu de vue. Ce n'est encore qu'un enfant, & même un enfant un peu gâté. Ses parens, en vérité, sont fous de penser sitôt à la marier : vive, plaisante, légère dans ses propos, cela fera vingt étourderies par jour ; & coquette sans le savoir, elle sera long-temps plus occupée de plaire que capable d'aimer. Au reste, elle est jolie comme un ange ; elle a de l'esprit, & l'on démêle déja qu'elle a toute la finesse nécessaire pour mener son père, en attendant qu'elle ait à mener un mari. Monsieur, Monsieur, interrompit Ariste, croyez-vous donc faire son éloge par un semblable portrait ? Sans doute, Monsieur, & je n'y vois rien qui ne soit propre à la rendre une des plus jolies femmes de la cour. D'ailleurs, tout dépend des premiers mois de son mariage. M. de Sainville est aimable ; elle commencera par l'aimer à la folie ; & s'il sent son cœur assez libre pour se captiver quelque temps auprès d'elle, il parviendra peut-être à l'élever au rang éminent de ces femmes ennuyeuses & raisonnables que les vieilles gens citent, dont les jeunes se moquent, & qui, restant sans entours, sans crédit, ne sont propres tout au plus qu'à devenir

de bonnes mères de famille, & ne se rendent jamais utiles à l'avancement de leurs maris.

Ariste leva les épaules & fronça le sourcil en regardant la maîtresse de la maison, qui s'efforça vainement de pallier ce qu'elle croyoit n'être qu'une imprudence de la part de Valcourt, & qui cependant étoit une suite de sa méchanceté. Le coup étoit porté; la candeur d'Ariste ne lui permit pas de croire que Valcourt eût exagéré les défauts de sa jeune parente; il ne pensa plus qu'à mettre fin à la conversation, & à rompre les préliminaires d'une négociation qu'il étoit bien éloigné de vouloir suivre. Sainville connoissoit trop le cœur pervers de Valcourt pour être la dupe de sa nouvelle noirceur. Je vois, dit-il en lui-même, que son but est de pouvoir dire au ministre qu'il s'est avancé jusqu'à nous faire des propositions pour sa fille, & que nous les avons rejettées. Continuant donc toujours à feindre, & loin de lui marquer le même éloignement qu'Ariste, il eut l'air de seconder la dame de la maison, & de voir tout en beau dans le portrait qu'on venoit de faire de Clarice. Valcourt en fut la dupe, & voulant acquérir de nouvelles armes pour lui nuire: Je desirerois, lui dit-il, que vous pussiez la voir; si l'Albane eût voulu peindre la déesse de la jeunesse, il n'eût pu choisir un plus charmant modèle. Je sais qu'elle

doit aller aujourd'hui se promener dans une calèche découverte à Longchamps ; je regrette bien de n'avoir ici que mon cabriolet ; mais j'ai vu votre diligence neuve dans la cour ; si vous le voulez, je vais y monter avec vous, & nous irons ensemble l'attendre dans la grande avenue, où les gens d'un certain air se rassemblent. Volontiers, lui répondit Sainville, qui n'eut point l'air d'appercevoir toutes les mines que lui faisoit son oncle pour l'en empêcher, & qui voyoit que Valcourt venoit s'offrir de lui-même à sa vengeance. Il prit congé de la dame de la maison avec un air d'empressement & de gaieté ; & descendant légèrement le premier, pendant que Valcourt & son amie se disoient un mot tout bas dans l'antichambre, il eut le temps de donner ses ordres à son cocher ; & lorsque Valcourt monta dans son carrosse, il donna tout haut celui d'aller à Longchamps. Valcourt comptoit bien tirer parti de cette promenade. Je pourrai dire encore, pensoit-il en lui-même, que je l'ai conduit à voir Clarice avant qu'il ait achevé de la refuser, & qu'il m'a paru dans ses yeux & dans ses propos qu'elle lui déplaisoit souverainement, ce qui lui fera sûrement une ennemie irréconciliable de cette jeune personne que son père adore.

Tous les deux partirent donc ; l'un, avec la sécurité de parvenir à faire impunément une mé-

chanceté bien complète ; l'autre, avec celle d'un brave homme indigné, qui se propose & qui se voit près d'attaquer & de punir un traître.

Le cocher de Valcourt, en entrant dans le bois de Boulogne, eut l'air de couper au court par des allées détournées, pour arriver plutôt à Longchamps ; & lorsqu'il fut dans un endroit du bois assez écarté, & devenu solitaire, l'affluence du monde s'étant portée vers la grande avenue, il accrocha légèrement un arbre, arrêta ses chevaux, descendit ; & demandant pardon de sa mal-adresse, il dit à son maître qu'un écrou de la roue s'étant cassé, il lui falloit nécessairement le temps d'en mettre un autre. Eh bien, dit Sainville en sortant de la voiture, dépêchez-vous ; il est encore de bonne heure, nous nous promènerons en vous attendant. Valcourt le suivit sans aucune défiance, & bientôt tous les deux furent hors de portée d'être vus & entendus par leurs gens.

C'est alors que Sainville s'arrêtant dans une clairière du bois, & regardant fixement Valcourt, M'avez-vous donc cru, Monsieur, lui dit-il, assez dupe pour ne vous pas pénétrer, ou assez lâche pour le souffrir ? Vous m'étonnez, Monsieur, répondit Valcourt d'un air déja très-interdit ; & dans le moment même où je vous donne une vraie marque d'amitié, je trouve bien étrange

que vous ayiez l'air de me chercher une mauvaiſe querelle. En ſeroit-ce une mauvaiſe, Monſieur, répartit Sainville, que de vous rappeller les propos affreux, & de la plus grande fauſſeté, que vous avez eu l'indignité de tenir contre des gens vertueux, en préſence de la famille la plus reſpectable ? Valcourt pâlit. Les ames vicieuſes ſont toujours foibles; on ne peut ſe rendre coupable d'un crime, que par cette lâcheté de cœur qui fait qu'on ne ſe reſpecte plus. Que voulez-vous dire, mon cher Sainville ? répliqua Valcourt un moment après. Quoi ! quelques mauvaiſes plaiſanteries que j'ai faites chez le miniſtre vous ſeroient-elles revenues ? Oui, Monſieur, dit Sainville, qui ſe contenoit à peine. Eh bien, dit Valcourt avec un peu plus d'aſſurance que lui rendoit l'air froid de Sainville, n'étoit-ce donc pas pour vous faire valoir, pour vous prouver à quel point vous êtes capable d'attachement, & des procédés les plus rares & les plus généreux ? N'eſt-il pas tout ſimple qu'à votre âge, & fait comme vous l'êtes, vous ayiez des bonnes fortunes ? & pouvois-je vous préparer un plus grand mérite auprès d'une jeune perſonne déja coquette & jalouſe de ſa beauté, que de vous mettre à portée de lui ſacrifier une femme de l'eſpèce de madame Dorival ? Ce nom ſeul, ce nom de Dorival fit éclater le juſte courroux que Sainville avoit retenu juſqu'a-

lors. Plus d'explications, traître! défends-toi, s'écria-t-il, en sautant quatre pas en arrière & mettant l'épée à la main. Valcourt s'étoit reculé pareillement; mais cherchant à gagner du temps, loin de se mettre en défense, il crut adoucir Sainville en lui disant qu'il ne pouvoit se résoudre à se battre contre son ami. Tu ne le fus jamais, malheureux! lui dit Sainville; & de toutes les injures, la plus insupportable pour moi, c'est le nom dont un monstre tel que toi m'ose appeller. Défends-toi, te dis-je, ou crains que je n'oublie le nom que tu portes, & que je ne te traite comme le plus vil des scélérats. L'air menaçant avec lequel Sainville s'avançoit l'épée haute, fit reculer Valcourt encore quelques pas; mais, entendant le bruit d'un carrosse qui s'avançoit près d'eux, il mit enfin l'épée à la main, dans l'espérance qu'ils alloient être séparés. Cependant ce fut en rompant toujours la mesure en arrière, dès que le bout de son épé touchoit celle de Sainville. Celui-ci, quoique furieux, méprisa trop un si lâche ennemi pour en vouloir à sa vie, & crut, en s'élançant sur lui, pouvoir le désarmer. Une racine d'arbre accrocha le bout de son pied, & le fit tomber sur les mains; ce fut au moment qu'il se relevoit, que le lâche Valcourt, le voyant sans défense, lui donna dans la poitrine un coup d'épée, qui ne fut heureusement porté que d'une

main mal assurée. S'élancer une seconde fois sur Valcourt, le désarmer, lui mettre la pointe de son épée sur la gorge, ce fut pour Sainville l'action d'un instant. Je devrois, lui dit-il, purger la terre d'un monstre tel que toi. Va, malheureux, meurs de honte ! je t'abandonne à tes remords. A ces mots il jetta l'épée de Valcourt à ses pieds, sans que le lâche osât la ramasser avant que le carrosse qu'ils avoient entendu fût arrivé près d'eux. Valcourt, voyant Sainville couvert de sang, reprit enfin son épée, & dès qu'il put croire que ceux qui descendoient du carrosse l'avoient reconnu, il s'enfonça dans l'épaisseur du bois, en criant : Ah! qu'ai-je fait? peut-être ai-je tué mon meilleur ami.

Ceux qui venoient de descendre de carrosse coururent à Sainville, dont le sang couloit à gros bouillons & qui commençoit à chanceler. C'étoient les deux jeunes fils du marquis de Villers & leur gouverneur, qui, se promenant au bois de Boulogne, étoient arrivés heureusement à son secours. Ces jeunes gens aimoient beaucoup Sainville, que leur père leur proposoit toujours pour modèle, & qu'ils voyoient souvent chez lui. Tandis que l'aîné court vers son carrosse pour appeler ses gens, & que le gouverneur le soutient & l'assied au pied d'un arbre, le chevalier de Villers, tout en larmes, déchire sa che-

mise, tient une main sur sa poitrine pour arrêter son sang, & l'embrasse de l'autre, en criant : Ah ! que mon papa n'est-il ici ! Ah ! quelle douleur pour lui, quand il saura son bon ami dans cet état !

Heureusement un habile chirurgien passa dans ce moment ; &, voyant un homme blessé qui paroissoit être de distinction, il mit le premier appareil à la blessure, que par sa position & sa profondeur il regarda comme fort dangereuse. Le gouverneur des jeunes Villers envoya chercher des matelas ; & pour ne point ébruiter cette affaire, il attendit l'entrée de la nuit pour faire transporter Sainville à son hôtel.

Dès que le blessé fut chez lui, le gouverneur fut chercher le marquis de Villers, Sainville ayant voulu ménager la sensibilité d'Ariste, & l'empêcher de le voir dans ce premier moment. M. de Villers accourut, & fut bien attendri en trouvant Sainville entre les bras de ses enfans, qui n'avoient point voulu quitter son ami. Ce sont d'autres vous-mêmes, lui dit Sainville, à qui je dois les premiers secours que j'ai reçus. Ces aimables enfans désormais me seront aussi chers qu'à vous-même. Il les embrassa tous les deux, & dit au chevalier : Je n'oublierai jamais la marque de tendresse que vous m'avez donnée.

Lorsque tout le monde fut retiré, il fit un libre

aveu dans le sein de son ami du sujet de sa querelle, & de l'espèce de combat qu'il avoit livré. M. de Villers frémit également, & de la noirceur de Valcourt, & de sa détestable lâcheté. Cependant, lui dit-il, cet homme vil tient à tant de gens en place, il m'appartient même de si près, que j'implore votre silence & vous conjure de ne pas le déshonorer. Tôt ou tard il ne peut manquer de l'être; mais je serois fâché que vous eussiez auprès du ministre le démérite d'avoir publié le premier son infamie. Sainville lui donna sa parole d'honneur de garder le silence le plus profond, même pour son oncle Ariste: cependant il ne fut pas long-temps maître d'un secret que ce faux amour-propre de Valcourt, & l'habitude qu'il avoit contractée de tromper, le porta lui-même à divulguer.

Le croiroit-on? il fut le premier à répandre sourdement qu'il venoit d'avoir une affaire avec Sainville; qu'il avoit commencé par le blesser, & que voulant ménager sa vie qu'il exposoit en furieux après sa blessure, il avoit mieux aimé se laisser désarmer par lui, que de lui porter le coup de la mort. Ces sortes de bruits, quand ils passent dans la bouche de la jeunesse, sont bientôt répandus: chacun raisonna, voulut deviner quels étoient les motifs qui les avoient portés à se battre. Valcourt ne perdit pas cette occasion de

faire entrevoir que les reproches qu'il avoit faits à Sainville sur son attachement pour madame Dorival, avoient occasionné ce combat.

C'est par le progrès que ce bruit avoit fait au bout de vingt-quatre heures, qu'Ariste en reçut la première nouvelle. Quoiqu'il se refusât d'abord à la croire, l'inquiétude le fit voler chez Sainville, qu'il trouva dans son lit entre la vie & la mort.

Le coupable Valcourt avoit espéré que ce bruit parviendroit jusqu'au ministre. Il s'attendoit qu'il le manderoit près de lui pour savoir la vérité de sa bouche; & son récit étoit d'avance préparé. Il se proposoit bien de lui dire, qu'ayant voulu faire quelques représentations à Sainville, sur la vie scandaleuse qu'il menoit avec madame Dorival, dans le temps même où il autorisoit ses amis à demander pour lui la main de Clarice, celui-ci, furieux de voir que sa vie & son intrigue intérieures étoient découvertes, s'en étoit pris à lui, l'avoit insulté, l'avoit, en un mot, presque contraint à se battre. Le ministre, en effet, ne tarda pas long-temps à l'envoyer chercher; mais il fut bien surpris lorsque cet homme aussi noble que juste, ayant reçu des informations certaines par le marquis de Villers, lui ferma la bouche au premier mot qu'il voulut lui dire. Je ne vous écoute point, dit le ministre; je sais trop que je

ne peux attendre la vérité de votre bouche; elle y perdroit tout ce qui la fait respecter. Je connois vos menées & votre conduite infâme; c'est à la seule considération de ceux à qui vous tenez, que je n'exerce pas une justice exemplaire sur vous: mais apprenez que le roi vous exile dans votre château de Beauce; gémissez de l'opprobre éternel dont vous vous êtes couvert; disparoissez pour un temps aux yeux des gens d'honneur que vous avez révoltés; partez, & que le soleil levant ne vous retrouve pas dans Paris, ou le donjon de Vincennes couvrira la honte & la douleur que vous répandez dans l'ame de tous ceux qui ont le malheur de vous appartenir. Obéissez, sortez de ma présence, ajouta le ministre furieux, en voyant que Valcourt se préparoit à lui répliquer: sortez, ou sur le champ je vais vous faire arrêter.

Cet ordre fut un coup de foudre pour Valcourt forcé d'obéir. Il ne se consola que dans l'espérance cruelle que l'aimable & brave Sainville ne pouvoit réchapper de sa blessure; il partit pour son château, qui n'étoit distant que de trois lieues de celui de Dorival.

Le domestique que Dorival avoit envoyé pour chercher un prompt secours, n'avoit appris de son camarade aucune particularité sur cette affaire; il savoit seulement que Sainville s'étoit

battu contre Valcourt, & qu'on foupçonnoit que leur querelle étoit venue au fujet d'une femme dont Sainville étoit depuis quelques années amoureux & bien traité. Ce fut le récit qu'il fit à fon maître en arrivant; &, nous fommes forcés de l'avouer, l'humeur défiante de Dorival excita dans fon ame un premier mouvement bien coupable. Grands dieux! dit-il en lui-même, feroit-il poffible que je fuffe trahi par tout ce que j'ai de plus cher, & que, fans le favoir, je fuffe la fable de la ville & de la cour? Un premier foupçon fouvent en fait naître mille autres. L'homme né défiant, le prend pour un trait de lumière qui vient tout-à-coup de l'éclairer; & c'eft à fa lueur trompeufe qu'il voit toutes les circonftances qui peuvent réalifer & aggraver fes foupçons. Heureufement pour le couple infortuné, le médecin que Sainville avoit envoyé pour fecourir madame Dorival, jouiffoit d'une auffi grande réputation de probité, que d'expérience & de favoir. Il étoit devenu l'ami de prefque toutes les familles confidérables qui l'avoient appellé. Souvent fa fagacité naturelle leur rendoit fes confeils & fes fervices particuliers auffi falutaires que fes ordonnances.

Les noires réflexions que Dorival avoit faites depuis le rapport de fon domeftique, furent enfin fufpendues par le péril évident que couroit une

époufe

épouſe adorée. Dans les peines les plus violentes, notre ame ſe porte toujours vers les conſolations qui peuvent les adoucir. L'ancienne & tendre amitié qui l'uniſſoit avec Sainville, reprit ſes droits dans ſon cœur. Non, non, diſoit-il en lui-même, une ame auſſi parfaite que celle de Sainville ne peut être capable d'un crime. Mais, hélas! diſoit-il en même temps, en eſt-il d'aſſez atroces que l'amour ne puiſſe faire commettre? & le pouvoir de cette funeſte paſſion ne change-t-il pas quelquefois le caractère que l'on croyoit être le plus honnête? C'eſt ainſi que le tumulte des idées qui ſe détruiſoient l'une par l'autre, & qui varioient ſans ceſſe, agitoit ſon ame malheureuſe.

Les premiers remèdes que le médecin employa parurent réuſſir; quelques jours de calme donnèrent beaucoup d'eſpérance. Dorival, un peu plus tranquille ſur l'état de ſon épouſe, ne l'étoit point autant ſur les ſoupçons qu'il avoit eu la foibleſſe & le malheur de former: ſon épouſe, qui connoiſſoit juſqu'où Sainville portoit les ſoins de l'amitié pour eux, lui parloit ſouvent d'un ami ſi cher, & ſe plaignoit même de ce qu'il n'avoit pas accompagné le médecin, lorſqu'il avoit ſu ſa vie en danger. Dorival n'eut pas la dureté de vouloir s'aſſurer de l'impreſſion qu'elle éprouveroit en apprenant qu'il étoit dangereuſement bleſſé; mais, par un ſecret motif, qu'il eût voulu

détruire ou se cacher à lui même, il fixa ses yeux sur ceux de son épouse, en lui disant : Il est arrêté, sans doute, par les préliminaires d'un mariage que son oncle desire pour lui. On dit même que l'affaire est très-avancée, que le père de la jeune & belle Clarice est prêt à l'unir avec elle. Ah ! que je le desire, cher Dorival, s'écria son épouse ! Mais on dit qu'elle n'a que quatorze ans : que de dangers n'a-t-on pas à courir encore long-temps à cet âge ? Aura-t-elle, hélas ! tout ce qu'il faut pour le rendre heureux ?

Si le premier mouvement de madame Dorival avoit rassuré son époux, cette dernière exclamation, cet hélas, lui parut exprimer autant de regrets pour un amant, que de craintes pour son ami. Dorival eût peut-être hasardé d'éprouver plus fortement le cœur de son épouse, si dans ce moment la petite Zélie ne fût entrée avec sa gouvernante, qui portoit la tristesse & la terreur dans ses yeux, ayant appris du domestique que Sainville étoit blessé, mais que son ordre étoit de le cacher à tout le monde. Il n'est rien qu'un homme défiant ne remarque & ne cherche à deviner. Il crut lire dans les yeux de madame Berrard, c'est ainsi que se nommoit la gouvernante de Zélie, tout le chagrin que lui causoit le mariage prochain de Sainville qui l'avoit placée chez lui. La charmante petite Zélie, après avoir couru dans les

bras de ſa maman & careſſé ſon père, cherchoit autour d'elle d'un air inquiet. Et papa Sainville, dit-elle, où eſt-il donc? Ce mot de papa qu'elle avoit prononcé cent fois en préſence de Dorival, & que lui-même s'étoit plu ſi ſouvent à lui faire répéter, ce mot le frappa pour la première fois; il ſortit, deſcendit dans ſon petit parc, & s'y livrant à la plus noire mélancolie, comme à tout le délire de ſon imagination, il raſſembla dans ſa tête mille choſes qui juſques-là ne l'avoient jamais frappé; il en fit un tiſſu qu'il crut avoir été tramé par la plus noire perfidie. L'amitié de ſa femme pour Sainville, les ſoins attentifs de celui-ci pour elle, ſon long ſéjour à la campagne lui parurent être de l'amour; la gouvernante de Zélie, une confidente qu'elle avoit reçue de ſa main; le faux rapport de ſon valet ſur le ſujet du combat contre Valcourt, une vérité; & juſqu'à ce nom de papa dans la bouche de Zélie, tout lui parut affreux, tout concourut à déchirer ſon cœur.

Dans l'agitation cruelle où cette fauſſe idée, la plus coupable que la jalouſie eût jamais formée, jetta Dorival, mille réſolutions violentes ſuffiſoient à peine pour répondre à ſa fureur. Il ſe promenoit à grands pas comme un homme tourmenté par les furies, lorſque, par le plus grand bonheur, il rencontra le médecin qui venoit de cueillir pluſieurs plantes ſalutaires. Mon-

ſieur, lui dit-il en lui ſerrant fortement la main; je connois votre probité & l'honneur qui règne en votre ame. Jurez-moi de me dire la vérité. Hélas ! Monſieur, lui répondit-il les larmes aux yeux, je frémis depuis deux jours que vous ne me forciez à vous la dire. Ah ! je ſuis donc trahi, déshonoré, s'écria Dorival furieux, en répondant à ſon idée. Eh ! Monſieur, lui répondit le médecin, vous éprouvez ſans doute les plus grands malheurs qui puiſſent frapper une ame ſenſible : mais la trahiſon, le déshonneur ! Ah ! Monſieur, que pouvez-vous craindre après le courage que vous avez montré dans vos malheurs, & les ſacrifices que vous avez faits ? La trahiſon ! Eh !... quel eſt l'homme plus honoré que vous dans ſon infortune, par l'amitié la plus fidèle, par l'amour de l'épouſe la plus vertueuſe, par le dévouement abſolu de tout ce qui vous entoure ?... Jouiſſez, Monſieur, jouiſſez de toutes les conſolations qui vous reſtent. Zélie, Sainville, que ces noms ſi chers retentiſſent ſans ceſſe dans votre cœur; penſez qu'ils vous reſtent pour vous empêcher de vous livrer au déſeſpoir, pour occuper votre ame, pour lui promettre encore des jours de bonheur, & pour la ſoutenir contre le coup affreux, qui peut-être, hélas! vous menace ?

La vérité, la candeur étoient peintes dans les yeux du Médecin; un trait de cette lumière

céleste que l'Etre suprême n'accorde qu'aux gens vertueux, fit tomber en un instant le voile funeste qui couvroit ceux de Dorival, & dissipa ses noirs prestiges. Ah! Monsieur, s'écria-t-il en gémissant & la tête plongée dans son sein, que je suis malheureux, que je suis coupable, & que le ciel me punit justement! Achevez, Monsieur, de me déchirer le cœur; je vois déja par ce que vous venez de me dire, que vous n'espérez plus rien de madame Dorival. Ah dieux! je vais donc te perdre, femme adorée, ame pure & céleste, à laquelle la mienne ne mérite plus d'être unie, puisque j'ai pu te soupçonner! Mais cet ami, ce Sainville, mon père, mon frère, mon soutien; ce Sainville, le charme de tous les jours que j'ai passés, ah! me restera-t-il? restera-t-il à ma Zélie, s'il connoît à quel point je fus injuste & criminel envers lui?.... Qu'il l'ignore à jamais, Monsieur, dit le médecin, qui pénétroit en frémissant la noire illusion dont l'ame de Dorival avoit été aveuglée. Oui, ce fidèle ami partagera votre douleur, & l'adoucira par ses tendres soins pour vous & pour votre enfant. Gardez-vous bien de lui faire l'affligeant aveu d'un moment de foiblesse; épargnez-lui la douleur de rrouver un défaut dans l'homme qu'il aime le plus. Un torrent de larmes, une douleur pro-

fonde annonçoit à l'habile & excellent homme qui lisoit dans son cœur, que Dorival étoit en état de l'écouter; il saisit ce moment de le préparer en peu de mots à la perte prochaine de son épouse; & pour le distraire après de cette funeste idée: Je vois, lui dit-il, que vous ignorez encore toutes les circonstances du combat de Sainville, & les détails de ce qui l'a précédé; je les tiens de la bouche d'un homme véridique, & l'un de ses meilleurs amis; & vous n'en douterez pas, lorsque vous saurez que c'est de M. le marquis de Villers, à qui seul Sainville les a confiés. A ces mots il lui fit un récit fidèle de tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Dorival ne put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois, en apprenant les horreurs dont Valcourt s'étoit rendu coupable: Ah! scélérat, si tu parois jamais à mes yeux!....

Lorsque le médecin eut terminé son récit, Dorival, plus calmé, mais plus pénétré de douleur que jamais, le suivit chez madame Dorival qui venoit d'essuyer une crise très-violente. Une toux convulsive avoit rouvert le vaisseau de la poitrine, qui ne s'étoit jamais bien consolidé; ses draps étoient couverts de sang, une pâleur livide défiguroit ses traits; ses gens étoient consternés; la petite Zélie, déja sensible, jetoit des cris douloureux. Le médecin voulut en

vain arracher Dorival à ce douloureux ſpectacle: hélas! celui-ci ne doutoit déja preſque plus de ſon malheur; il déſiroit d'y ſuccomber; &, la bouche collée ſur la main de ſon épouſe, la voix & la reſpiration étouffées par les ſanglots, il n'oſoit fixer ſes regards ſur celle dont les yeux commençoient à ſe rouvrir à la lumière.

Le médecin étoit trop éclairé pour ne pas juger que cet accident ſe renouvelleroit juſqu'à ce qu'il lui donnât la mort. Cependant il employa tous les ſecours de ſon art pour prolonger ſa vie & calmer un peu ſa toux; il tint parole à Sainville par cette lettre: « Je crains tout, » les accidens ſe répètent; ſi votre état vous » permet de partir, il en eſt temps; venez » pour ſauver du déſeſpoir votre malheureux » ami. »

Sainville commençoit à peine à ſe lever pendant quelques heures du jour; ſa bleſſure, qu'un habile chirurgien avoit laiſſée long-temps ouverte, commençoit à peine à ſe refermer. Ariſte, qui ne le quittoit preſque pas, étoit auprès de lui, lorſqu'il reçut la lettre du médecin. Les prières, les larmes de ſon oncle, les remontrances du chirurgien ne purent l'arrêter; l'amitié plus forte dans ſon cœur que l'amour de la vie, lui fit donner des ordres preſſés pour ſon départ. Les tranſports de dou-

leur & d'impatience dont Sainville étoit agité, firent connoître à son oncle qu'on courroit encore plus de risque en l'arrêtant malgré lui, qu'en le laissant partir. On lui fit préparer un lit dans une dormeuse bien suspendue, & dès le lendemain on y coucha Sainville. Le chirurgien monta dans une chaise de poste, n'ayant garde de le quitter en cet état; & ce fut ainsi qu'il conduisit assez heureusement le blessé jusque dans la retraite de Dorival.

Madame Berrard promenoit sur le soir la petite Zélie, dans une espèce d'avenue qui précédoit la cour du château. Cette femme fut très-étonnée de voir arriver un inconnu, & fit peu d'attention à l'autre voiture où Sainville couché ne pouvoit être apperçu. Le chirurgien fit arrêter le postillon. Comment va madame Dorival? lui cria-t-il d'abord. Hélas! Monsieur, lui répondit-elle, nous avons bien peu d'espérance; son mari ne la quitte pas d'un moment; & c'est avec peine que j'arrache quelquefois notre pauvre petite Zélie d'auprès d'elle, pour lui faire prendre l'air.

Sainville avoit d'abord reconnu la voix de madame Berrard; mais ce ne fut que lorsqu'elle parla de Zélie comme étant présente, qu'il se souleva sur ses oreillers, & qu'il ouvrit le store qui l'empêchoit de la voir. Ah! ma bonne, s'écria l'enfant, voilà mon petit papa Sainville. A ces

mots, elle court à la voiture & veut grimper ſur le marche-pied; ſa bonne la ſoulève & la met dans les bras de Sainville. Ah! papa, vous avez bobo, dit Zélie, en voyant Sainville enveloppé de linges & couché. Elle lui ſaute au cou en pleurant, & des larmes de tendreſſe coulent ſur les joues de Sainville qui la ſerre dans ſes bras.

Zélie ne voulut point deſcendre de la dormeuſe, & ce fut ainſi que le moment d'après ils arrivèrent dans la cour du château. Le peu de domeſtiques qui l'habitoient, accourent avec le concierge; le nom de Sainville retentit dans la maiſon. Ah! s'écria madame Dorival, que je ſuis heureuſe! il me fermera les yeux; ton ami te ſauvera peut être la vie. Dorival éperdu vole à la voiture de Sainville, reçoit Zélie de ſes mains, la remet à ſa bonne, &, le ſoulevant doucement, il l'enlève avec le chirurgien, & le porte dans la chambre de madame Dorival. Ames ſenſibles à l'amitié, à ce noble & premier beſoin de notre exiſtence, peignez-vous vous-même une entrevue ſi touchante; peignez-vous Dorival approchant lui-même Sainville des bras de ſon épouſe, celui-ci baignant les mains de cette digne femme de ſes larmes, & la petite Zélie, parvenue par ſes efforts juſqu'aux oreillers de ſa mère, leur ſerrant la tête tour-à-tour!

Le médecin & le chirurgien s'empressèrent à terminer une scène si touchante, & qui pouvoit devenir dangereuse pour la malade & pour le blessé. Sainville fut porté dans un petit appartement voisin de celui de madame Dorival : c'étoit celui qu'occupoit ordinairement son mari ; mais, depuis le dernier accident de son épouse, il passoit sur un lit de repos toutes les nuits aux pieds de son lit. Le chirurgien ayant levé l'appareil, fut content de l'état de la plaie, & la fatigue du voyage n'avoit rien causé qui pût l'alarmer. Cet homme habile, ayant conféré sur l'état de madame Dorival avec le médecin, jugea comme lui que le coup étoit porté sans ressource, & qu'elle ne pouvoit aller loin. Ils sentirent que leurs secours seroient bientôt plus nécessaires que jamais à Sainville, pendant la crise violente qu'ils prévoyoient qu'il étoit près d'essuyer. Ils prirent le parti d'écrire à Paris, à son oncle, que leur sejour seroit plus long qu'ils ne l'avoient cru. L'un & l'autre ne pensèrent plus qu'à préparer Dorival & Sainville à la perte qu'ils étoient près de faire. Cependant ils eurent encore quelques jours de calme, pendant lesquels la blessure de Sainville acheva de se refermer. Ce fut pendant ce temps qu'un ecclésiastique, ayant un matin demandé quelques momens d'audience à Dorival, pria celui-ci de descendre avec lui

dans son parc, où, dès qu'il ne put être apperçu, il embrassa ses genoux, & lui dit : Je suis chargé, Monsieur, d'implorer votre pardon pour un homme près du tombeau, qui reconnoît vous avoir fait un tort considérable dans les affaires qu'il avoit avec feu M. votre père. Voilà cinq cents louis qu'il m'a chargé de vous restituer. Si Dieu lui rend la santé, cet homme se propose de vérifier d'anciens comptes, & de vous remettre le surplus dont il se trouvera redevable; mais si Dieu dispose de lui sans qu'il ait le temps de faire cette vérification, il vous conjure d'en décharger sa conscience, en lui remettant en don ce qu'il peut encore vous redevoir.

Dorival, qui savoit que son père n'avoit jamais mis d'ordre dans ses affaires, crut sans peine que les cinq cents louis qu'Ariste avoit remis à cet ecclésiastique étoient une vraie restitution; il la reçut; il assura l'ecclésiastique que, quand même l'honnête homme qui l'en avoit chargé lui seroit encore redevable, il ne vouloit plus en entendre parler, & qu'il lui faisoit de tout son cœur un pur don du reste. Il finit par offrir un présent considérable à cet ecclésiastque, qui ne voulut point l'accepter, & qui sur le champ se retira. Dorival courut aussi-tôt près de son ami, lui fit part du secours qu'il croyoit, disoit-il, recevoir de la providence. Hélas! lui

dit-il, peut-être le premier emploi de cet argent sera-t-il pour un tombeau; mais du moins le reste me servira pour l'éducation de Zélie. Sainville eût bien désiré de pouvoir éloigner des idées si funestes de l'esprit de son ami; mais elles l'obsédoient lui-même, & les plus noirs pressentimens ne cessoient de porter la plus profonde tristesse dans son cœur. Ces pressentimens n'étoient que trop fondés. Si depuis quelques jours la toux avoit paru plus calmée, le médecin avoit aussi remarqué que la fièvre étoit devenue plus vive & plus continue. Le malheureux Dorival prenoit ce calme, & le feu dont les yeux de son épouse étoient animés, pour un mieux marqué, & comme la suite du plaisir qu'elle avoit de se voir entourée des personnes les plus chères pour elle. On aime toujours à s'aveugler sur les maux que l'on craint, comme sur les biens qu'on desire. Un soir que Sainville s'étoit arrêté plus long-temps qu'à l'ordinaire près de la malade, & que madame Berrard avoit mené coucher Zélie, ils s'occupèrent de cette aimable enfant, & discutèrent avec le chirurgien & le médecin le projet d'éducation que Dorival avoit formé pour elle. Ce projet fut long-temps combattu par le médecin; son systême étoit qu'on ne doit laisser rien ignorer aux enfans, pour les préparer à se dé-

fendre des séductions de la société, & des premiers mouvemens de la nature. Ne vaut-il pas mieux, disoit-il, si son cœur devient sensible, qu'elle sache qu'elle aime, que de l'exposer au danger d'aimer sans le savoir, & sans connoître les moyens de maîtriser son cœur? Dorival persistoit à dire qu'une heureuse ignorance étoit préférable; qu'il étoit presque impossible de définir & de faire connoître l'amour sous des traits qui le fissent haïr; & que, dès qu'une jeune personne en avoit eu l'idée, elle la réalisoit avec plus de facilité dans son ame. La complaisance extrême de madame Dorival pour son mari l'empêchoit de rien examiner: ce qu'on aime a toujours raison pour une ame bien éprise. Le médecin espéra trouver un appui pour son opinion dans la bouche de Sainville; mais, accoutumé dès sa plus tendre jeunesse à penser comme Dorival & comme Ariste, dans l'incertitude, dit-il, où tout homme sage doit être du succès d'une éducation, & dans l'impossibilité de pouvoir diriger, rectifier les premières idées que celle de l'amour peut faire naître dans l'imagination d'une jeune personne, je crois comme Dorival qu'il est utile de retarder autant qu'il est possible le temps où cette idée pourra naître d'elle-même; & si j'avois un jour une fille que je dusse élever, je me conformerois au systême

de mon ami. La discussion ne fut pas portée plus loin; elle ne dégénère ordinairement en dispute qu'entre des gens qui ne s'aiment pas, ou qu'un secret orgueil anime à vouloir primer. Le chirurgien entra, représenta que l'heure de se retirer étoit passée, & la petite société se sépara pour aller se livrer au repos.

Le calme le plus profond régnoit depuis trois heures dans la maison, lorsque quelques cris étouffés, qui ne laissoient distinguer que les mots de secours, réveillèrent madame Berrard la première. Elle vola dans la chambre de madame Dorival; & ceux que madame Berrard fit en la voyant, réveillèrent aussi bien douloureusement Sainville & son chirurgien. Oubliant son état, Sainville s'élança de son lit sans qu'on pût le retenir, & se précipita dans la chambre de ses deux amis au moment où le médecin accouroit aussi, s'écriant, hélas! je l'avois bien prévu.

Le calme trompeur que madame Dorival avoit eu, ne venoit que de la concentration du mal, dont le progrès s'étoit étendu dans l'intérieur des poumons: dans ce moment une artère ouverte donnoit des flots de sang. Le premier objet qui frappa les yeux de l'ami le plus tendre, ce fut madame Dorival baignée dans son sang, & portant déja sur tous ses traits la pâleur & les convulsions de la mort. Madame Berrard la soutenoit

pour l'aider à rejeter ce qui l'étouffoit; ſon mari, la tête collée ſur ſes genoux, étoit immobile: quelques eſpèces de hurlemens ſourds étoient les ſeuls ſignes de vie qui lui reſtaſſent. Madame Dorival, malgré ſon état affreux, reconnut Sainville, leva ſes yeux mourans vers le ciel, tendit ſes bras vers ſon ami, lui montra Dorival abîmé dans la douleur: elle voulut faire un effort pour lui parler; cet effort redoubla ſa criſe mortelle; &, penchant la tête ſur celle de ſon époux, elle expira la ſerrant encore.

Sainville déſeſpéré ſe jeta ſur ſon malheureux ami; & malgré ſa foibleſſe, il fit un effort aſſez violent pour l'arracher de deſſus les genoux de ſon épouſe, & l'entraîna dans la chambre de madame Berrard, où Zélie étoit couchée. Il force Dorival à s'aſſeoir ſur le lit de cette enfant qu'il éveille, & qu'il met dans ſes bras. Son ami, la tête égarée, ſemble ne plus les reconnoître; il repouſſe les bras de la petite Zélie, il veut ſe dégager de ceux de ſon ami; & ce n'eſt qu'en voyant couler ſon ſang qu'il reprend une connoiſſance très-interceptée: il croit alors l'avoir poignardé dans ſon délire..... Ah! monſtre que je ſuis, s'écria-t-il; quoi! me baignerai-je donc ſans ceſſe dans le ſang qui m'eſt le plus cher? Achevons donc, & répandons le mien. Il cherche quelque arme meurtrière. Le chirurgien & le

médecin lui saisissent les bras, Zélie se rejette à son cou en poussant des cris perçans; il se calme enfin, la reconnoît, la baigne de ses larmes.

L'horreur de ce moment cruel fut encore augmentée par l'état où Sainville se trouvoit; les efforts qu'il avoit faits pour enlever Dorival, avoient fait rouvrir sa blessure qui n'étoit plus que couverte légérement, sans que la plaie déja fermée fût assujettie. Le sang en couloit avec violence; & ce ne fut que lorsqu'il s'évanouit que le chirurgien parvint à l'arrêter. Ce spectacle terrible acheva de rendre à Dorival sa connoissance & sa raison: son ame se trouvant partagée par un double désespoir, reprit une espèce d'équilibre. La perte de son épouse étoit certaine, celle de son ami ne l'étoit point encore; & ce dernier rayon de l'espérance, ce dernier secours dans les grands malheurs, lui donna la force de les supporter. Il eut celle d'aider à son tour le chirurgien à reporter Sainville dans son lit; & le premier moment où Dorival crut qu'il pouvoit vivre, ce fut lorsque Sainville revint de sa foiblesse & lui tendit les bras. Calmez-vous tous les deux, leur dit le médecin d'un ton imposant, & leur prenant les mains qu'ils se serroient mutuellement: calmez-vous, & songez que vous vous devez également l'un à l'autre. Le bon médecin les embrassant tour-à-tour, leur ajouta tout ce

que

que la raison & la sensibilité peuvent inspirer de plus pathétique & de plus consolant.

Le calme s'établit enfin, mais il fut accompagné d'un douloureux silence. Les grandes douleurs ressemblent à l'eau bouillonnante qui s'échappe du vase par la moindre agitation. Le médecin observa ce même silence; les portes des appartemens furent exactement fermées, nul bruit sinistre ne put réveiller en eux l'idée de la perte qu'ils venoient de faire. Madame Berrard même n'osa leur apporter Zélie, jusqu'à ce que ses cris fussent appaisés, & qu'on eût condamné la porte de la chambre où le spectacle le plus cruel s'étoit offert à leurs yeux.

La vie de Sainville fut plusieurs jours en danger; il fallut toute l'habileté des deux savans hommes qui le secouroient, pour faire refermer une seconde fois cette dangereuse blessure; & le chirurgien n'eut garde de cacher à Sainville que le moindre ébranlement pouvoit causer un pareil accident, contre lequel son art n'auroit plus aucunes ressources.

La terreur que l'état présent de Sainville imprimoit à son malheureux ami, contrebalançant dans son ame l'idée désespérante de sa perte, lui fut utile; elle le ramena par degré à cette douleur profonde, mais tranquille, si difficile à définir, puisque l'ame qu'elle pénètre aime à s'en

occuper, paroît en jouir, & ne pouvoir se résoudre à la perdre.

Le médecin, à la fin du premier mois, voyant que la blessure commençoit à se consolider, & que ses secours n'étoient plus nécessaires, leur demanda la permission de retourner à Paris. Ce ne fut qu'avec bien du regret qu'ils s'en séparèrent: le chirurgien lui jura de lui donner de deux en deux jours des nouvelles de l'état de Sainville, auquel le médecin promit aussi de m nder toutes les nouvelles qui pourroient l'intéresser.

Lorsque Sainville eut repris quelques forces, Dorival qui ne le quittoit pas d'un moment, le chirurgien, homme instruit & d'une humeur agréable, & madame Berrard, formèrent dans sa chambre une petite société, à laquelle le bon & honnête concierge Cléante étoit souvent admis. Ils s'étoient promis mutuellement d'éloigner de leurs conversations tout ce qui pourroit leur rappeler l'objet de leurs regrets; mais souvent ils y donnoient encore bien des larmes. Si la petite Zélie (qui dès l'âge de trois ans annonçoit une intelligence étonnante) faisoit leurs délices par ses graces naïves, ses jeux & ses caresses, souvent le nom de maman échappoit de sa bouche; à ce mot, Dorival levoit les yeux au ciel, & tomboit dans une sombre rêverie;

Sainville faifoit un figne expreffif à Zélie pour la faire taire; elle couroit auffi-tôt pour l'embraffer, & ce n'étoit jamais fans qu'ils pleuraffent l'un & l'autre.

Quelques jours après l'arrivée du médecin à Paris, ils commencèrent à recevoir de fa main les nouvelles courantes. L'hiftoire du jour, qui n'attire qu'un moment d'attention à Paris, devient bien plus intéreffante à la campagne : chacun fe plaît à en raifonner, felon fon caractère & fon humeur; & toute variété d'opinions qui n'excite point de difpute, porte toujours de la vivacité dans une fociété bien unie. Un mois s'étoit prefque écoulé depuis fon départ, lorfque Sainville reçut une lettre d'Arifte, dans laquelle il lui mandoit que le miniftre venoit d'accorder la jeune Clarice à l'un des plus vieux feigneurs de la cour, qui, laffé de n'avoir plus de maifon ouverte depuis la mort de fa femme, l'avoit demandée comme une perfonne aimable & fpirituelle qui pouvoit embellir fes vieux jours, & faire les honneurs de chez lui. Sainville & le refte de la petite fociété témoignèrent leur furprife que la jeune & charmante Clarice, dont on connoiffoit le pouvoir fur fon père, eût pu fe réfoudre à recevoir la main de ce vieil époux. Arifte cependant n'en paroiffoit point étonnée dans fa lettre. Seroit-il donc poffible, dit Sainville, que cet indigne Val-

court eût dit une vérité dans sa vie ? Je suis bien tenté de croire qu'il nous a fait un portrait assez fidèle du caractère & de l'humeur de sa cousine. Il nous l'a peinte vive, spirituelle, coquette, & connoissant déja les moyens de séduire son père & ceux dont elle dépend. Que peut-elle donc faire de mieux pour rester maîtresse de ses volontés, & mener le genre de vie qui lui conviendra, que d'épouser le bon homme Cléon, éprouvé déja par la soumission entière qu'il avoit pour les fantaisies assez nombreuses de sa première femme ? Ah ! monsieur, dit le chirurgien en riant, je vous y prends, & pour la première fois de votre vie vous vous êtes permis de médire. Ma foi, répondit Sainville en riant aussi, je crois que ce n'est pas absolument médire, que de ne faire que répéter les histoires publiques. Il est dans la société vingt femmes qui me remercieroient, si je parlois d'elles comme de celle de Cléon, & qui me sauroient gré de leur accorder assez d'esprit & de supériorité pour subjuguer leurs maris. Au reste, je me réjouis de toute mon ame du mariage de Clarice ; il me restoit toujours quelque inquiétude au sujet des propos qui s'étoient tenus, & j'aime beaucoup mieux qu'elle soit la femme de Cléon que la mienne. D'ailleurs, ajouta-t-il, je prévois toutes sortes de bonheur pour Clarice. Cléon est bien vieux ; tant qu'il vivra, Clarice

jouira d'une grande confidération : elle aura la plus grande maifon à la cour & à la ville ; elle y recevra la meilleure & la plus nombreufe compagnie. Si Clarice, belle comme elle eft, eft en effet un peu coquette, eh bien, elle fera fans ceffe entourée d'adorateurs ; & fi quelqu'un d'entr'eux réuffit à la toucher, il lui fera bien facile, avec un peu d'adreffe, de le confondre dans la foule, & de le dérober aux regards qui pourroient l'inquiéter. D'ailleurs, Cléon mort, Clarice reftera jeune & charmante avec un bien immenfe ; & fa liberté, la parfaite connoiffance qu'elle viendra d'acquérir du monde, & du caractère de ceux qui l'auront aimée, l'éclairera fur le choix d'un époux aimable ; ou fi fon ame ne veut pas fe donner toute entière, fon état fera toujours brillant ; &, felon moi, fon fort n'en fera que plus doux. Oui, mes amis, ajouta-t-il avec feu, je penfe qu'on doit toujours agir felon le fyftême de conduite qu'on s'eft formé, & je trouve que Clarice a fait un grand acte de prudence & de raifon, puifque, fi jeune encore, je parierois qu'elle s'eft conduite d'après ce que je préfume de fa façon de penfer.

Oh ! oh ! monfieur, dit madame Berrard, vous me paroiffez être bien inftruit, pour un philofophe[1], du manège que peut employer une coquette d'un certain ton. N'en foyez point furpris,

répondit-il ; j'avoue que j'ai craint mon union avec Clarice : cela m'a fait approfondir ce que peut être le caractère d'une coquette. L'intérêt personnel nous rend clairvoyant, presque autant que l'amour nous aveugle ; & je crois ne m'être pas trop écarté du vrai dans tout ce que je viens de dire.

On fut forcé d'avouer que Sainville avoit raison. Quelques jours après, il reçut une lettre du marquis de Villers, qui lui confirmoit la nouvelle du mariage de Clarice, & que le roi devoit signer son contrat la semaine suivante. Il le prioit aussi dans la même lettre, de partir pour Paris, annonçant qu'un notaire, dépositaire de tous les papiers d'Ariste, venoit de mourir; que celui-ci n'entendant rien aux affaires, on avoit besoin de sa présence; ou que si sa santé ne le lui permettoit pas, il envoyât un homme habile pour assister à la levée du scellé, & retirer les papiers de famille. Quoique plus de deux mois se fussent écoulés depuis que la blessure de Sainville s'étoit rouverte, & que le chirurgien lui permît déja de se promener dans le parc, & même en voiture, il n'étoit pas encore en etat de hasarder ce voyage.

Il savoit que, quoique Dorival n'aimât pas la profession qu'il avoit embrassée, il avoit travaillé par honneur à prendre la plus grande

intelligence des affaires, & à se préparer à l'exercice de la charge à laquelle il étoit destiné. Il saisit cette occasion de le distraire un peu d'un chagrin sombre qu'il ne pouvoit dissiper, & de l'éloigner pendant quelque temps d'un lieu qui lui rappeloit à tout moment sa perte. Il pria Dorival de se charger des affaires de son oncle, de retirer ses papiers, de les mettre en ordre, & de vouloir bien accepter sa procuration.

Dorival n'avoit rien à refuser à son ancien ami; & sachant qu'il laissoit Zélie en de bonnes mains, & la vie de Sainville en sûreté, il n'hésita point à partir en poste pour Paris. En peu de jours il eut terminé tout ce qu'Ariste pouvoit espérer de ses connoissances en affaires & de son amitié, ce qui le mit en liberté de suivre le mouvement de son cœur, & de reprendre le chemin de sa terre.

Pendant ce temps, le contrat de mariage de Clarice avoit été signé; la famille assemblée avoit pris jour pour la célébration des noces, & le ministre, sollicité par quelques parens, n'avoit pas voulu faire le tort à Valcourt de l'empêcher de se trouver aux noces de sa cousine. Il venoit d'envoyer son rappel; & sur le champ celui-ci s'étoit mis en route pour arriver à temps.

Nous savons déja que la terre que Valcourt

habitoit, étoit située dans la même province que celle de Dorival. Les deux chemins qui conduisoient à l'une & l'autre terre, se croisoient & se joignoient dans un village à deux lieues de Paris. Le hasard fit que Valcourt, parti dans sa chaise de poste, arriva dans ce village vers la fin du jour, dans le même temps que Dorival arrivoit de Paris à la première poste, à franc-étrier, comptant profiter du clair de lune pour arriver dans la nuit à son habitation. Les postillons étoient absens, & le maître de poste attendoit ses chevaux que de loin on voyoit arriver sur la chaussée. Valcourt étoit descendu de sa chaise; & Dorival ayant mis pied à terre se promenoit en bottes fortes vis-à-vis de l'écurie. Quelle nouvelle dit-on à Paris, mon ami? dit Valcourt d'un air avantageux à Dorival qu'il prenoit pour un homme du commun, (l'un & l'autre ne se connoissant pas.) Dorival, choqué de la question, du ton & de l'air de Valcourt, on y dit toujours des balivernes, lui répondit-il & on y fait quelquefois d'aussi sottes questions que celle que je viens d'entendre. Savez-vous qui je suis, répondit Valcourt, en osant me faire une pareille réponse? Je ne vous connois ni n'ai envie de vous connoître, repartit vivement Dorival. Ah! monsieur, que faites-vous, lui dit la

maîtreſſe de poſte? ſavez-vous que vous jouez à vous perdre, & que vous parlez à l'un des premiers ſeigneurs de la cour, proche parent d'un miniſtre? Valcourt, qui s'apperçut que cette femme inſtruiſoit Dorival de ſon rang, & que ſes diſcours faiſoient peu d'impreſſion ſur lui, s'avança la tête haute, en lui diſant: Savez-vous bien, mon petit monſieur, qu'il me ſeroit facile de vous faire repentir de vos propos, & qu'on ne me manque pas impunément de reſpect?.... Nous ſavons que Dorival étoit né vif autant que courageux. Il regarda Valcourt avec un air de mépris. Eh! de grace apprenez-moi donc, dit-il, quel eſt le grand perſonnage à qui j'ai l'honneur de parler, avant que je lui rende tout ce que je ſens déja que je lui dois? En diſant ces mots, il agitoit aſſez vivement un fouet de poſte qu'il avoit à la main. Valcourt crut qu'il le feroit tomber à ſes genoux en ſe nommant, & en lui diſant qu'il alloit aux noces de ſa couſine Clarice..... Ce nom odieux fit frémir Dorival & porta ſon courroux à l'extrême; mais voulant s'aſſurer encore davantage ſi cet homme étoit le même que celui qu'il avoit tant de raiſons de déteſter: Quoi! ſeroit-ce vous, monſieur, qui vous ſeriez battu contre M. le marquis de Sainville, qu'on dit n'être pas encore entiérement guéri de ſa bleſ-

ſure? Oui, mon ami, c'eſt moi-même, lui dit Valcourt qui croyoit lui en avoir impoſé: le pauvre diable ne pourra, dit-on, jamais s'en remettre, & l'on débite dans nos cantons que ſon obſcure maîtreſſe en eſt morte de douleur. A ces mots, Dorival ne pouvant réſiſter à ſa fureur, lui donna de ſon fouet un coup au travers du viſage & tirant une eſpèce de petit couteau de chaſſe qu'il avoit à ſa ceinture, il courut ſur Valcourt, en lui criant: Apprends, malheureux, que je ſuis Dorival!... Valcourt, frappé d'un coup de fouet, furieux, & voyant qu'il n'étoit attaqué que par un homme de robe, en groſſes bottes & très-mal armé, ſe trouva tant d'avantage ſur lui, ayant une longue & bonne épée, qu'il crut ne rien riſquer à répondre à cette attaque. Alors, criant à ceux qui ſe trouvoient préſens, je vous prends tous à témoin que c'eſt Dorival qui m'inſulte & qui m'attaque, il lui porta de loin un coup de ſa longue épée; mais Dorival ſe précipitant ſur ſon fer & l'écartant de ſon bras gauche, lui plongea dans le ſein le petit couteau de chaſſe qu'il avoit à la main. Le coupable Valcourt tomba mort à ſes pieds; & ſur le champ Dorival courant à ſon cheval de poſte qui n'étoit pas encore deſſellé, s'élance deſſus & part à toute bride, avant qu'il ſe ſoit raſ-

femblé des gens qui puiffent l'arrêter. Le cheval qu'il montoit étoit affez vigoureux pour qu'il pût brûler encore la pofte d'après celle où fon aventure venoit d'arriver; &, fuivant fa route avec rapidité, minuit venoit à peine de fonner lorfqu'il arriva bien en défordre à fon habitation.

Quelles cruelles réflexions n'avoit-il pas faites en chemin? Quel coup affreux ne fentoit-il pas qu'il alloit porter à fon ami? Quel parti lui reftoit-il à prendre? Il connoiffoit trop les loix pour efpérer qu'il pût obtenir fa grace : un homme de qualité mort d'une main qui n'avoit jamais porté les armes, un parent du miniftre, un coup de fouet qui conftatoit qu'il étoit l'agreffeur, un grand nombre de témoins qui devoient dépofer contre lui, fon nom qu'il avoit eu l'imprudence de dire tout haut, la route enfin qu'il avoit prife, & qu'il jugea bien que l'on fuivroit de proche en proche; tout lui fit juger qu'il étoit perdu, tout lui fit connoître que la fuite feule pouvoit le fauver de l'échafaud. Plein de cette idée défefpérante, il monte à l'appartement de madame Berrard qui fe réveille. Elle eft effrayée en voyant Dorival les cheveux en défordre, les yeux égarés, fa chemife tachée du fang de Valcourt, qui avoit rejailli jufques fur lui. Tout eft perdu, madame Berrard, lui cria-t-il d'une voix rau-

que & passionnée; hélas! oui, je perds tout à la fois, honneurs, richesses, amis; & ce qui met le comble à mon désespoir, il faut que je renonce à l'espérance d'élever ma chère Zélie.

Sainville ne dormoit pas alors; un bruit confus de chevaux avoit frappé son oreille; il se lève sur son séant; il appelle son chirurgien. Tous deux restent interdits autant qu'effrayés, lorsque Dorival en tenant Zélie à moitié nue dans ses bras. O mon ami, dit-il à Sainville, en la remettant dans les siens, prends ta fille, hélas! elle n'a plus d'autre père que toi!.... Vois-tu ce fer, dit-il en tirant son couteau de chasse ensanglanté, ce fer!.... il a vengé ton sang & mon injure: le lâche, le parjure, l'infâme Valcourt ne respire plus; je viens de le sacrifier aux mânes de celle qu'il voulut déshonorer. Ah! peut être, dit-il en regardant avec une sorte de fureur cette arme meurtrière, je te plongerois dans mon sein, si tu n'étois souillée du sang le plus vil. Sainville en larmes regardoit Dorival avec effroi: la petite Zélie jetoit des cris douloureux & lui tendoit les bras: le chirurgien éperdu n'osoit interrompre & faire des questions à Dorival, dans l'état de désespoir dont il donnoit les plus fortes marques. Le glaive de la justice est suspendu sur la tête de ton ami, poursuivit-il; ma seule ressource est de la dérober

aux bourreaux : prends la moitié de cet argent pour Zélie, en lui présentant la bourse de cinq cents louis qu'il étoit allé prendre dans son cabinet; le reste va me servir à chercher la mort au bout de l'univers. Sainville embrassa ce père désespéré, dont les forces étoient presque épuisées; ils parvinrent enfin à le faire asseoir, à le calmer un moment, & à tirer de lui les détails de sa funeste aventure. Toutes les circonstances parurent tellement aggravantes, qu'il jugea qu'en effet le seul parti qu'il eût à prendre, c'étoit de quitter la France & son nom, & de passer dans les pays étrangers. Sainville courut chercher une cassette pleine d'or : Garde le tien, ô mon ami, dit-il à Dorival; prends de celui-ci tout ce qu'il t'est possible d'en emporter. Ah! sois tranquille sur le sort de notre Zélie; ne l'ai-je pas adoptée? ne connois-je pas tes intentions pour l'élever? crains-tu que je ne manque à la foi que je t'ai jurée? A ces mots, Sainville ordonne qu'on selle le plus vîte & le meilleur de ses chevaux qu'il avoit fait venir depuis quelques jours : Fuis, mon ami, lui dit-il en le serrant entre ses bras; fuis, hélas! loin de moi, loin de tout ce qui t'est cher; épargne-nous l'horreur de te voir arrêter, & de ne pouvoir te sauver la vie en donnant la nôtre pour toi; profite du reste

de la nuit pour t'éloigner; fuis la vengeance d'un miniſtre qui pourroit te pourſuivre dans toutes les cours de l'Europe; gagne les bords de la mer, & mets l'océan entre ceux qui vont te pourſuivre; & la tête du père de Zélie & de l'ami de Sainville. A ces mots, ne voulant s'en rapporter qu'à lui-même, Sainville conduit en gémiſſant ſon ami dans la cour du château, lui fait embraſſer une dernière fois ſa Zélie, lui ſerre la main, lui jure de l'aimer, de le ſervir toujours, & le force de s'éloigner.

Dorival, monté ſur un cheval barbe auſſi vigoureux qu'il étoit léger, fit une diligence incroyable pendant le reſte de la nuit; le jour il ſuivit des chemins détournés, & ne s'arrêtant qu'en des métairies écartées, il traverſa la Bretagne, & le ſixième jour il arriva vers le ſoir au port de l'Orient. Il s'informa des bâtimens prêts à partir pour les Indes orientales; on lui dit qu'un capitaine dont le nom le frappa, avoit déja ſon navire en rade; que ſa deſtination étoit pour la côte de Coromandel; que ce capitaine étoit encore à terre pour achever la cargaiſon de ſon vaiſſeau; que, dès qu'elle ſeroit finie, il s'embarqueroit & mettroit à la voile. Il ſe fit enſeigner ſa demeure, & fut le trouver.

Dorival fut bien agréablement ſurpris, en

abordant ce capitaine, de le reconnoître pour un galant homme dont il avoit été le rapporteur dans le temps où son père vivoit encore, & lui faisoit exercer la charge de Conseiller au Parlement. Ce capitaine avoit gagné, d'après ses conclusions, un procès très-considérable; & touché de la plus vive reconnoissance, il avoit assuré Dorival qu'il conserveroit un éternel attachement pour lui. Ce capitaine eut d'abord beaucoup de peine à le reconnoître sous un pareil habillement; mais, après s'être remis ses traits & le son de sa voix : Ah ! lui dit-il, disposez de mon bien & de mon vaisseau; est-il rien que je ne voulusse faire pour vous ? Dorival sentit qu'il ne couroit aucun risque à se confier à ce galant homme. Grands dieux ! dit-il, quel péril ne courez-vous pas ! Les ministres se communiquent presque toujours, en pareille occasion, les ordres qu'ils envoient; & d'un moment à l'autre on peut recevoir de celui de la marine votre signalement & l'ordre de vous arrêter. Vous n'avez été vu que le soir & d'un petit nombre de personnes, je vais vous envoyer dans ma chaloupe coucher sur mon bord; établissez-vous dans ma chambre dont voici la clef, & je vais hâter mon départ pour vous rejoindre dans vingt-quatre heures. Dorival suivit son conseil; & dès le soir du lendemain un vent favorable s'étant levé, le capitaine revint à

bord de son vaisseau, fit mettre à la voile & partit.

Pendant ce temps, tout ce que Dorival avoit prévu pour venger la mort de Valcourt, étoit arrivé; son corps avoit été porté par ses gens à l'hôtel du ministre même; & les témoins de la querelle & du combat l'avoient suivi, pour déposer unanimement contre Dorival.

Peut-être le ministre en secret n'étoit-il pas trop fâché d'être défait d'un aussi mauvais sujet que Valcourt; mais il crut devoir à sa famille comme aux loix du royaume, de laisser rendre plainte contre Dorival; &, quoique son nom & sa personne fussent encore en considération dans le Parlement; les charges étoient si fortes qu'il fut décrété de prise de corps; & l'on envoya plusieurs brigades de maréchaussée à sa poursuite.

Le lieutenant qui la commandoit, suivant de poste en poste le chemin que Dorival avoit tenu dans sa fuite, arriva sans peine dans son château, le lendemain du jour qu'il en étoit parti. Le bon homme Cléante, auquel ce lieutenant s'adressa d'abord, lui répondit naïvement qu'il ignoroit quelle espèce d'affaire étoit arrivée à son maître; qu'il l'avoit vu, trente-six heures auparavant, arriver en poste, donner ordre qu'on sellât un de ses chevaux; qu'il étoit monté dans son cabinet pour prendre de l'argent, étoit reparti sur ce

cheval frais, disant qu'il alloit passer le Rhin, & que depuis ce temps il n'en avoit pas entendu parler. Après avoir rendu ce compte, le bon concierge se mit à pleurer.

Le lieutenant, voulant remplir les devoirs de sa charge, avoit commencé par faire entourer le château, pour y faire faire les perquisitions usitées; mais, apprenant qu'un homme de grande qualité l'occupoit en ce moment, il eut pour Sainville tous les égards qu'il lui devoit: il avertit même celui-ci qu'il connoissoit & respectoit depuis long-temps, qu'ayant lu la plainte avec les charges & les informations, la condamnation de Dorival la suivroit de près; que ses biens confisqués seroient saisis sur le champ par la justice, & qu'il seroit prudent qu'il se retirât de ce château le plus promptement avec tout ce qui lui appartenoit, & les gens qu'il voudroit emmener.

Sainville remercia le lieutenant, & n'hésita pas à suivre son conseil. Il fit emballer les papiers de Dorival, ce qui lui restoit de plus précieux, & tout ce qui pouvoit être à l'usage de Zélie. Le chirurgien reçut un don considérable, l'ayant assuré qu'il n'avoit plus rien à craindre. Il repartit pour Paris, avec ordre de porter des nouvelles de Sainville à son oncle, & de l'assurer que dans quinze jours il seroit auprès de lui.

Sainville possédoit en Normandie une belle

terre bien bâtie, dont les jardins & le parc, entourés de murs élevés, avoient été plantés & embellis par le célèbre le Nostre. Ce château n'étoit qu'à la distance de vingt lieues, de l'habitation de Dorival. Dès que le chirurgien, auquel il n'avoit pas voulu communiquer ses projets, fut parti pour Paris, il se rendit dans ce beau séjour avec madame Berrard, la petite Zélie & le bon homme Cléante; il avoit reçu le serment de ces deux fidèles serviteurs, de garder le silence sur la naissance de Zélie, & même de ne rappeler jamais le nom de son père à cette enfant.

Sainville s'occupa pendant les premiers jours, de tout ce qui pouvoit rendre cette habitation aussi commode qu'elle étoit agréable; il se garda bien de rien changer aux jardins, il respecta l'ouvrage d'un grand homme, & ne défigura point par des colifichets l'ensemble noble & riant que le goût éclairé de le Nostre leur avoit donné. La seule chose qu'il se permit, ce fut d'élever bien plus haut une ancienne cascade à moitié ruinée; les blocs bruts de granite qu'il fit apporter pour la construire, les arbres étrangers qu'il planta sur les bords, le saule parasol dont les branches longues & pliantes se recourboient, & plongeoient leur feuillage jusques dans le canal formé des eaux

de cette cascade, tout s'y réunit pour lui donner un air majestueux & pittoresque. Il couronna le faîte de cette cascade par un petit temple antique qu'il voulut, en mémoire de Dorival, consacrer à l'amitié. Les entours de ce temple restèrent agrestes; & son abord ombragé de toutes parts, sembloit annoncer que le silence & la solitude sont aussi chers à l'amitié qu'à l'amour.

Sainville, après s'être bien tendrement occupé de tout ce qui pouvoit être utile à l'enfant de son ami, la laissa dans les bras d'une seconde mère, en la confiant à madame Berrard; & Cléante érigé par lui comme intendant & maître en son absence, n'eut d'autre ordre que de se conformer à ceux que madame Berrard lui donneroit pour Zélie; il les embrassa tous les trois bien tendrement, & partit pour Paris.

Son premier soin en arrivant fut d'aller voir son oncle & le marquis de Villers; ils furent pénétrés de joie, en s'assurant qu'il ne se ressentoit plus de sa blessure; mais ils frémirent en apprenant les détails du combat de Dorival, dont ils ne connoissoient encore que ceux d'après lesquels on alloit bientôt condamner cet ami malheureux à l'échafaud.

Ah! ne perdons pas un moment, s'écria Sainville, à faire un mémoire particulier pour

le préſenter au miniſtre, & le prier de faire ſuſpendre la procédure. Je doute fort, dit le marquis de Villers, que cette démarche puiſſe réuſſir; les dépoſitions ſont trop fortes, & le procès eſt déja trop avancé. N'importe, dit Sainville, ne dois-je donc pas employer toutes les reſſources poſſibles pour ſauver mon malheureux ami? Sainville écrivit lui-même avec la force & la chaleur qu'inſpire la paſſion de ſervir l'innocence & de ſauver un ami. Ariſte & le marquis furent aſſez frappés des faits & des motifs par leſquels Dorival avoit été entraîné dans cette malheureuſe affaire, pour concevoir quelque eſpérance de toucher le miniſtre. Mais vraiment, dit Ariſte, ſavez-vous que nous lui devons une viſite, ainſi qu'à Cléon? A ces mots, il lui remit entre les mains les billets par leſquels les deux familles lui faiſoient part du mariage de Cléon & de Clarice.

Les grandes maiſons du Royaume ont preſque toutes quelques alliances entr'elles; autrefois la part réciproque que dans pluſieurs occaſions elles ſe faiſoient mutuellement, en entretenoit l'union; aujourd'hui ce n'eſt preſque plus qu'un devoir de politeſſe, qu'on remplit ſans attacher aucun intérêt à ce procédé.

Le bon homme Cléon avoit cependant conſervé plus qu'un autre les coutumes & les mœurs

de ses pères; un billet de sa main, joint à la formule ordinaire, mettoit Ariste & son neveu dans le cas de voir qu'il les distinguoit parmi ses autres alliés; qu'étant cousins au troisième degré, il se faisoit honneur de le leur rappeler, & qu'il désiroit se lier avec eux. Sainville saisit vivement un nouveau moyen qu'il crut pouvoir être utile: il courut chez le vieux Cléon, qui le reçut à bras ouverts, & qui le présenta lui-même à Clarice, comme un cousin dont le nom & la personne lui faisoient honneur.

Clarice & Sainville rougirent un peu dans ce premier abord; l'un & l'autre n'ignoroient pas la démarche indiscrette que Valcourt avoit faite; mais nulle impression plus vive ne les ayant troublés, ils se trouvèrent mutuellement très-aimables, & conservèrent assez de liberté pour se le faire connoître sans être embarrassés. Sainville même saisit cette occasion de dire à sa nouvelle cousine Clarice, qu'il avoit une grace à lui demander, celle de ménager les bontés de son père en sa faveur, & d'obtenir pour le marquis de Villers un moment d'audience le jour qu'il voudroit leur donner pour lui.

Il faut en convenir, le portrait que Valcourt avoit fait de Clarice étoit assez vrai pour qu'elle se sentît un peu piquée de ce que Sainville ne paroissoit pas assez ébloui par ses

charmes, & qu'il ne marquoit aucun regret. Vous auriez pu, Monſieur, lui dit-elle, apprendre un peu plutôt l'eſtime que mon père a pour vous, & le plaiſir qu'il ſe fait de vous voir: c'eſt un peu tard vous adreſſer à moi pour le prevénir de ce que vous avez à lui dire, & j'aurai peu de mérite auprès de vous en me chargeant d'une négociation auſſi facile.

Sainville, beaucoup plus occupé de ſervir Dorival que de répondre à cette petite agacerie, eut l'air de la reconnoiſſance la plus vive. Ses expreſſions furent aſſez animées pour que ceux qui l'écoutoient puſſent les prendre pour celles d'un homme paſſionné. Cela ſuffit à Clarice: elle ſe ſoucioit peu que ſon couſin le fût, mais elle étoit jalouſe qu'il parût l'être; elle lui promit de parler le même ſoir à ſon père. Elle lui tint parole; & dès le lendemain matin, Sainville reçut un courrier qui lui dit que le miniſtre l'attendoit; il alla prendre le marquis de Villers, & ſe rendit chez lui ſur le champ.

Le miniſtre les reçut avec la plus grande diſtinction, & dit beaucoup de choſes flatteuſes à Sainville ſur ſes talens pour la guerre, & ſur les campagnes brillantes qu'il avoit faites en Italie. Sainville liſant dans ſes yeux que ſes offres de ſervice étoient ſincères, lui préſenta le mémoire qu'il avoit fait en faveur de Do-

rival, en lui disant, que le marquis de Villers pouvoit attester l'exacte vérité des faits qu'il contenoit. Monsieur, lui dit le ministre, après avoir lu ce mémoire avec attendrissement, on ne peut être plus intimement persuadé que je le suis de tout ce que je viens de lire. J'aurois dû prévoir la juste punition du coupable Valcourt, & n'avoir pas la condescendance pour ses proches de le faire revenir de son exil. Je plains beaucoup M. Dorival, & suis fort aise qu'il ait dérobé sa tête à l'arrêt qui la menace; mais, mettez-vous à ma place, Monsieur, puis-je demander au roi la grace d'un homme qui se trouve maintenant sous le glaive de la justice, convaincu d'un meurtre & d'avoir été l'agresseur? Je ne peux arrêter à présent le cours de la procédure, ni retarder son arrêt; mais le roi peut dans la suite accorder sa grace, ce qu'il ne pourroit faire à présent que d'après des faits déshonorans pour la mémoire d'un homme qui tient à toute la France. Laissez-moi cet écrit, je vais l'apostiller de ma main; j'espere m'en servir avec succès dans un temps plus heureux, & rappeler un jour Dorival dans sa patrie.

Le marquis de Villers & Sainville furent obligés de convenir que le ministre avoit raison, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus

dans les circonſtances préſentes. Le miniſtre finit par combler Sainville de marques d'amitié, le pria de regarder ſa maiſon comme la ſienne, & réitéra la promeſſe de ſaiſir le moment d'obtenir la grace de ſon ami.

Sainville eut la douleur, peu de jours après, d'apprendre que l'arrêt qui condamnoit Dorival à perdre la tête, avoit été porté tout d'une voix. L'amitié qui les uniſſoit étoit trop connue pour qu'il ne prît pas le parti de ſe ſouſtraire pendant quelque temps aux yeux du public. Il partit pour aller paſſer quelques mois à ſon régiment, où le marquis de Villers plaça ſes deux enfans, ſachant qu'il ne pouvoit les mettre ſous les ordres de perſonne qui pût mieux que Sainville les former pour la guerre & pour la ſociété. En allant ſur la frontière joindre ſon régiment, Sainville ſe détourna pour aller voir la chère & malheureuſe enfant qu'il avoit adoptée; il s'attendrit en l'embraſſant, & ſentit qu'elle lui devenoit de jour en jour plus chère.

L'attachement que Sainville avoit pour le marquis de Villers, le rendit attentif à la conduite de ſes deux fils pendant le temps qu'ils paſſèrent au régiment. Il trouva dans tous les deux des ſentimens d'honneur, de l'eſprit & du zèle pour leur métier; mais il eût bien deſiré dans le

cadet, la même prudence que dans l'aîné. Le chevalier de Villers avoit une très-jolie figure dont il paroissoit trop occupé; il étoit léger dans ses propos, recherché dans sa parure, cherchant à plaire à toutes les femmes de sa garnison, les persiflant toutes; & Sainville, qui d'ailleurs en étoit très-content, prévoyoit que ces petits défauts ne feroient qu'augmenter lorsqu'il seroit sur un plus grand théâtre.

Les deux frères repartirent les premiers pour retourner auprès de leur père; & Sainville fut passer quinze jours dans son château, quoiqu'il n'y pût être attiré que par le plaisir de voir Zélie. Il la trouva grande, très-embellie, & fut étonné des progrès de son intelligence. Quoiqu'elle eût la gaîté de son âge, elle n'en avoit pas la légéreté; il falloit que madame Berrard répondît à toutes ses questions, qui souvent n'étoient point celles d'un enfant, & qui faisoient connoître qu'elle commençoit à réfléchir. Sainville jugea que son esprit étoit assez avancé pour commencer à suivre le systême d'éducation que Dorival avoit formé pour elle; & respectant la volonté d'un père, & la parole qu'il avoit donnée à son ami, il prit avec madame Berrard des mesures pour se conformer à ce systême.

Dès ce moment madame Berrard éloigna

d'elle le peu d'enfans de ſon âge qu'elle avoit vus juſqu'alors; on agrandit l'appartement qu'elle occupoit, de quelques pièces; il n'en fut aucune qui ne renfermât tout ce qui pouvoit lui faire acquérir quelques talens nouveaux, quelques connoiſſances utiles. Mais rien n'étoit préſenté ſous ſes yeux comme une occupation qu'on voulût lui propoſer; ce n'étoit encore qu'un objet de curioſité pour elle, ce n'étoit qu'un nouvel amuſement qu'on plaçoit ſous ſa main. On fit un petit retranchement dans le parc, pour former un jardin aſſez ſpacieux, que l'on entoura de murs très-élevés; il fut diſtribué part l'art, de façon que tout pût lui faire naître des idées nouvelles ſur la culture agréable ou utile; de belles fleurs furent entremélées avec des plantes ſalutaires; les arbuſtes fleuris le furent avec des arbres fruitiers; cette partie fut décorée par une petite caſcade qui tomboit d'un tertre, & par quelques gerbes jailliſſantes qui s'élevoient d'une touffe de roſeaux, une fontaine qui ſortoit d'une roche, couloit dans des goulotes qui portoient la nourriture & la fraîcheur dans les carreaux d'un petit potager.

Parmi les eſſais que Zélie s'amuſoit à faire de tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, rien ne la ſurprit autant que les premiers ſons

qu'elle tira d'un clavecin. Elle courut à Sainville, qu'elle appeloit tantôt son papa, d'autres fois son ami, pour lui faire part de cette grande découverte. Sainville, qui touchoit supérieurement cet instrument, l'étonna bien davantage lorsqu'il joua tous les airs qu'elle avoit appris de sa bonne, & les lui fit paroître bien plus agréables par l'accompagnement qu'il y joignoit. Un autre jour qu'elle s'amusoit à faire des lignes sur un papier, avec un crayon, Sainville prit ce crayon, & fit le dessin agréable d'une jeune enfant dans la même attitude où Zélie étoit alors: elle fut encore bien plus étonnée de ce nouveau prodige. Ce fut ainsi qu'il s'y prit pour lui donner de nouvelles idées, & que, sans exciter son imagination, il attendit toujours ses questions, pour agrandir & pour éclairer ses premières notions. C'est d'après l'exemple que madame Berrard reçut de Sainville, qu'elle suivit sa méthode avec autant d'intelligence que de zèle & de douceur, dans toutes les occasions où Zélie frappée d'un objet nouveau lui montroit le desir de le connoître. C'est ainsi que l'un & l'autre réussirent à profiter des premières sensations de Zélie, pour lui faire naître des idées claires & positives de tout ce qui la frappoit & qu'ils rendirent les progrès de son intelligence aussi rapides que faciles.

Sainville fut si satisfait de voir la réussite des premiers moyens qu'il avoit employés, qu'il s'oublia plus d'un mois dans son château, toujours occupé des mêmes soins. Dès ce premier voyage il se sentit le cœur serré lorsqu'il quitta la petite Zélie, & qu'il vit les larmes amères qu'elle répandoit à son départ. Il lui promit de n'être pas plus de six mois sans la voir. J'espère, lui dit-il, ma chère enfant, que lorsque je reviendrai vous m'étonnerez par les accords que vous tirerez de ce clavessin, & par votre adresse à tracer les contours de tous les objets que vous voudrez fixer sur ce papier. Sainville, de retour dans la capitale, continua d'aller souvent à Versailles, où le ministre, père de Clarice, lui procura tous les agrémens dont sa naissance le rendoit susceptible à son âge; & le plus grand de tous (pour un François) ce fut la bienveillance de son maître, auquel le ministre avoit parlé de lui comme d'un homme fait pour parvenir un jour aux premiers honneurs de son état.

Sainville ne retrouva point Clarice à Versailles; elle n'y venoit plus passer que vingt-quatre heures, pour paroître à la toilette, & voir son père. La santé du vieux Cléon étoit devenue si chancelante, qu'il avoit été forcé de quitter la cour & de se retirer dans le ma-

gnifique hôtel qu'il avoit à Paris. Quoique Cléon y fut rarement en état de voir du monde, sa maison n'en étoit pas moins brillante ; le plus gros jeu, la meilleur chère, des bals, des concerts, attiroient près de Clarice la société la plus nombreuse ; elle eût été peut-être aussi la mieux choisie, si les charmes de Clarice, & le plaisir de plaire, qu'elle avoit peine à dissimuler, n'eussent pas rendu sa maison le rendez-vous de la jeunesse la plus folle & la plus légère de la ville & de la cour. Sainville, comme parent de Clarice, & par toutes sortes de raisons, ne put se dispenser de l'aller voir souvent, & de se trouver dans cette société trop tumultueuse pour lui. Rien n'est plus embarrassant pour un jeune homme aussi sensé que l'étoit Sainville, que de se trouver confondu dans une foule de gens de son âge, qui n'avoient encore acquis ni son maintien ni ses principes. Il sentoit le ridicule d'afficher une trop grande réserve, qu'ils eussent taxée de pédantisme. Il lui paroissoit absurde de les imiter, & de se prêter à leur ton persiffleur ou maniéré. L'aîné des Villers lui parut être un des plus sensés de tous, & conserva pour lui la considération qu'un jeune capitaine doit à son colonel. Pour le chevalier, son début fut de lui sauter au cou: Oh! parbleu, mon

cher Sainville, lui dit-il, j'ai bien envie de te faire payer ici toutes les leçons dont m'assommoit à Metz mon grave colonel; je te respecterai toujours quand nous serons sous les armes, mais ici nous sommes tous égaux, & peut-être même aurois-je quelque avantage sur toi. Ne crains rien cependant; je ne prétends pas en abuser, car je t'aime malgré ton air de sagesse; & même, si j'ai quelque crédit sur notre belle cousine, je veux qu'elle t'aime aussi: tu ne seras point de trop dans nos parties; tu me seras même utile pour aller quelquefois amuser le bon homme Cléon; car pour moi je t'avoue que je n'en ai pas le courage; & quoique je trouve sa femme charmante & presque aussi folle que moi, je croirois acheter trop cher le plaisir de lui plaire, par les soins qu'il me faudroit rendre à son vieux mari.

Ce langage eût paru bien étrange à tout homme du caractère de Sainville, qui n'eût pas vécu long-temps dans la haute société; mais c'est dans ce tourbillon d'hommes très inégaux entr'eux, qu'un esprit observateur & sage apprend à connoître tous les tons, à supporter tous les ridicules qui ne peuvent lui nuire; & les travers du caractère des autres ne sont pour lui qu'un spectacle qui l'intéresse peu, & qui ne servent qu'à perfectionner le sien. Cependant

l'intérêt qu'il prenoit au fils d'un homme qu'il estimoit, & à la fille d'un ministre dont il étoit aussi bien traité, lui donna la curiosité d'examiner comment le chevalier de Villers & Clarice étoient ensemble. Il ne fut pas long-temps à les pénétrer; il connut facilement que le chevalier étoit beaucoup plus occupé de lui-même & de son plaisir, que d'un véritable amour; qu'il n'avoit que des désirs, & qu'heureusement il n'avoit encore que des espérances que son amour-propre lui faisoit regarder comme certaines, mais qui ne le captivoient pas assez pour qu'il résistât aux agaceries de la première coquette ou du premier oison qui chercheroit à lui plaire.

L'examen qu'il fit des sentimens de Clarice fut plus long, & lui donna quelque inquiétude pour elle; il s'apperçut que les propos légers & l'air enjoué que Clarice affectoit, & sur-tout en présence du chevalier de Villers, étoient quelquefois suivis d'un instant de sérieux & d'embarras; il surprit un jour ses yeux attachés fixement sur le chevalier, dans un moment où celui-ci paroissoit vivement occupé de vaincre la résistance d'une jolie femme qui s'opposoit au dessein qu'il avoit de rattacher son bouquet, mais dont la mine prouvoit qu'elle écoutoit avec complaisance tous les propos galans qu'il joignit à des soins bien vifs & bien empressés.

Sainville crut même remarquer que les beaux yeux de ſa couſine avoient été pendant un inſtant rougis par les larmes; mais Clarice étoit trop adroite pour n'avoir pas caché ſur le champ cette impreſſion: elle ſe retira de ce moment d'embarras, en ramaſſant l'éventail de cette femme, qui venoit de tomber; elle le lui rendit en riant; & le chevalier, la voyant auſſi près de lui, ſe trouva forcé de renoncer à ſon entrepriſe, & de ſe partager entre elles.

L'examen que Sainville venoit de faire, avoit été plus favorable à Clarice qu'au chevalier de Villers. Elle eſt capable d'aimer, ſe diſoit-il; l'amour peut la guérir de ſa coquetterie; mais il ne corrige pas auſſi facilement l'amour-propre. Cependant je ſuis payé pour croire que le cœur du chevalier de Villers eſt ſenſible peut-être, gâté par le mauvais exemple & le ton & la conduite que bien des femmes ont aujourd'hui, croit-il que le bon air eſt de ne paroître jamais s'attacher ſérieuſement. Non, il n'eſt pas poſſible, s'il a connu les ſentimens que j'ai démêlés dans ma couſine, qu'il ſe refuſe au bonheur d'être aimé par une des plus charmantes femmes que je connoiſſe; mais peut-être aura-t-elle rebuté quelqu'une de ces déclarations bannales que nos jeunes gens prodiguent, & Villers ſe croiroit déshonoré s'il étoit ſoupçonné de n'être

pas

pas heureux dès qu'il a déclaré son amour.

Sainville, sans avoir été ému par les charmes de Clarice, s'étoit cependant senti pour elle une douce sympathie. Il lui savoit très-bon gré de n'avoir point pris avec lui le même ton qu'elle avoit avec ceux dont elle s'amusoit à faire la conquête. Une vraie coquette, pensoit-il, se gardera bien plus d'avoir un amant décidé dont elle redouteroit la tyrannie, qu'elle ne se défendra de former une liaison intime : on se lasse à la longue de déguiser sans cesse ses sentimens; on peut sentir le besoin d'avoir un ami, de lui donner sa confiance, & de faire jouir du moins son ame des plaisirs purs de l'amitié; je sens le desir de mériter celle de Clarice.

Sainville ne s'abusoit point en pensant ainsi de Clarice; elle ne cédoit qu'à regret au penchant qu'elle avoit pour Villers, dont elle connoissoit les faux airs & la légéreté. Que n'a t-il l'ame & le caractère de Sainville, se disoit-elle! Ah! qu'il eût été dangereux pour moi s'il eût eu sa candeur? Pourquoi mon foible cœur sent-il un charme invincible qui l'entraîne pour Villers, ou pourquoi la conduite de Villers me force-t-elle à le combattre sans cesse?

Sainville & Clarice, se livrant sans crainte aux sentimens qu'ils se sentoient l'un pour

l'autre, & se voyant presque tous les jours, il s'établit bientôt entre eux cette douce familiarité, cette confiance réciproque qui forme des liens bien plus durables que ceux de l'amour. L'une sentoit le plaisir d'ouvrir son cœur; l'autre, s'intéressant vivement pour elle, voyoit qu'elle avoit besoin de ses conseils, & qu'heureusement il étoit encore temps de les lui donner.

Sainville cependant ne put se résoudre à détruire le chevalier dans le cœur de Clarice; il étoit l'ami de son père; il se rappelloit le moment où Villers baigné de larmes arrêtoit son sang; il lui connoissoit d'ailleurs mille bonnes qualités. Il a toutes les essentielles, se disoit-il; l'âge & de meilleurs conseils pourront en faire un homme plus solide. Cléon se meurt; Clarice va devenir maîtresse de son sort & d'une fortune immense. Elle aime Villers: ah! n'ayons pas le zèle imprudent de travailler à séparer pour toujours deux personnes qui me sont chères, & qui peuvent un jour faire mutuellement leur bonheur.

C'est d'après ces réflexions que Sainville se conduisit avec Villers & sa cousine, pendant les six mois qui précédèrent le temps de rejoindre son régiment. Il gagna peu sur l'air & le ton léger de celui-ci; mais il lui fut bien facile de

détruire en sa cousine un défaut qui ne tenoit point à son caractère; il est vrai qu'il y fut aidé par l'amour.

Clarice, pleine de confiance pour Sainville, n'avoit point éprouvé la douleur de lui voir combatre ses sentimens pour Villers. Les conseils sensés de son ami ne s'étoient portés que sur la conduite qu'elle devoit observer avec lui. Soyez plus réservée avec Villers, lui disoit-il; ayez moins l'air de vous occuper de ses petites gentillesses, & de vous amuser de ses propos légers. Mais aussi, mon aimable cousine, prenez le même ton avec tous ceux qui vous entourent: n'humiliez point Villers en paroissant les écouter avec plaisir; accoutumez par degrés votre société bruyante à prendre un ton plus sérieux, & vous forcerez bientôt Villers à s'y conformer.

Clarice sentit toute l'importance & la vérité du conseil de Sainville. Nous recevons toujours bien celui qui ne combat pas la passion qui nous est chère, & qui peut lui devenir utile. Sa conduite y fut conforme; & les folles espérances de Villers furent presque anéanties, sans que son amour-propre pût en être blessé. Parbleu, se dit-il, voilà tous nos agréables bien déroutés: comment aurions-nous pu craindre que la nouvelle folie de Clarice fût de devenir une femme raisonnable?

Quoique Zélie ne fût encore qu'une enfant, Sainville sentoit un secret plaisir à tenir la parole qu'il avoit donnée de l'aller voir. Il fut passer quinze jours avec elle en allant rejoindre son régiment; il la trouva plus jolie, plus aimable encore qu'il ne l'avoit quittée. Déja ses crayons, son claveffin ne suffisoient plus à ses occupations. Un globe qu'elle avoit d'abord séparé de ses cercles pour en faire une boule, avoit été remis avec adresse dans sa position par ses mains: elle demanda l'usage qu'on en pouvoit faire à Sainville, & ce fut une connoissance de plus qu'il eut le plaisir de lui donner. Lorsqu'après avoir servi ses quatre mois il retourna près d'elle, il la trouva très-occupée à chercher dans un grand livre de cartes les mêmes figures qu'elle voyoit en petit sur un autre globe qu'elle avoit d'abord traité comme le premier, & Sainville vit avec surprise avec quelle facilité Zélie saisissoit la relation que ces deux globes & les cartes avoient ensemble.

C'est ainsi que pendant deux ans encore, Sainville eut la satisfaction de voir sa charmante élève acquérir une connoissance nouvelle ou quelque talent agréable, pendant les deux voyages qu'il faisoit à son château deux fois l'an, & toujours avec un nouveau plaisir. Il eut aussi celui de trouver Clarice telle qu'il la

desiroit, & la plus aimable & la meilleure des amies. Cléon dans la caducité touchoit à sa fin, & recevoit de la belle & jeune Clarice toutes les consolations dont il pouvoit encore sentir les charmes. Une société presque toute nouvelle & bien choisie, avoit remplacé la foule des gens oisifs de la cour, & la jeunesse turbulente que Zélie avoit écartée de chez elle par le maintien & le ton qu'elle avoit pris. Elle jouissoit du bonheur secret de voir que Villers aimoit mieux s'y conformer que de cesser de la voir; & quoiqu'il fît souvent des absences, qu'elle n'avoit jamais l'air avec lui d'avoir remarquées, il revenoit toujours auprès d'elle avec un plaisir, un respect & des sentimens qu'elle lisoit dans ses yeux, & qui faisoient une bien douce impression dans son ame.

Les voyages & les séjours de Sainville dans son château, qui devenoient d'année en année plus longs, & les plus heureux temps de sa vie, furent interrompus par une nouvelle guerre. C'est peut-être un bien; il est même peut-être nécessaire pour une nation belliqueuse, telle que la Françoise, d'avoir quelquefois la guerre pour entretenir son esprit militaire, & pour occuper une noblesse nombreuse & brillante, qui n'a presque qu'un unique moyen de se distinguer. Il semble que le ciel ait placé près d'elle, à ce

deſſein, les voiſins les plus braves, les plus éclairés, mais auſſi les plus avides, les plus injuſtes, & qui ſont trop orgueilleux pour ne pas révolter une nation noble & fière, qui ne craint que le blâme & le déshonneur. Sainville & le marquis de Villers reçurent des ordres pour ſe rendre promptement à leur deſtination. Cette guerre, que d'abord on crut n'être qu'un feu paſſager, parce qu'il étoit aiſé de voir qu'elle ne pouvoit embrâſer toute l'Europe, fut cependant d'une longue durée; & quoiqu'elle ſe fût portée principalement ſur mer, elle tint pendant tout ce temps ſous les armes les troupes de terre qui, poſtées ſur nos côtes, fourniſſoient de nombreux détachemens deſtinés à combattre ſur nos vaiſſeaux, & ſouvent même à faire des deſcentes ſur les côtes ennemies. Sainville fut aſſez heureux pour trouver encore à ſe diſtinguer ſous les ordres du marquis de Villers, qui l'avoit demandé dans ſa diviſion; ce général eut le bonheur de trouver dans les deux Villers des enfans dignes de lui.

Après quatre ans de guerre, la paix établit la liberté ſur la mer dans le ſein d'une nouvelle nation, & rendit un plein calme à l'Europe. Le marquis de Villers fut élevé au grade de lieutenant général, & Sainville à celui de maréchal de camp: les deux jeunes Villers furent auſſi traités comme

ils l'avoient mérité par leur valeur; l'aîné fut nommé colonel du régiment que commandoit Sainville, & le cadet colonel en second du même corps.

Pendant ce temps, le vieux Cléon avoit fini sa longue carrière; ses dernières volontés avoient rendu Clarice la plus riche veuve qui fût à la cour. Les plus grands seigneurs & plusieurs gens titrés formoient des intrigues pour obtenir sa main. Quelques-uns de ses anciens adorateurs étoient revenus reprendre ses chaînes, avec la folle espérance de lui faire tourner la tête. Il n'étoit plus temps: Clarice avoit trop de justesse dans l'esprit, pour ne pas connoître tout le prix des conseils de Sainville, & pour ne s'être pas reproché les travers passagers des deux premières années de son mariage; mais il faut convenir que ce qui la défendoit le mieux de ces nouvelles séductions, étoit ce sentiment intérieur & profond qu'elle conservoit toujours pour le chevalier de Villers. Si celui-ci cependant eût alors employé pour lui plaire les mêmes moyens dont il avoit éprouvé le succès, Clarice peut-être en eût été blessée, & ne l'eût pas écouté; mais, plus formé par les campagnes qu'il venoit de faire, & commençant à jouir de l'approbation des gens sensés & éclairés, Villers, en revoyant Clarice, n'eut l'air

que d'un homme fidèle à ses premiers sentimens, & parut bien éloigné de celui que donne l'espérance d'être aimé.

Avec quelle finesse, quelle secrette satisfaction ne lit-on pas dans les yeux de ce qu'on aime, le sentiment qu'on lui desire ! Clarice fut si touchée de la modestie, du respect, de la timidité même avec laquelle Villers avoit reparu devant elle, que, bien qu'elle eût conservé l'air de sang-froid en lui parlant de la réputation qu'il venoit d'acquérir, elle fut vivement touchée, & ne put s'empêcher de l'avouer à Sainville dans la première conversation qu'ils eurent ensemble. Le chevalier de Villers, lui dit-il, est digne de vous par sa naissance & par sa conduite à la guerre; mais, quoique personne ne desire plus que moi que vous fassiez sa fortune & son bonheur, je vous conseille de profiter du temps de votre deuil pour éprouver encore si son cœur, que vous méritez si bien, peut-être entièrement à vous.

Celui de Sainville étoit alors bien occupé de sa jeune élève. Plusieurs lettres, où cette enfant exprimoit avec autant d'ingénuité que de graces la tendresse qu'elle avoit pour lui, le vif empressement qu'elle lui marquoit de le revoir, ne lui permirent pas de veiller plus long-temps sur l'amour de Clarice & du chevalier de Villers.

Un intérêt plus vif, une occupation plus douce l'appeloient auprès de Zélie; & ne donnant que trois ou quatre jours à la cour, à son oncle, & même à ses affaires, il partit pour son château.

Une lettre que le marquis de Sainville avoit reçue de madame Berrard, le même jour qu'il étoit arrivé de l'armée, l'avoit jeté dans le plus grand embarras. Elle lui mandoit que pendant son absence l'esprit de Zélie s'étoit développé si rapidement, & que les cartes historiques qu'elle avoit lues lui donnoient une si haute idée de la lecture, & des connoissances qu'elle devoit faire acquérir, que Zélie lui demandoit avec ardeur de nouvelles cartes, & se plaignoit sans cesse qu'on bornât son instruction à la géographie. Déja Sainville se faisoit un scrupule de tromper Zélie; il sentoit bien d'ailleurs qu'il étoit impossible de lui cacher plus long-temps qu'il existoit des écrits dans lesquels les hommes avoient transmis les grands événemens & les loix de cette multitude de nations, dont quelques cartes lui donnoient les premières notions; il regardoit comme une injustice de priver Zélie des secours que son esprit actif desiroit avec ardeur. Mais, disoit Sainville en lui même, le systême d'éducation que Dorival m'a fait adopter pour Zélie ne pourra se soutenir, si je mets des livres dans ses mains : en existe-t-il

un ſeul qui ne puiſſe lui donner l'idée de cette paſſion dangereuſe, qui troubleroit peut-être une imagination vive, & qui combine déja ſi facilement les relations que pluſieurs idées différentes peuvent avoir enſemble? Sainville conclut de cette réflexion, qu'aucun livre, même de ceux qui ſont les plus reſpectables, ne pouvoit être lu, tel qu'il eſt écrit, par une jeune perſonne qu'on vouloit laiſſer dans une ignorance abſolue de tout ce qui peut avoir trait avec l'amour. Son zèle pour ſuivre les intentions de Dorival, & pour écarter toutes les idées qu'il craignoit que la lecture ne fît naître dans l'eſprit de ſon élève, lui fit prendre le parti de ne lui donner aucun des livres qu'on laiſſe ſans inquiétude entre les mains de celles de ſon âge; mais d'en faire des extraits aſſez étendus pour ſatisfaire ſa curioſité, l'inſtruire, & lui faire croire que les ſeuls grands reſſorts qui peuvent mouvoir le cœur humain, ſont l'eſpérance, l'intérêt & l'ambition. Il ne ſe cacha pas à quel point un pareil travail ſeroit long & pénible. Quel temps, quel ennui ne m'en coûtera-t-il pas, ſe diſoit-il, pour remplir ce que j'ai promis à Dorival?

Sainville avoit été quatre ans ſans voir Zélie; elle en avoit douze alors; il ignoroit encore tout ce qui devoit adoucir, embellir même le travail qu'il s'impoſoit lui-même.

Le plaisir le plus pur remplit le cœur de Sainville, en découvrant son château du haut d'une colline. Je vais donc revoir, se disoit-il, cette chère & malheureuse élève, à qui je dois des soins encore plus attentifs & plus tendres qu'à l'enfant que la nature m'auroit donné, puisque ce sont l'estime, la confiance & l'amitié qui l'ont remise entre mes bras.

Le bon homme Cléante fut le premier qui courut au devant de lui. Ah! Monsieur, dit ce serviteur attaché, que je suis aise de vous revoir dans cette bonne santé! Dieu merci, les fatigues de la guerre ne prennent point sur vous; vous avez, parbleu, plutôt l'air d'un jeune capitaine que d'un maréchal de camp. Comment se porte Zélie, mon cher Cléante, lui dit Sainville? A merveille, répondit-il, & madame Berrard aussi; je vais vîte courir au tour pour leur annoncer votre arrivée, car l'appartement de Zélie est assez éloigné; nulle de ses fenêtres ne donne sur la cour; elles peuvent bien encore ignorer votre arrivée. Que voulez-vous dire, dit Sainville avec quelque surprise? qu'est-ce donc que ce tour où vous dites que vous allez courir? Ma foi, Monsieur, j'ignore moi-même quelle nouvelle fantaisie à pris, il y a déja presque quatre ans, à madame Berrard; mais pour empêcher, dit-elle, que

mademoiselle Zélie ne soit interrompue dans ses nombreuses occupations, elle m'a fait établir un grand vilain tour, qui me déplaît beaucoup; car il me sépare d'une chère enfant que j'ai vue naître, & même je n'entends plus sa voix que lorsque madame Berrard nous donne ses ordres, & qu'elle est sûre que je me présente seul pour les recevoir. Vous me surprenez, mon cher Cléante, dit Sainville; mais je connois la prudence de madame Berrard; il faut qu'elle ait de bonnes raisons, dont je serai bientôt instruit. Allez leur annoncer mon retour, & vous entrerez avec moi chez ma pupille; vous méritez bien cette distinction parmi les autres gens de la maison.

Peu de momens après, les portes de l'appartement de Zélie s'ouvrirent; elle accourut au devant de Sainville; & se jetant entre ses bras, de grosses larmes baignèrent ses joues de rose. Quel moment pour Sainville, & que ce moment fut décisif!... Il reste immobile; un frémissement intérieur agite tous ses sens; il se débarrasse avec une espèce d'effort, des bras de Zélie. Que vous êtes grandie, lui dit-il à la fin! à peine pourrois-je vous reconnoître, si vos traits, & ce que je ressens pour vous, ne m'assuroient que c'est ma chère Zélie que je revois. Zélie enchantée prend sa main, l'entraîne au

fond de son appartement; elle lui fait parcourir tous ses cabinets; elle lui montre avec vivacité ses instrumens, ses globes, ses crayons, ses métiers. Voyez, mon papa, mon cher ami, voyez combien je suis heureuse, lui disoit-elle, en lui montrant tout ce qu'elle appeloit ses richesses; voyez tout ce que vous m'avez donné. Oui, car madame Berrard m'a bien dit que tout ce que j'ai me vient de votre main; aussi tout cela m'est-il bien cher; aussi j'aime bien à m'en occuper, & j'espère que vous voudrez bien voir l'usage que j'en sais faire. Sans doute, ma chère Zélie, lui dit Sainville. Appelez moi donc votre enfant, votre amie, mon cher papa, lui dit-elle. Ah! que ces noms me sont chers, qu'ils me sont doux, quand je les entends de votre bouche! Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc, mon ami? je vous trouve un air sérieux; vos regards sont toujours bien tendres..... Mais vous avez presque les larmes aux yeux. Ah! seriez-vous mécontent de moi? ne reverriez-vous plus votre enfant avec le même plaisir qu'autrefois? A ces mots, elle regardoit fixement Sainville; sa main trembloit dans la sienne. Sainville ne fit qu'un léger mouvement pour lui tendre son autre bras, & Zélie pour la seconde fois se précipita dans son sein. Sainville eut encore plus de peine que dans le

premier moment à se dérober aux innocentes caresses de Zélie, & pour les interrompre, il adressa la parole à madame Berrard. Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, & que les soins que vous avez pris de ma pupille, me paroissent avoir bien réussi!..... Ah! monsieur, dit l'honnête gouvernante, n'en suis-je donc pas trop payée? & notre enfant n'a t-elle pas surpassé toutes mes espérances? Vous devez être content de sa bonne santé, de sa figure, de son maintien; mais vraiment vous allez être bien surpris, lorsque vous verrez qu'il n'est aucun talent qu'on puisse acquérir avec tout ce qu'elle vous a montré dans ses cabinets, qu'elle ne porte déja presque jusqu'à la perfection.

Il est de la vraie candeur d'écouter toujours avec plaisir une louange méritée. A ces derniers mots de madame Berrard, Zélie fit un saut de joie, & courut vers un petit cabinet qu'elle n'avoit point encore ouvert; & riant alors de ce ris charmant & gai qui rappelle celui de l'enfance, elle s'enferma bien vîte dans ce cabinet.

Le motif du grand secret que Zélie cachoit en ce moment à son ami, c'étoit le plaisir de le surprendre par les sons d'une harpe que Sainville n'avoit point envoyée, & que les soins

attentifs de madame Berrard avoient portée à faire venir pour elle.

Sainville reconnoiſſant les ſons de cette harpe, & s'appercevant que Zélie étoit occupée à l'accorder, ſaiſit ce moment pour demander avec une ſorte d'inquiétude à madame Berrard, ce qui l'avoit engagée à fermer l'appartement, & à établir le tour dont Cléante venoit de lui parler. Un rien, monſieur, un très-petit événement, qui n'a laiſſé nulle trace dans l'eſprit de Zélie, mais qui pouvoit déranger nos projets, s'il eût été répété. Vous ſavez que l'uſage de la campagne eſt que les vaſſaux de la terre viennent, le premier mai, planter un arbre à la porte de leur ſeigneur; les habitans de ce lieu vous adorent; ils étoient venus s'acquitter de ce devoir. Un tambour & des violons précédoient la jeuneſſe du village, parée de rubans de votre livrée. Zélie, âgée de ſept ans alors, étoit accourue ſur le balcon de la grande ſalle qui donne ſur la cour, & je crus ne devoir pas l'empêcher de prendre cet amuſement. Dès que les plus forts des villageois eurent planté le mai, & que le bailli ſe fût écrié par trois fois, » Vive le roi & notre bon ſeigneur qui le » ſert ſi bien! » les jeunes gens & les jeunes filles ſe prirent par la main, & danſèrent tous en rond autour du mai, chantant des couplets

dont les violons répétoient le refrein. J'obfervois les yeux de Zélie, que ce petit fpectacle amufoit, & qui n'eût pas été trop fachée de fauter avec eux. La danfe étant finie, chaque villageois donna la main à fa danfeufe pour la reconduire près de fa mère: l'un d'eux, plus entreprenant que les autres, eut la hardieffe de faifir dans fes bras celle qu'il tenoit, & de lui donner un baifer qu'il ne déroboit pas, car la fillette paroiffoit le recevoir d'affez bon cœur. Ah! ma bonne, regardez donc comme on embraffe cette jeune fille, s'écria Zélie; c'eft fûrement fon bon ami, comme M. le marquis de Sainville eft le mien; car il me paroît trop jeune pour être fon papa. Non, ma mignonne, lui dis-je; je les connois tous les deux, c'eft le frère de cette fille; & fi vous en aviez un, il vous embrafferoit de même. Ah! me dit-elle avec cet air ingénu que vous lui connoiffez, je ne me foucie point du tout d'avoir un frère: mon papa l'aimeroit peut-être mieux que moi. Je veux, oui, je veux toute feule, toute feule jouir du plaifir d'être embraffée par lui.

La porte du cabinet qui s'ouvrit à l'inftant, & Zélie fe tenant bien droite & portant fa harpe d'un air triomphant, fauvèrent Sainville de l'embarras d'avoir à cacher le trouble que le récit de madame Berrard venoit d'exciter dans fon

ſon ame. Zélie préluda d'une main légère, & paſſant par degrés à des accords plus doux & plus harmonieux, elle accompagna ſa voix charmante en chantant:

Si lagna la Tortorella
Nell' aſſenzza d'el fratel amato.

Il ſeroit bien difficile de définir ce qui ſe paſſoit alors dans le cœur de Sainville; il n'en auroit pu rendre compte lui-même. Il étoit enchanté des talens, des nouvelles graces & des ſentimens qu'il trouvoit dans Zélie. Peut-on être auſſi parfaite à douze ans, ſe diſoit-il? que ſera-t-elle donc à quinze, lorſque ſon eſprit ſera plus éclairé? Son imagination lui peignoit Zélie avec trois années de plus: un ſentiment auquel il n'oſoit s'arrêter, le troubloit aſſez pour lui faire deſirer & craindre également de la voir à cet âge. Ah! Dorival, Dorival, s'écria-t-il promptement, que tu ſerois heureux, que tu ſerois content de ton ami, ſi tu voyois ta Zélie! Nous ne pouvons point dire ſi Sainville avoit déja beſoin de ſe rappeller les devoirs ſacrés de l'amitié; mais nous pouvons aſſurer qu'il les remplit tous, & que l'amour paternel ne peut inſpirer des ſoins & des ſentimens plus purs &

plus tendres que ceux dont il se sentit pénétré pour Zélie.

Ce fut avec le même empressement que Zélie lui donna des preuves tour-à-tour de ce qu'elle avoit acquis dans son absence; mais il eût été bien facile de distinguer que ce n'étoit point avec le petit amour-propre d'une enfant de son âge, mais avec le sentiment & la simplicité d'une fille bien tendre qui rend compte de ses occupations à son père, & qui desire ardemment trouver dans son ame la douce récompense de ses premiers succès.

Sainville mérita bien pendant le séjour qu'il fit dans son château, la tendresse, la soumission, l'entière confiance de Zélie, & la haute opinion que Dorival avoit eue de l'honneur & des sentimens qui régnoient dans son ame. Il reçut, il approuva les tendres plaintes que lui fit Zélie, de n'avoir point encore acquis les connoissances que peut donner la lecture : il lui promit de réparer promptement ce qu'il avouoit être un oubli de sa part. Il la prévint que ce ne seroient point des livres qu'elle recevroit de lui. Les Auteurs de ces livres, lui disoit-il, sont presque toujours beaucoup plus occupés d'eux, que du fond de leur ouvrage. Le desir de briller, l'esprit de parti, l'amour de leur opinion particulière, altèrent souvent la vérité des faits, excusent des actions

coupables & présentent des préjugés comme des principes. J'espère, ma chère Zélie, me rendre digne de votre confiance par mon extrême attention à vous garantir de recevoir de fausses idées. Je ferai des extraits de tous les livres que je croirai propres à vous plaire comme à vous instruire; je tâcherai de m'éloigner également d'une sécheresse qui vous rebuteroit, ou de ces détails minutieux qui surchargent la mémoire sans éclairer l'esprit. J'éviterai sur-tout ces longues dissertations souvent obscures, qui ne prouvent que la prétention, ou les nuages que des Auteurs orgueilleux ou sans énergie sément dans le récit des faits qu'ils n'ont pas mis assez en ordre pour les écrire avec force & rapidité. Quoi! mon ami, lui dit Zélie, vous pouvez avoir la patience de vous occuper assez de votre pauvre enfant pour vous captiver à ce travail! Oui, ma chère Zélie; la portée de votre esprit, mon amitié pour vous, ma propre utilité même, tout me rendra cette occupation agréable.

Si Sainville avoit été surpris de la science que Zélie avoit acquise dans la musique & de son talent pour tous les instrumens, il le fut encore plus de celui qu'elle avoit pour le dessin. Son porte-feuille étoit déja rempli des différentes vues de son château, & de la copie

qu'elle avoit faite du peu de tableaux exposés sous ses yeux : tout étoit rendu fidèlement ; mais jusqu'alors elle n'avoit pu se servir que de ses crayons & d'encre de la Chine : heureusement, Sainville avoit apporté de Paris une boîte pleine de crayons de pastel, dont il savoit se servir d'une main sûre, pour donner de la vie, des graces & de la ressemblance aux portraits qu'il s'amusoit à faire. Il essaya devant elle celui du vieux Cléante ; & la tête chenue, le visage riant, déja sillonné par les rides du bon-homme, furent rendus avec la plus grande vérité. Zélie en fut frappée, & Sainville lut dans ses yeux avec quelle vivacité son élève saisissoit ce nouveau moyen de rendre la nature, & l'ardeur du desir qu'elle avoit de s'essayer à ce nouvel art. Sainville lui remit ses crayons : voyons, dit-il, si vous réussirez à copier ce portrait. Zélie le prit de sa main, fit le tour de la table, & se plaça vis-à-vis de lui. Bientôt elle traça quelques traits, en paroissant, autant qu'elle le pouvoit, occupée de son modèle, mais jetant souvent, à la dérobée, bien des coups d'œil sur Sainville. Après quelques minutes, elle s'arrêta, parut mécontente de ce qu'elle avoit fait, & tout-à-coup chiffonnant & déchirant son papier, elle courut avec un petit air de dépit le jeter dans le feu. Sainville & Madame Berrard qui

se trouvoit assise à côté de lui, rioient de l'impatience de Zélie : sur le champ ils la virent se rasseoir d'un air plus tranquille, prendre un autre papier & recommencer son ouvrage. La voyant fortement occupée & manier ses différens crayons avec plus d'assurance, Madame Berrard voulut se lever pour s'approcher d'elle : Mon Dieu, ma bonne, cria-t-elle, ne me troublez point; asseyez-vous de grace, & laissez-moi finir ce que j'ai commencé. Une heure s'étoit à peine écoulée, lorsque Zélie se levant en riant, leur cria vivement : Eh bien! voulez-vous voir le bon-homme Cléante? Tenez, le voilà de ma façon.

Sainville fut aussi confondu que Madame Berrard, lorsqu'en regardant le portrait que Zélie venoit de faire, ils virent que c'étoit celui de cette bonne gouvernante.

Seroit-on surpris d'apprendre que le premier essai que Zélie avoit fait de ses crayons, étoit de peindre Sainville? mais ne trouvant pas que cet essai répondit assez à son idée, elle l'avoit déchiré sur le champ, & n'ayant pas la même inquiétude pour celui qu'elle se proposoit de faire de Madame Berrard, elle l'avoit peinte avec facilité. Sainville ne put refuser des louanges au travail de Zélie : la ressemblance étoit parfaite; mais elle l'avoit beaucoup embellie, &

le coloris du teint d'une bonne de l'âge de cinquante ans étoit celui d'une femme de trente. Sainville & Madame Berrard même le lui firent remarquer; Zélie disputa, soutint la vérité de son portrait. Ne m'impatientez point, mon ami, dit-elle à Sainville; la physionomie de ma bonne est douce & riante : je l'aime de toute mon ame, & je l'ai peinte telle que je l'y sens gravée. Charmante enfant! s'écrioit Sainville; tandis que Madame Berrard, les larmes aux yeux, serroit Zélie dans ses bras.

Ce fut dans ces douces occupations que Sainville passa plus d'un mois dans son château; peut-être même s'y seroit-il oublié plus long-temps, sans plusieurs lettres qu'il reçut d'Ariste & de Clarice qui le pressoient de revenir. Il se sépara de Zélie avec d'autant plus de regrets, qu'il prévoyoit les nouvelles instances que son oncle alloit lui faire pour un établissement, & qu'il auroit peut-être à raccommoder quelques tracasseries entre sa cousine & le chevalier de Villers, dont il connoissoit l'imprudence & la légéreté.

Sainville ne s'étoit point trompé dans ses conjectures; le seul article sur lequel Ariste n'écoutoit point les leçons de la philosophie, c'étoit sur le mariage de son neveu. Sainville, officier-général, très-jeune encore, ayant une

grande fortune, assuré de celle d'Ariste & jouissant de la réputation la plus honorable, étoit desiré par les plus grandes familles de la cour. Ariste pouvoit choisir ; mais il ne pouvoit déterminer son neveu à lui laisser faire aucune démarche qui pût le compromettre, & ne pouvoit démêler encore quel secret motif pouvoit le porter à se refuser à ses desirs.

Hélas! mon cousin, lui dit Clarice la première fois qu'ils se trouvèrent seuls ensemble, que vous pensiez juste! que vous aviez raison de me conseiller d'éprouver le caractère du chevalier de Villers, avant de lui laisser connoître tout le pouvoir qu'il avoit sur mon cœur! Le croirez-vous? c'est dans le moment même que je croyois pouvoir le lui déclarer, que sa légéreté naturelle l'entraîne dans une intrigue nouvelle. Vous connoissez Dorimène; c'est à cette femme inégale, indéfinissable même, qu'il est prêt à me sacrifier. Quoique j'aie déja vingt-trois ans, elle a dix bonnes années au moins plus que moi. Au premier coup d'œil elle a de l'éclat & l'air de la beauté; mais le desir qu'elle a de faire jouer sa physionomie, la rend grimacière. Elle auroit eu de l'esprit, sans son affectation à paroître en avoir encore plus; elle n'adopte aucune idée simple & naturelle, rien ne lui plaît que l'extraordinaire, & finissant

par n'en avoir aucune qui lui soit propre, son opinion est toujours d'après celle de quelques beaux-esprits subalternes, qui se tiennent honorés de s'attacher à son char, & qui la vantent, dans leurs petites sociétés, comme une dixième Muse. Le chevalier a ce jargon brillant que vous lui connoissez, & qu'il préfère au ton noble, agréable qu'il lui seroit si facile de prendre avec le fond d'esprit qu'il a. Dorimène a cru qu'il étoit du bon air de chercher à lui plaire; & le peu d'usage qu'elle a d'un monde qu'elle ne connoîtra jamais, l'a laissée se compromettre à des avances qu'elle regarde sûrement comme sans conséquence, mais auxquelles le maudit amour-propre du chevalier n'a pu résister. Quoique Dorimène ne puisse m'inquiéter sérieusement, je vous avoue que je ne peux supporter que Villers se donne le ridicule de s'attacher à cette folle, & qu'elle ait l'air de croire qu'il me la préfère. Je vois, ma chère cousine, par ce portrait que je reconnois pour être ressemblant, que la jalousie peint quelquefois aussi bien que l'amour; mais vous avez trop épargné Villers, pour ne me pas faire croire que vous l'aimez encore. Parlons vrai, ma cousine, vous n'êtes pas trop en droit de croire qu'il soit impossible à l'amour de détruire la coquetterie. Eh! pourquoi, jeune, charmante & pleine

d'esprit, désespéreriez-vous de faire enfin dans le caractère de Villers le même changement qu'il a fait dans le vôtre ? A votre place, je me ferois un honneur de le soumettre, & de triompher d'une rivale aussi peu dangereuse.

Clarice ne put s'empêcher de rire, & n'eut rien à répliquer. Sainville avoit dit en peu de mots tout ce que de longues réflexions bien tumultueuses & bien tristes, l'avoient amené à conclure sur sa position embarrassante. Ah! le méchant cousin que j'ai là, lui dit elle! pourquoi Villers ne me devine-t-il pas aussi bien?

Sainville ne voulut ni la presser, ni l'embarrasser plus long-temps; mais il se promit bien de la servir. Deux jours après, se trouvant dans une société choisie, à laquelle Dorimène & Villers s'étoient joints plutôt par air, que par un véritable attrait, Sainville attaqua Dorimène de conversation, avec l'air de la consulter comme une personne qu'il regardoit comme étant très éclairée; & la persiflant avec l'air le plus simple & du plus grand respect, il la fit tomber quatre fois en un quart d'heure en contradiction avec elle-même, & la rendit si ridicule aux yeux de Villers, que celui-ci, ne pouvant plus y tenir, sortit le premier de la maison, & fut à pied se faire écrire chez

Clarice, plutôt que d'attendre Dorimène & de ſortir avec elle.

Dès le lendemain il fut à la toilette de Clarice, que Sainville avoit inſtruite déja de cette ſcène, mais qui feignit de l'ignorer; &, ſelon la même conduite qu'elle avoit toujours tenue avec lui, nulle eſpèce de reproche ni d'explication ne le mit à même de s'excuſer auprès d'elle.

Pendant près de trois mois que Sainville paſſa ſans s'en retourner dans ſes terres, il fut conſtamment occupé des extraits qu'il avoit promis à Zélie, & ce travail aſſidu lui laiſſoit peu de momens à donner à la ſociété. Le grade de maréchal de camp auquel il étoit parvenu, l'exemptoit du ſervice de quatre mois qu'il faiſoit auparavant à ſon régiment, & lui laiſſoit ſa liberté. Ses amis étoient étonnés de l'eſpèce de retraite dans laquelle il vivoit, & le lui reprochoient: Sainville fut obligé de leur laiſſer entendre qu'il étoit fortement occupé d'un traité de tactique & d'un autre ſur l'artillerie; ce fut même de ce dernier prétexte dont il ſe ſervit pour prévenir ſur le long ſéjour qu'il ſe propoſoit de faire dans ſon château, pluſieurs expériences qu'il vouloit y tenter, (diſoit-il) pouvant l'y retenir pendant toute la belle ſaiſon. Ariſte parut ſatisfair de cette excuſe: Clarice ſe

plaignit de son absence, comme une amie bien tendre. Tous les deux lui promirent de lui donner souvent de leurs nouvelles & de celles de la cour.

Sainville partit pour son château, muni d'un si grand nombre d'extraits, tous de sa main, que l'homme de lettres le plus laborieux eût eu peine à croire qu'il n'eût mis que trois mois à les écrire. Mais de quelle activité, de quel vif intérêt n'est-on pas capable, quand on est pénétré de cette espèce d'amitié dont Sainville éprouvoit si souvent la chaleur pour sa jeune & charmante élève!

S'il avoit élagué soigneusement des ouvrages qu'il avoit choisis tout ce qui peut faire naître l'idée de l'amour, il en avoit de même élagué cette métaphysique obscure, qui, loin d'agrandir l'esprit, l'use en le renfermant dans un dédale tortueux, ou ces antithèses brillantes, & cette affectation puérile qui retardent la marche rapide des idées, & prouvent plutôt le peu de goût & la stérilité d'un auteur, qu'elles n'annoncent la force de son esprit & la vérité de son pinceau.

Sainville, il est vrai, s'étoit trouvé soutenu dans ce travail par de longues lettres qu'il recevoit tous les huit jours de Zélie. Il n'en étoit aucune qui ne renfermât quelques questions intéressantes auxquelles il répondoit avec cette

ſimplicité lumineuſe qui ſe trouve preſque toujours dans un eſprit nourri par de bonnes études, & qui connoît le véritable art de penſer. Sainville ſentit un doux frémiſſement en revoyant ſa chère Zélie ; il n'en pouvoit plus être ſéparé quelques mois ſans voir quelques graces nouvelles ſe développer en elle. Zélie, toujours la même pour lui, commençoit cependant à n'avoir plus tous ces petits empreſſémens & ces careſſes badines de l'enfance ; mais l'air & le ton un peu plus ſérieux qui les remplaçoient, conſervoient toujours quelque choſe de ſi naïf & de ſi tendre, que Sainville reconnut avec tranſport que l'amie la plus aimable & la plus ſenſible commençoit à remplacer pour lui la plus careſſante des enfans. Ah! que ce nouveau ſentiment lui fut cher! qu'il y répondit bien par tous ceux qui rempliſſoient ſon ame !

Zélie lui rendit compte, & toujours avec le même deſir d'être approuvée, de tout ce qu'elle avoit appris de nouveau pendant ſon abſence. Elle n'avoit rien négligé!.... Je ne trouve les heures longues, lui diſoit-elle, que lorſque votre retour eſt encore éloigné; mais je me dis bien vîte, apprenons cette ſonate de plus, parcourons ce cabinet d'hiſtoire-naturelle, brodons cette veſte pour ſon retour; tâchons de perfectionner les leçons que mon ami m'a données, pour ren-

dre fidèlement la nature. A propos, ajouta-t-elle, si vous me promettiez bien de ne vous pas moquer de moi, je vous montrerois un essai que j'ai fait ; mais j'ai trouvé bientôt que l'entreprise étoit au-dessus de mes forces. Voyons, ma chère amie, lui dit Sainville...... Ce nouveau nom d'amie que Sainville donnoit à Zélie, la fit tressaillir de joie. Ah! lui dit-elle, que ce nom d'amie est doux pour votre enfant! Mais, dites-moi donc, mon cher ami, n'est-ce point par distraction que vous me le donnez ? Quoi ! sentez-vous bien là.... oui, là, répéta-t-elle en portant la main sur son cœur.... que cet enfant qui vous aime si tendrement commence à devenir pour vous une amie ? Ah! comme je me souviens bien de tout ce que vous m'avez dit sur les devoirs de l'amitié! Mais, tenez, je crois que vous ne m'en avez pas encore assez parlé. Oh! non, non, vous ne m'avez pas tout dit : je veux m'occuper sans cesse de la mienne pour vous, & vous verrez que je n'ai presque plus besoin d'instruction ; car je crois que je devine tout ce qu'elle inspire de plus vif & de plus agréable. Qui pourroit exprimer tout ce que Sainville sentit en ce moment ? Il n'auroit pu le définir lui-même, & la plus légère réflexion sur le trouble qu'il sentit alors, l'en eût empêché... Voyons, voyons, ma chère Zélie, lui dit-il avec vivacité, ce que vous appellez votre

grande entreprise? Zélie courut dans le même cabinet où la première fois elle avoit caché sa harpe; elle en rapporta sur le champ un assez grand tableau qu'elle avoit presque peint en entier. Ce tableau représentoit son cabinet d'étude; une grande table y paroissoit couverte d'instrumens groupés avec élégance; des papiers de musique, des globes, des crayons, des broderies, annonçoient la variété de ses occupations. D'un côté de la table, madame Berrard étoit peinte filant à son rouet; pour cette fois, elle l'étoit avec plus de fidélité que la première, & sa bonne & douce physionomie portoit l'espèce de coloris & le commencement des attributs de son âge. Sainville étoit peint à côté d'elle: ah! qu'il étoit ressemblant! que ses yeux étoient tendres & plein d'expression! quoiqu'ils parussent fixés sur une figure esquissée qu'on ne pouvoit encore deviner, quelques traits légers de crayon donnant à peine l'idée d'une femme assise dans un fauteuil vis-à-vis de Sainville. Tenez, mon ami, lui dit Zélie, j'avois bien envie de me placer là; mais j'ai réfléchi qu'on ne se peint jamais bien soi-même. D'ailleurs, je voulois avoir l'air de m'occuper d'un genre d'étude qui vous seroit agréable, & j'ai voulu vous en laisser le choix. Oh! pour vous, je n'ai point du tout été embarrassée: j'avois si bien tous vos traits dans la tête, je me

rappellois si facilement cet air, cette mine si douce que vous prenez en regardant votre enfant.... Oh ! oui, je parierois, sur-tout à présent, vous peindre au bout d'un an d'absence, tel que je vous vois en ce moment.

Que les philosophes les plus modestes, ou même les plus sévères, se mettent à la place de Sainville : ne l'admireront-ils pas d'avoir pu résister à cet attrait enchanteur ? Ames sensibles, lui pardonnerez-vous d'avoir pu cacher le trouble qui l'agitoit, & de n'avoir pas couru se jetter aux pieds de Zélie ? .... Sainville, en effet, se leva sur le champ avec vivacité ; mais ce ne fut que pour aller prendre les crayons de pastel. C'est à moi, ma chère enfant, lui dit-il de l'air le plus riant & le plus libre qu'il put affecter, c'est à ma main à finir cet agréable ouvrage. A ces mots, il la fit asseoir vis-à-vis de lui dans un fauteuil pareil à celui qu'elle avoit déja peint ; & se servant de tous les traits qu'elle avoit ébauchés : Je vais, dit-il, vous peindre dans une occupation nouvelle, & je ne peux en choisir une meilleure que celle que vous m'avez paru desirer. Il mit alors dans ses mains un cahier des extraits qu'il avoit faits pour elle ; c'étoit celui de l'Histoire de France par l'abbé Velly.

Ne serions-nous pas en droit de soupçonner que Sainville ne vouloit alors fixer les yeux de

Zélie fur fon cahier, que dans la crainte d'être trop troublé dans fon travail par fes regards enchanteurs? Mais s'il craignoit qu'ils ne lui donnaffent quelques diftractions, il n'avoit pas affez prévu celles que pouvoit avoir Zélie dans fa lecture. Elle en eut en effet; & quelquefois fes yeux fe levoient de deffus fon papier, pour chercher ceux de ce papa fi cher. Sainville malgré lui quittoit alors fon crayon, paroiffoit en chercher un autre & ne pouvoit plus fe fervir du même. Zélie fe remettoit promptement à fa lecture. Lifez-vous bien mon écriture, ma chère enfant, lui dit Sainville? (par le feul befoin qu'il fe fentoit de lui parler.) Cette queftion, ce fon de voix furent bien agréables pour Zélie; fon jeune cœur & fa bouche fouffroient d'un fi long filence: Ah! mon ami, lui dit-elle, je la lis mieux que la mienne; il n'eft aucun trait de votre main qui puiffe m'échapper. J'ai relu cent fois les lettres que vous m'écriviez dans vos abfences; je les fais toutes par cœur: eft-ce que je pourrois rien perdre d'un papa qui m'eft fi cher? Vous écririez mal exprès, que je vous devinerois encore. Comme Zèlie regardoit alors ce papa, fa réponfe fut un peu longue. Elle l'eût été bien plus, fans que Sainville eût eu la force de l'interrompre?...... Quoiqu'il peignît avec facilité, quoiqu'il n'eût pas befoin d'exciter le

feu

feu de son imagination, & d'embellir la charmante Zélie par des graces nouvelles, il faut l'avouer, son ouvrage fut un peu long. Zélie lui faisoit souvent retoucher ce qu'elle avoit peint dans ce tableau : les séances se multiplièrent pour le finir ; mais elles n'ennuyèrent ni le peintre, ni son modèle. Le Corrège eût avoué le portrait de Zélie ; Dibutadis eût reconnu dans celui de Sainville tout ce qui l'animoit en peignant Polémon.

Sainville, en initiant Zélie dans la connoissance des âges, des nations, & des grands événemens, croyoit avec raison que la plus importante à bien acquérir, est celle de l'histoire naturelle de son pays. Il avoit trop de lumière & de goût, pour vouloir que son élève surchargeât sa mémoire par cette multitude de faits qui se ressemblent tous, & qui ne donnent qu'une pesante & diffuse érudition : il desiroit seulement que Zélie, après avoir fixé dans sa tête les principales époques, saisît avec sagacité l'esprit, les intérêts, les causes des révolutions qui les avoient successivement amenés. Ce fut donc les mœurs nationales des différens peuples, & sur-tout des François, qu'il se plut à mettre siècle par siècle sous ses yeux ; & le choix qu'il avoit fait pour son premier extrait de l'ouvrage de l'abbé Velly, auquel il fit succéder celui du président Hénault, & des mœurs

des nations, réussit selon ses desirs, & plut assez à l'esprit juste, quoique très-vif de Zélie, pour qu'elle le priât de suivre toujours la même méthode dans ses lectures.

Que de momens heureux pour Sainville & pour Zélie, pendant un tems qu'ils ne devoient déja plus appeller une étude ! Ils y donnoient une longue partie du jour ; &, sans s'en appercevoir, ils la prolongeoient en se promenant ensemble lorsque Zélie avoit quitté ses cahiers. Animé par le plus vif & le plus tendre intérêt, étonné sans cesse par la facilité qu'elle avoit à saisir des idées nouvelles, l'instruire n'étoit plus un travail pour lui ; c'étoit la plus douce occupation qui pût embellir toutes les heures de sa vie. Zélie, de son côté, trouvoit bien des charmes à voir Sainville si tendrement occupé d'elle ; quoique bien jeune encore, elle étoit capable de la plus forte attention. Le son de la voix de son ami suffisoit pour la captiver toute entière ; ses progrès furent égaux à celui d'un sentiment qu'elle croyoit n'être que de l'émulation. Ah ! qu'il me sera cher, se disoit-elle souvent, de mériter le nom d'amie qu'il m'a déja donné ! Ne me sera-t-il pas bien honorable & bien doux de pouvoir parler de tout avec lui comme son égale, & comme la compagne de sa solitude.

Cette solitude ne se faisoit sentir à Zélie que par un charme si constant & si paisible, qu'elle

auroit frémi de la voir finir ; & c'étoit de la meilleure foi qu'elle disoit à Sainville d'un ton ingénu : Que je vous plains, mon ami, d'être contraint à faire des voyages qui vous privent du calme & des plaisirs dont nous jouissons ici ! Zélie, sans pouvoir s'en douter, lisoit bien dans le cœur de Sainville ; en exprimant ce que le sien lui dictoit. Déja Sainville n'imaginoit plus qu'il pût exister d'autre félicité pour lui, que d'être sans cesse avec son élève, de la voir, de l'écouter, & de jouir de la réussite des soins qu'il avoit pris pour elle. Le séjour qu'il fit cette fois à son château fut de plus de six mois; & lorsque dans l'hiver il fut obligé de s'en séparer, sa seule consolation fut de se dire qu'il alloit travailler à de nouveaux cahiers pour elle, lui choisir les instrumens propres à lui donner une notion suffisante de la physique expérimentale ; & jamais les adieux de Sainville & de Zélie n'avoient encore été si douloureux qu'ils le furent cette fois. S'il est un père qui connoisse le bonheur d'élever une fille aimable & spirituelle à toutes les connoissances qui peuvent lui donner une vraie supériorité, qu'il apprécie la félicité pure dont Sainville venoit de jouir, & la douleur qu'il dut sentir en la perdant.

De retour à la cour & dans la capitale, Sainville essuya non-seulement les reproches d'Ariste

& de Clarice fur fa longue abfence, mais il éprouva de nouveaux embarras. Son oncle, toujours occupé du projet de le marier, avoit facilement engagé Clarice à lui faire les mêmes inftances. Elle fentoit tout le befoin qu'elle avoit de cet eftimable ami. La plus douce & la plus entière confiance s'étoit établie entre Sainville & Clarice : le feul regret qu'il portât près de Zélie, étoit celui d'être féparé d'une véritable amie ; & Clarice, trop fouvent affligée par la conduite du chevalier de Villers, n'avoit d'autre confolation que d'ouvrir fon ame dans celle de l'ami le plus fenfible & le plus vertueux. Elle avoit travaillé pendant fon abfence à déterminer fon père à lui faire donner une infpection ; mais, quoiqu'une pareille diftinction foit honorable, puifqu'elle eft fouvent la récompenfe du mérite militaire, Arifte eut la douleur de voir fon neveu s'excufer, par quelques raifons plaufibles, de l'accepter. Captivé par un fentiment intérieur qu'il n'ofoit encore approfondir, de peur de fe trouver coupable, Sainville n'étoit déja plus le maître de donner aux occupations, aux voyages d'un infpecteur, un temps qu'il croyoit devoir à perfectionner l'éducation de la fille de fon ami.

La fageffe & la raifon en imposeront toujours à la frivolité, lorfqu'elles paroîtront fous

des traits aimables.... Le chevalier de Villers ne put revoir Sainville sans l'éprouver : il devint plus attentif près de Clarice; cela lui suffit pour le faire paroître encore plus aimable. Le temps du deuil de cette charmante veuve venoit de finir, & malgré quelques réflexions que l'amitié de Sainville pour elle, lui suggéroit encore, il ne put lui refuser de seconder auprès de son père les premières démarches qu'elle se proposoit de faire pour lui faire approuver qu'elle donnât sa main à Villers. L'un & l'autre trouvèrent bien des oppositions de la part de ce ministre, déja prévenu contre la conduite souvent imprudente & le caractère léger du chevalier. A la fin, cédant à la tendresse qu'il avoit pour cette fille aimée, se rappelant combien elle s'étoit rendue estimable par ses soins pour le vieux Cléon, & trouvant qu'il étoit juste que l'amour la dédommageât de la perte de ses premières années, il consentit à lui laisser partager sa fortune avec un homme de grande naissance, qui n'avoit contre lui que les petits défauts trop ordinaires aux gens de la cour de son âge. Mais il exigea de sa fille d'attendre encore un an, d'être plus réservée que jamais avec Villers, & même de ne le recevoir que rarement chez elle. Clarice le lui promit en soupirant : une promesse faite par une femme

estimable, au père le plus digne d'être aimé; fut pour elle un serment bien respecté.

Villers se plaignit bientôt à Sainville du changement de la conduite que Clarice observoit avec lui. N'en seriez-vous pas peut-être vous-même la cause, lui dit-il en riant? Vous êtes tous les deux bien aimables: vos sentimens l'un pour l'autre paroissent si sérieux & si tendres, qu'il est difficile à la seule amitié d'en faire naître de pareils. Ne seriez-vous pas un peu tentés de vous soumettre à présent à la même chaîne qu'il ne tint qu'à vous deux de porter?

Sainville, dans la première suprise que lui causoit le propos léger & déplacé de Villers, ne l'avoit pas interrompu: Ne vous lasserez-vous donc jamais, mon cher Villers, lui dit-il avec une sorte d'indignation, de juger le caractère des autres d'après la légéreté du vôtre? Sachez que ce que vous ne regardez que comme une plaisanterie, m'offenseroit vivement de tout autre que vous. Ah! n'ayez d'inquiétude que sur vous-même; n'ayez d'autres soins que ceux de mériter un cœur vertueux, prêt à se donner à vous. Mais, quoique tout doive vous assurer que je suis véritablement votre ami, songez que je le suis de Clarice, & que je cesserai d'être le vôtre, si vous manquez aux égards

que vous lui devez, & si par votre faute vous faisiez le malheur de sa vie. L'air attendri qu'eut Sainville en prononçant ces derniers mots, ne put inspirer à Villers que le sentiment de la reconnoissance : il embrassa tendrement Sainville: Ah! mon ami, lui dit-il, que je me hais quelquefois de n'avoir pas le courage & la raison de vous ressembler! Je sens toute la force, toute la vérité de ce que vous venez de me dire; & je sens encore plus le tort que j'eus, en entrant dans le monde, de ne m'être pas assez rendu maître de mes premiers mouvemens, & d'avoir toujours cédé trop facilement à la première séduction. Vous êtes encore à temps de revenir de ce foible, lui dit Sainville; & l'amour le plus heureux sera votre maître, si vous savez apprécier tout ce qu'il vous destine, & le bonheur d'être aimé par une femme telle que l'aimable & vertueuse Clarice.

Villers, frappé de cette conversation, sentit la vérité qui venoit de parler par la bouche de Sainville. Sa conduite, en effet, près de Clarice, fut pendant long-temps celle qu'elle pouvoit lui desirer; elle l'eût peut-être été davantage, si Sainville, absent depuis plus de six mois de Zélie, & ne pouvant plus résister aux sentimens qui l'entraînoient à son château, ne fût parti pour s'y rendre, bien muni de tout

ce qu'il put imaginer d'utile à l'inſtruction comme à l'amuſement de ſon élève.

Nous laiſſons aux lecteurs nés ſenſibles, le plaiſir d'imaginer quel fut le charme de l'entrevue de Sainville & de Zélie : leurs premiers embraſſemens, leurs innocentes careſſes furent celles d'un père & d'une fille bien tendres, bien enchantés de ſe revoir. Mais, quel eſt donc le pouvoir de la beauté!.... Quoique Zélie n'eût encore que quatorze ans, la ſienne étoit déja ſi parfaite, ſa taille élevée & ſon air étoient ſi nobles, que bientôt Sainville devint plus timide auprès d'elle. Pour la jeune & charmante Zélie, s'abandonnant avec candeur à tout ce qu'elle croyoit devoir à Sainville ; ſon air fut toujours le même ; ſon ingénuité, ſon innocence ne lui permettoient pas de ſe refuſer au plaiſir de lui prodiguer bien des careſſes, qu'elle ne ſavoit pas même pouvoir être des faveurs. Sainville eût démenti ſon ſyſtême, s'il en eût fait connoître le prix, en ayant l'air de s'en défendre ; mais il ne les lui rendoit plus : l'eût-il oſé ! ... vertueux autant qu'il l'étoit, lorſqu'il ne pouvoit plus ſe cacher tous les tranſports involontaires qu'animoient en lui les plus légères careſſes de Zélie ? Dirions-nous que cette ſituation devint un ſupplice ? on nous répondroit : Ah! qu'il eſt doux de l'éprouver !..Non, nous dirons

ſeulement, que jamais on ne ſe trouva dans une ſituation plus embaraſſante; & que jamais l'honneur & la probité la plus épurée n'ont combattu ſi vivement la plus douce des ſéductions, avec autant de vertu, d'oubli de ſoi-même, & de ſuccès.

Madame Berrard s'apperçut facilement de la vive impreſſion que les charmes, les propos ingénus & les careſſes de Zélie faiſoient ſur Sainville. La ſimple reconnoiſſance, la plus vive amitié même, ſe diſoit-elle auſſi quelquefois en obſervant Zélie, pourroient-elles prendre ce caractère expreſſif que je remarque dans ſes regards & dans tous les momens où Sainville eſt avec elle?

L'attention qu'il avoit à ne ſe trouver jamais avec Zélie qu'en ſa préſence, la joie qui brilloit dans les yeux de Zélie dès qu'elle ne faiſoit encore que l'entendre approcher de ſa chambre, tout confirmoit madame Berrard dans ſes ſoupçons: mais la prudente & vertueuſe Bonne eût craint d'offenſer mortellement l'un, en les faiſant paroître, & de trop éclairer l'autre, en lui apprenant à lire dans ſon cœur.

Le coup étoit enfin porté; Sainville ne pouvoit plus ſe diſſimuler qu'il adoroit Zélie; & ſa vertu ſévère en étoit ſi vivement alarmée, que ſon malheureux cœur éprouvoit tous ces combats cruels & toujours inutiles que la rai-

ſon livre aux grandes paſſions. Sa dernière reſſource étoit de ſe dire ſans ceſſe, qu'à l'âge de trente-cinq ans il ne pouvoit être aimé d'un enfant de quatorze, & que l'ingénuité de Zélie, qui n'avoit nulle idée de l'amour, qui n'attribuoit aucun prix au ton, à l'air qu'elle avoit avec lui, la portoit ſeule à s'abandonner aux ſentimens de la reconnoiſſance & de la ſimple amitié.

Cette défiance de lui-même, cette idée de ne pouvoir être aimé, lui donna quelque aſſurance contre tout ce qui ſouvent eût pu convaincre du contraire l'homme le plus modeſte; il crut pendant quelque temps encore avoir triomphé de lui-même; mais peut-être n'eut-il pas la force d'examiner ſi le charme ſecret qui l'enchaînoit auprès de Zélie n'étoit pas plutôt une paſſion invincible, que le deſir de perfectionner l'éducation de la fille de ſon ami.

Ce charme cependant ſe faiſoit ſentir avec tant d'empire, que Sainville n'eut pas la force d'y réſiſter & de s'éloigner de Zélie. Un ſeul de ſes regards, une ſeule de ſes queſtions ſuffiſoient pour lui faire oublier qu'Ariſte & ſes amis ſe plaignoient de ſon abſence: s'il ſe refuſoit de s'arrêter aux regards de Zélie, il ſentoit bien agréablement le devoir de répondre à ſes demandes. Ses réponſes étoient toujours

longues; on croit n'avoir jamais tout dit à ce qu'on aime.... Les détails dans lesquels il entroit faisoient aussi naître toujours de nouvelles questions; les soirées même les plus longues de l'hiver ne lui suffisoient jamais pour qu'il crût s'être assez bien expliqué dans ses réponses. Minuit sonnoit, il remettoit au lendemain à les finir; & le jour suivant, rempli par les occupations de Zélie, se terminoit toujours par des conversations qui leur faisoient sentir, sans les contraindre, la nécessité, le besoin même qu'ils avoient de se revoir le lendemain.

C'est ainsi que Sainville passa, presque sans s'en appercevoir, deux années de suite dans son château. Pendant ce temps, Zélie avoit achevé de se perfectionner dans tous les talens, les arts & les connoissances. Une taille telle que celle de Galatée, les traits les plus touchans, les graces les plus naïves, seize ans, ces seize ans, que Sainville avoit craint, faisoient de la fille de Dorival la beauté la plus parfaite. Que restoit-il donc à Sainville à faire encore pour elle? Un autre eût cru peut-être qu'il étoit temps de lui faire connoître le bonheur d'aimer; mais Sainville, bien persuadé qu'il ne pouvoit l'être, se trouvoit heureux que Dorival, en partant, eût imposé la loi de cacher à sa fille jusqu'au nom de l'amour.

Cependant, depuis le départ de ce malheureux ami, Sainville n'en avoit point reçu de nouvelles : le bruit de sa mort avoit même couru. Quelques marins de retour à l'Orient avoient semé le bruit de plusieurs actions sanglantes qui s'étoient passées dans les Indes, & dans lesquelles un grand nombre de François étoit péri. Dorival n'est plus, se dit-il, puisqu'il n'a pas pu donner quelque marque de son souvenir aux deux personnes qui lui sont les plus chères. Quel parti me reste-t il donc à prendre pour celle qu'il m'a confiée, & que j'ai juré de traiter comme ma propre fille? Ah! je ne sens que trop qu'il est temps que je me serve des droits de père, avec la fille du malheureux Dorival. Je me souviens que la seule raison qu'il nous donna pour élever Zélie dans l'ignorance absolue de tout ce qui peut faire naître l'idée de l'amour, c'est la position où cet ami sans biens, sans ressource, désespéroit qu'elle pût faire un choix digne d'elle : je suis riche, je peux la doter, je le dois : il est temps de dévoiler ses yeux, de la rendre à la société, de lui laisser connoître..... oui, de lui laisser sentir que son cœur est fait pour aimer comme elle est faite pour plaire. Sainville, Sainville! se dit-il alors avec un sentimenr douloureux, serois-tu donc assez barbare pour laisser ignorer à Zé-

lie qu'il est une suprême félicité pour deux ames vertueuses & tendrement unies ? Frémis de le lui cacher plus long-temps par un retour criminel sur toi-même ! Et si vingt ans de plus que Zélie te privent de l'espoir d'en être aimé, n'ayes pas l'injustice & l'indignité de dérober plus long-temps à tous les yeux, dans ton château, cette charmante fille adoptée par ton ame & par tes sermens ? Qu'elle ouvre enfin ses yeux au nouveau bonheur dont elle peut jouir, & qu'elle lise dans les regards de ceux qui l'admireront, le même hommage que depuis long-temps tu rends en secret à ses charmes.

Les résolutions généreuses sont celles qu'une ame honnête saisit & suit le plus promptement; elles portent leur récompense avec elles; en inspirant un courage presque surnaturel à ceux qu'elles ont déterminés à les remplir dans toute leur étendue. Dès ce moment Sainville s'élevant au-dessus de lui-même, prit le parti de retourner à Paris, de faire une confidence entière à son oncle du sort de Zélie, de son éducation, de ses projets pour elle, & même du foible qu'il ne pouvoit arracher de son cœur. Il savoit aussi que le mariage de Clarice & du chevalier n'étoit point encore accompli; quoique depuis trois mois tout parut d'accord pour le terminer : il se sentit assez sûr de l'a-

mitié de Clarice, qui, depuis plus de trois ans, étoit maîtresse libre de ses actions, pour en obtenir qu'elle vînt passer quelque temps dans son château, lorsqu'elle sauroit tout le besoin qu'il avoit de son secours, pour donner à Zélie les premières notions de la société générale.

Sainville ne se sentoit pas le courage de les lui donner lui-même: uniquement occupé d'exécuter son projet, il ouvrit en partie son cœur à Madame Berrard, après s'être assuré de son secret: il la prévint sur l'arrivée prochaine d'Ariste & de Clarice, la chargea de tout préparer elle même dans l'intérieur du château, sans que Zelie pût s'en appercevoir. Il donna les mêmes ordres au bon-homme Cléante, avec celui de faire tenir sa chaise de poste prête pour le lendemain; & dès le même soir, affectant un air riant avec Zélie, qui se mit à pleurer tendrement en lui tenant les mains pour le retenir, il lui dit qu'une affaire de famille l'appeloit à Paris, & qu'il lui juroit de revenir en peu de jours. Que ferai-je donc en votre absence, dit-elle, en soupirant & tenant toujours sa main? Eh quoi, ma chère Zélie, lui répondit-il, n'avez-vous donc pas mille moyens de vous amuser, par la perfection & la variété de vos talens? Oh! mon

cher ami, lui dit-elle d'un ton auſſi doux qu'ingénu, ce n'eſt plus la même choſe que lorſque je m'occupois à les acquérir : je me diſois alors, ce ſera par mon application que je poſſéderai ce nouveau moyen de plaire à mon ami. Non, non, le même intérêt ne m'occupera plus : vous connoiſſez ſi bien tout ce que je ſais faire! Tenez, mon ami, je ſens que les ſons de ma harpe & de mon clavecin que vous ne pourrez entendre, ne feront plus que du bruit pour moi ; vos cahiers me diſtrairont !..... Je ne m'occuperai que des traces de votre main. Ah! mon ami, n'imaginez-vous donc pas à quel point je vais être triſte & m'ennuyer ? Croyez, ma chère enfant, lui répliqua-t-il, que vous trouverez bien des reſſources en vous-même. Ah oui! dit Zélie, voilà bien ce qu'on peut dire à ſon enfant ; mais ce n'eſt pas aſſez pour une amie. Et ne m'avez-vous donc pas dit que l'amitié nous occupe ſans ceſſe de l'objet aimé ? ne me le faites-vous pas aſſez éprouver ? & ſi ce ſentiment vous étoit auſſi cher qu'à votre Zélie, pourriez-vous vous réſoudre à la quitter ? Sainville frémiſſoit : les tendres plaintes de Zélie retentiſſoient dans ſon cœur. Ah! que la reconnoiſſance, ſe diſoit-il, a de pouvoir ſur une belle ame ! que je crains pour Zélie le moment où ſon cœur s'animera par des ſentimens mille fois plus vifs & plus doux encore!

Sainville partit : les regrets de Zélie le suivirent ; & son appartement, pour la première fois de sa vie, lui parut être une solitude. Sainville en arrivant à Paris courut chez Ariste ; son cœur s'ouvrit à la plus vive tendresse en le revoyant : mais, quelque résolution qu'il eût prise auparavant, le secret le plus cher pour ce cœur ne put s'en échapper. Epargnez-moi vos reproches, ô le plus sage & le meilleur des hommes, dit-il à son oncle : croyez qu'il n'en est aucun que je ne me sois déja fait. Je ne peux vous rien dire de plus en ce moment, & j'ignore encore moi-même tout ce que j'aurai peut-être à vous dire. Le trouble de Sainville étoit trop marqué lorsqu'il fit cette priere à son oncle, pour ne lui pas faire juger que Sainville se sentoit oppressé par un secret qu'il renfermoit dans son cœur. Il en eut pitié : la vraie philosophie compâtit toujours à la foiblesse des autres. Il ne pressa point son neveu par des questions embarrassantes, & lui promit d'attendre sans impatience qu'il s'ouvrît plus entièrement à lui.

En sortant de chez Ariste, Sainville courut chez Clarice, qui ne s'occupa dans le premier moment que du plaisir de le revoir, & dont la discrétion fut la même que celle d'Ariste, dans les questions qu'elle auroit pu lui faire sur le long séjour qu'il avoit fait dans son château. Dans les

termes où Sainville ſavoit qu'elle étoit avec le chevalier de Villers, il fut ſurpris de ne le point trouver auprès d'elle, & ne put s'empêcher de lui demander s'il étoit à Paris. Clarice rêva quelques inſtans avant que de lui répondre; & ne put s'empêcher de ſoupirer en lui diſant: Il vint hier au ſoir prendre congé de moi, pour un mois: il m'a dit qu'une revue d'inſpecteur, à laquelle il ne s'attendoit pas, le forçoit à partir pour la Gaſcogne où ſon régiment eſt en garniſon. Je le crois, je dois le croire, & je trouverois au-deſſous de moi de faire épier ſes démarches, pour ſavoir le vrai motif de ce voyage.

Sainville dit mille choſes galantes à ſa couſine ſur toutes les raiſons qui devoient l'aſſurer de l'amour du chevalier; mais il ne put réuſſir à la tirer de la rêverie & de l'air ſérieux qu'elle avoit pris pour lui répondre.

Sainville eût été bien ſurpris & bien embarraſſé, lorſqu'il parloit à ſon oncle & dans ſon entretien avec Clarice, s'il eût pu croire que, quoiqu'ils ne ſuſſent que très-imparfaitement ſon ſecret, quelques rapports qu'on leur avoit faits depuis quelques jours leur avoient donné bien des ſoupçons ſur la longue abſence qu'il venoit de faire.

On peut ſe ſouvenir de pluſieurs traits du caractère de Dorimène, qui feront croire ſans peine

qu'elle dut être très-piquée de s'être vue quittée ſi bruſquement par le chevalier de Villers. Dorimène avoit au ſuprême degré cette eſpèce de curioſité qui naît preſque toujours du vuide de l'eſprit, & du deſir d'intéreſſer la ſociété par un récit, ſouvent très-infidèle, des nouvelles courantes. Quelques propos de domeſtiques ſur la liaiſon intime de Sainville avec Clarice & le chevalier de Villers, lui firent ſoupçonner que le procédé de ce dernier pouvoit être une ſuite des conſeils de ſon ami. Sainville lui parut être le plus coupable vis-à-vis d'elle, & ce fut de lui qu'elle chercha l'occaſion de ſe venger. Elle ſçut qu'un valet intriguant, que ſon indiſcrete curioſité avoit fait renvoyer du château de Sainville par ordre de madame Berrard, cherchoit une nouvelle condition; elle ne balança pas à le prendre à ſon ſervice. Ce fut par ſon rapport qu'elle ſut que Sainville tenoit une jeune perſonne, belle comme un ange, renfermée dans ſon château. On eſt incertain, lui dit-il, ſi celle qu'il dérobe à tous les regards eſt ſa propre fille ou ſa maîtreſſe: je n'ai pu que l'entrevoir un ſeul jour que des maçons réparoient le chapiteau du grand mur du jardin: je montai ſur leur échelle pendant qu'ils étoient allé dîner: j'apperçus une très-jeune & très-jolie fille, qui, pendant leur abſence, ſe promenoit avec une eſpèce de gou-

vernante. La jeune perſonne, occupée à cueillir des fleurs, ne put me voir ; mais celle qui l'accompagnoit m'apperçut, me reconnut ſans doute, &, dès le lendemain, le concierge me donna mon congé.

Ce rapport fut plus que ſuffiſant pour que Dorimène trouvât de quoi forger une hiſtoire ; & la ſurchargeant des embelliſſemens que le deſir de nuire à Sainville lui dicta, le chevalier de Villers fut un des premiers qu'elle choiſit pour la faire courir, connoiſſant ſon indiſcrétion & ſa légéreté. Cependant Villers ſe garda bien de la divulguer ; il aimoit trop Sainville pour contribuer a lui donner un travers ; mais, ſur le récit qu'il voulut entendre de la bouche du nouveau domeſtique de Dorimène, mille idées romaneſques s'emparèrent de ſa tête légère ; & connoiſſant la ſageſſe de Sainville, la première fut, que celui-ci cachoit dans ſon château le fruit de quelque mariage clandeſtin ; que le refus qu'il faiſoit de ſe marier, étoit pour aſſurer une grande fortune à cette enfant ; & que le temps qu'il paſſoit dans ſon château, renfermé près d'elle, étoit pour veiller lui-même à ſon éducation. C'eſt d'après la fable que Villers venoit de ſe forger, qu'il ne crut point faire une indiſcrétion, en n'en parlant qu'aux deux perſonnes qu'il ſavoit aimer Sainville le plus tendrement. Ariſte & Clarice furent

bientôt informés par lui, de la prétendue découverte qu'il venoit de faire. L'un & l'autre rejettèrent bien loin le rapport du domeſtique, qu'ils ne regardèrent que comme la plus noire calomnie; mais tel eſt ſon effet ordinaire, lorſqu'une nouvelle circonſtance ſemble lui donner quelque poids, que le plus ſage en eſt ébranlé. Cependant Ariſte ſe garda bien de le faire connoître à Sainville; mais il ſe propoſa dès ce moment, d'aller ſurprendre Sainville dans ſon château, dès qu'il y ſeroit de retour, pour ſe mettre à portée de vérifier par lui-même ce qui pouvoit avoir ſervi de fondement à cette hiſtoire.

Il en fut de même de Clarice; & celle-ci, dont la curioſité peut-être étoit encore plus vive, ſe rendit à la première demande que Sainville lui fit d'y venir paſſer quelques jours avec lui.

Quelque confiance qu'on ait pour un oncle, on en a quelquefois encore plus pour une amie, ſur-tout lorſque la confidence qu'elle a fait du ſecret de ſon cœur, donne l'aſſurance de lui dire le ſien.

Sainville crut avoir beſoin de la préſence de Zélie pour attendrir Ariſte ſur l'état de cette malheureuſe enfant, & pour lui faire approuver non-ſeulement ce qu'il avoit déja fait pour elle, mais la réſolution qu'il avoit priſe de la doter d'une

partie considérable de son bien, au moment de la faire paroître dans le monde, & de la rendre maîtresse de sa destinée, en la mettant en état de faire un bon choix.

Il n'eut pas le même embarras avec Clarice; & dès qu'elle lui fit entrevoir qu'elle avoit quelque légère connoissance de celle qu'il élevoit dans son château, il ne balança plus à lui faire une confidence entière. Ce fut les larmes aux yeux qu'il commença par lui raconter tous les malheurs de Dorival; la mort de son épouse, son combat contre Valcourt, & le moment terrible où, prêt à s'expatrier pour toujours, son malheureux ami, remettant sa fille entre ses bras, avoit exigé de lui de l'élever dans la plus obscure retraite, & de la séparer de tout ce qui pourroit troubler la tranquillité de son cœur.

Eh! croyez vous donc être sûr d'avoir réussi, mon cher cousin, lui dit-elle en le regardant fixément? Zélie a seize ans; vous avez formé son cœur & son caractère; elle vous doit tout; elle n'a vu d'autre homme aimable que vous. Ah! seroit-il possible qu'elle fût insensible pour celui que le goût & la raison auroient dû lui faire préférer même au milieu du plus grand monde? Et vous-même, mon cher Sainville, avez-vous pu vous défendre d'être sensible aux dons qu'elle a reçus de la nature, & à toutes les perfections

qu'elle raſſemble & qui ſont votre ouvrage? Ne cherchez point à ſonder mon cœur, lui répondit Sainville en ſoupirant. Ah! ma chère couſine, aidez-moi plutôt à m'empêcher d'y lire moi-même. Vous connoiſſez mes principes, & je préférerois la mort au malheur de les démentir. Non! je n'ai point l'amour propre de me flatter qu'avec vingt ans de plus que Zélie, je puiſſe encore lui plaire; & je me regarderois comme le plus lâche de tous les hommes, ſi j'abuſois de ſa reconnoiſſance, & ſi je la trompois au point de ne la pas mettre à portée de faire un meilleur choix. C'eſt de vous, de votre prudence & de votre amitié, que j'attends le ſervice eſſentiel de commencer à faire connoître le monde à Zélie : C'eſt en vos mains que je deſire la remettre au moment qu'elle y paroîtra; & vous ſerez la première à qui Zélie dévoilera les ſentimens d'un cœur encore trop ingénu pour qu'elle puiſſe vous les diſſimuler. Je ne dois, en ce moment, me regarder que comme ſon père; & lorſque je l'aurai dotée, c'eſt à vous que je remettrai tous mes droits ſur le reſte de ſa deſtinée. Clarice fut très-touchée de la haute eſtime que Sainville avoit pour elle, & l'aſſura que, dès ce moment, elle vouoit à Zélie l'amitié d'une ſœur aînée, qui ſe rendroit digne de la confiance qu'elle auroit en elle.

Sainville eût balancé peut-être à lui demander

dans quels termes elle en étoit alors avec le chevalier de Villers, mais elle-même le prévint. Hélas! dit-elle, je crois souvent qu'il m'aime, & j'avoue que j'ai toujours la foiblesse de le desirer; mais que de raisons ne me donneroit-il pas de rompre entièrement avec lui, si je ne savois que, souvent emporté par une imagination trop vive, sa légéreté ne tient qu'à son caractère, & ne prend rien sur ses sentimens! Vingt fois je l'ai vu pleurer à mes genoux, & détester tout ce qui pouvoit me déplaire; mais à la fin on se lasse de pardonner. Il est temps qu'un mariage, depuis long-temps presque annoncé dans le public, s'accomplisse ou se rompe. Mon père me presse même aujourd'hui de ne pas porter plus loin l'épreuve qu'il m'avoit demandée; & je suis décidée, au retour du voyage que Villers fait en Gascogne, ou de lui donner ma main, ou de le bannir à jamais de ma présence. Je ne peux m'empêcher de vous dire même que j'ai quelques noirs pressentimens, & que son départ précipité pour son régiment me donne des soupçons que je chasse avec peine.

Sainville lui dit tout ce qui lui parut propre à la rassurer, quoiqu'il ne fût pas lui-même sans inquiétude, connoissant le goût que le chevalier avoit pour toutes les aventures nouvelles qui rioient à son imagination.

L'un & l'autre avoient des soupçons trop bien fondés sur ce prétendu voyage de Gascogne. Villers, ému d'abord par la première peinture que le domestique, renvoyé du château de Sainville, avoit faite des charmes de Zélie, l'avoit été bien davantage lorsque Dorimène, qui connoissoit son caractère un peu romanesque, avoit eu l'art d'embellir encore le premier récit que ce domestique avoit fait, & de persuader que c'étoit une aventure digne de lui d'aller tirer cette jeune beauté d'un esclavage où, sans doute, elle languissoit.

Quelles raisons peuvent engager Sainville, disoit Dorimène, à la cacher avec tant de soin ? Je desirerois qu'elle fût sa fille ; car, en ce cas, ce seroit le meilleur parti qui fût en France. Elle pourroit faire la fortune d'un cadet de bonne maison. Si cette jeune fille est une maîtresse qu'il ait élevée pour lui seul, rien ne seroit si plaisant que de l'enlever, malgré toutes les précautions qu'il a prises pour se la conserver, & de démasquer sa fausse philosophie. Depuis long-temps il en impose au public par une sagesse affectée ; il s'érige en censeur de tous les gens de sa société. Vous-même, ne l'avez vous pas vu vingt fois vous assommer par ses tristes remontrances ? La vengeance la plus juste & la plus plaisante que vous puissiez en tirer, seroit de lui prouver qu'il

eſt tout auſſi foible qu'un autre, & qu'il eſt beaucoup plus dupe & plus extravagant, en imaginant qu'il pourra conſerver pour lui ſeul une eſpèce d'eſclave, qui doit beaucoup s'ennuyer de ſon ſultan dans cette triſte priſon.

Un pareil propos étoit bien propre à ſéduire une auſſi mauvaiſe tête que celle du chevalier de Villers. Dorimène avoit bien ſaiſi ſon foible, & le goût qu'il avoit pour les aventures ſingulières. Dès qu'elle le vit ébranlé pour entreprendre ce qu'elle lui propoſoit, elle le détermina ſans peine, en lui facilitant les moyens d'y réuſſir. Nous pouvons, lui dit-elle, faire tout ce que nous voudrons, avec de l'argent, du domeſtique que la duègne de cette jeune fille a renvoyé par imprudence; je vous l'offre de tout mon cœur: il connoît les entours du château; c'eſt l'homme qu'il vous faut pour vous conduire, & lever les premiers obſtacles qui s'oppoſeroient à votre entrepriſe.

La tête du chevalier s'étoit montée par degré, en écoutant Dorimène : les derniers mots qu'elle venoit de lui dire lui firent paroître tout facile. Il eût cru ſe déshonorer en refuſant d'entreprendre une aventure qui devoit l'immortaliſer.

Le haſard fit qu'en ſortant de chez Dorimène, il paſſa chez un peintre qui, le même jour, devoit finir ſon portrait qu'il comptoit donner à Clarice.

Pendant que le peintre s'occupoit à donner les dernières touches, un homme, que le chevalier connoiſſoit pour appartenir à Sainville, vint lui demander tout haut, ſi la copie du tableau qu'il lui avoit remis étoit faite. Le peintre eut l'air embarraſſé, remit le domeſtique au lendemain matin, & lui dit qu'il attendoit l'ouvrier qui devoit ferrer & fermer la caiſſe. Il n'en fallut pas davantage pour exciter dans Villers la plus vive curioſité. Le peintre ſe laiſſa long-temps preſſer; mais, n'ayant rien à refuſer à l'homme de la cour qui lui faiſoit faire le plus de portraits dans une année, & qui l'avoit accrédité chez un grand nombre de jolies femmes, il lui fit prêter un ferment qui lui coûtoit peu dans ſes fréquentes intrigues, & lui laiſſa voir un tableau dans lequel il reconnut bientôt Sainville aſſis près d'une table, vis-à-vis une jeune perſonne de l'âge & de la figure d'Hébé. Villers ne put admirer tant de charmes ſans en être vivement ému; mais du bruit que l'on fit à la porte obligea le peintre à renfermer ſur le champ le tableau, qu'il n'eut le temps de voir qu'un inſtant. L'idée charmante qu'il en conſerva ſe rapportant au rapport de Dorimène, il ne balança plus à ſe livrer à la ſuite du projet qu'ils avoient formé de concert.

Il feignit d'être forcé d'aller joindre ſon régiment; & bien inſtruit, par le laquais chaſſé de

chez Sainville, du jour que celui-ci devoit arriver à Paris, il partit, suivi d'un ancien domestique qui le servoit depuis long temps dans ses intrigues; après avoir envoyé en avant celui sur lequel il comptoit pour diriger sa marche.

Sainville suivit Clarice dans un voyage qu'elle fit à Versailles pour voir son père, avant celui qu'elle se proposoit de faire à son château. Le ministre fit des reproches obligeans à Sainville sur sa longue absence: Quelque mérite que l'on ait, lui dit-il, il ne faut point se laisser oublier à la cour, où beaucoup de gens à prétentions cherchent à s'ancrer. Ces sortes de gens ne craignant pas les dégoûts, n'ayant point de réputation faite, risquent tout pour parvenir. Quelques-uns réussissent à percer, & souvent ils enlèvent à ceux de votre ordre les récompenses qui ne devroient être accordées qu'au mérite généralement reconnu. Vous connoissez, monsieur, quels sont mes sentimens pour vous; j'espère n'être pas long-temps sans vous en donner des preuves. Sainville fut très-touché de cet accueil; & le moment d'après, voyant que le ministre tiroit sa fille à part, & lui parloit d'un air satisfait en jettant de temps en temps ses regards sur lui, son premier soupçon fut que le père de Clarice desiroit lui faire obtenir un gouvernement qui vaquoit alors, & que ses pères avoient long-temps

possédé ; mais qu'il croyoit ne devoir pas demander, n'étant encore que maréchal de camp.

Sainville ne se trompoit point, en présumant que le père de son amie avoit pensé de lui-même à lui faire accorder ce gouvernement; mais il étoit bien éloigné d'imaginer tout ce qu'il avoit déja fait pour lui. Ce fut vainement qu'il pressa Clarice de lui faire part de la conversation assez longue qu'elle venoit d'avoir avec son père : Je n'ai point de secret dans le cœur, lui dit-elle d'un air riant, dont vous ne soyez le dépositaire; mais je dois respecter celui de mon père, & le serment que j'ai fait de le garder. Peut-être, ajouta-t-elle, en devinez-vous une partie, si vous croyez qu'il vous desire le gouvernement qui vient de vaquer; mais je dois me taire sur le reste, le succès en étant encore assez incertain, pour que nous vous sauvions les regrets de n'avoir peut-être conçu qu'une vaine espérance.

Nous croyons pouvoir être moins discrets que Clarice, & prévenir nos lecteurs sur l'évènement le plus inespéré prêt à combler tous les vœux de Sainville.

Le ministre avoit conservé précieusement le mémoire que Sainville avoit écrit en faveur de Dorival, & dont il avoit promis de faire usage s'il pouvoit en trouver l'occasion & le moment favorable.

Nous savons que Dorival s'étoit embarqué sur le vaisseau d'un galant homme capable de reconnoissance, dont la destination étoit pour la côte de Coromandel. Un gros temps ayant obligé ce capitaine de relâcher à l'île de Bourbon, il y trouva tous les militaires & jusqu'aux habitans sous les armes, & dans la crainte qu'une nation, toujours ennemie de notre commerce, toujours prête à violer les anciens traités pour établir la supériorité du sien, ne vînt les attaquer avant qu'ils eussent achevé des fortifications qu'ils commençoient d'élever pour mettre cette île fertile à l'abri de toute insulte. Le gouverneur étoit averti que plusieurs comptoirs François avoient été insultés, & formoit à la hâte quelques corps de troupes pour se défendre. Le seul aspect de leurs armes fit sentir à Dorival qu'il étoit né pour les porter, enflamma son courage, & lui fit regarder une mort glorieuse comme le terme le plus desirable de ses longs malheurs. Il fit facilement passer dans le cœur du capitaine & de son équipage, le même zèle dont il se sentoit animé. Le capitaine & Dorival prévinrent le gouverneur en lui conduisant soixante hommes d'élite bien armés, & demandèrent qu'il les plaçât dans le poste où leur service pourroit être le plus utile, ce qui sur le champ leur fut accordé.

Deux jours s'étoient à peine écoulés lorsqu'ils

apperçurent au clair de la lune trois gros vaiſſeaux qui jettoient l'ancre à demi-portée de canon d'une anſe dont l'abord étoit facile, & qu'ils étoient chargés de défendre, n'ayant pu former encore qu'un léger retranchement de terre & de faſcines; bientôt ſix groſſes chaloupes pleines de ſoldats dont la lune faiſoit briller les armes, furent détachées de ces vaiſſeaux, & voguèrent vers l'anſe pour y deſcendre. Le capitaine & Dorival firent cacher leur petite troupe derrière leurs légers parapets, après avoir braqué deux pierriers chargés de mitrailles contre l'anſe ſur laquelle les ennemis devoient deſcendre; c'eſt après avoir fait ces diſpoſitions qu'on attendit les ennemis en obſervant le plus grand ſilence.

Lorſque les ſix chaloupes furent entrées dans l'anſe, & que deux cens hommes qu'elles portoient furent deſcendus en confuſion ſur le rivage du fond de l'anſe, le capitaine & Dorival firent partir en même-temps les deux pierriers; & les ſoixante hommes ſe levant en criant, tue! tue! vive le roi! la mort & la terreur portèrent un tel déſordre dans cette troupe, qu'abandonnant ſes armes, elle ne penſa plus qu'à ſe rejetter dans les chaloupes pour s'enfuir & regagner les vaiſſeaux. Mais deux nouvelles décharges des pierriers ayant fracaſſé trois de ces chaloupes, une autre ayant été ſubmergée par l'affluence de

ceux qui s'y jettoient, deux ſeules parvinrent à ſortir de l'anſe pour regagner leurs vaiſſeaux. Les cris affreux de ceux qui périſſoient à chaque inſtant, & la lueur du feu continuel que faiſoient les François, ayant dirigé celui des vaiſſeaux, ils tirèrent pluſieurs bordées de leur artillerie ſur la côte ; mais ce feu, qu'ils firent au haſard, ne fut funeſte que pour le capitaine, auquel Dorival eut la douleur de voir emporter la tête à côté de lui.

L'alarme avoit été promptement portée dans toute l'île ; des feux avoient été allumés de toutes parts ; & les ennemis ayant connu que leur entrepriſe étoit manquée, dès qu'ils eurent rembarqué le peu de ſoldats qui revinrent à bord, ils mirent à la voile, & diſparurent de la vue de l'île avant la pointe du jour. Dorival ayant fait une ſortie du retranchement au moment où les ennemis étoient en déſordre, avoit fait un grand nombre de priſonniers, avec leſquels il revint triomphant au fort principal, & fut reçu du gouverneur avec tous les éloges qu'il méritoit.

Le gouverneur fit partir ſur le champ une corvette légère, pour avertir le commandant général de l'Inde de l'attaque imprévue qu'il venoit d'eſſuyer ; & dans ſon récit, il fit le plus grand éloge de la prudence & de la valeur de Dorival, auquel il devoit, diſoit-il, de n'avoir pas été ſur-

pris. Il en écrivit dans les mêmes termes dans le rapport qu'il fit au miniſtre, & qu'il lui fit paſſer par un vaiſſeau qui retournoit en Europe. Ce même miniſtre étoit le père de Clarice; il fut très-ſurpris de trouver le nom de Dorival dans le rapport du gouverneur; mais il n'imagina point que ce pût être le même que celui pour lequel Sainville & le marquis de Villers s'intéreſſoient ſi vivement; cependant il eut l'attention de placer cette lettre dans le même carton où le mémoire qu'ils avoient fait en ſa faveur étoit conſervé.

Le gouverneur fit rendre tous les honneurs militaires au brave capitaine de vaiſſeau qui venoit de mourir en le défendant. Il récompenſa magnifiquement le détachement de ſon équipage; & préſentant une riche épée à Dorival: Je vous offre, lui dit-il, monſieur, le ſeul préſent que je trouve digne de vous; c'eſt au meilleur & au plus grand monarque de l'Europe à récompenſer la belle action que vous venez de faire.

Dorival, quoique pénétré de douleur, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit tenir les comptes de l'ami qu'il venoit de perdre, dans le meilleur état; & tout l'équipage du vaiſſeau s'étant aſſemblé, il fut élu tout d'une voix pour en prendre le commandement, & le conduire dans l'Inde.

Ce fut avec le plus grand regret que le gouverneur

neur de l'île de Bourbon vit partir Dorival, qui, ſelon les ordres qu'il avoit trouvés parmi les papiers du capitaine, devoit ſe rendre à la côte de Coromandel. En arrivant dans un des ports du royaume de Golconde, il dépêcha l'un des officiers de ſon vaiſſeau pour faire part de ſon arrivée au général François, prendre ſes ordres, & lui porter une lettre particulière dont le gouverneur de l'île de Bourbon l'avoit chargé.

Ce ſeroit ici le moment de rendre à ce général le juſte tribut des louanges qu'il mérite; mais nous ne ferions que répéter ce que l'hiſtoire conſacrera dans les faſtes de la nation, ce que la jalouſie de nos voiſins eſt forcée d'avouer, & ce que l'amour & la vénération des Indiens ſe plaiſent à répéter ſans ceſſe.

Lorſque M. de Buſſy reçut la lettre du gouverneur de l'île de Bourbon, qu'il avoit fait lui-même placer dans cette île, comme un brave officier dont il connoiſſoit l'intelligence & l'intégrité, cet habile général ſoutenoit alors, à la tête d'un corps d'Européens, les intérêts du puiſſant Nabab Salabet-Zingue contre les armées réunies de pluſieurs autres Nababs, ſes vaſſaux, que les Anglois avoient ſecrettement portés à ſe révolter contre lui.

Sur les plus amples détails qu'il reçut de l'action qui s'étoit paſſée dans l'île de Bourbon, il s'at-

tendit à voir bientôt une rupture ouverte entre deux nations qui ne pourront s'accorder jamais ensemble sur le même continent, & qui le seront rarement sur les mers des deux hémisphères. La valeur du détachement que Dorival avoit commandé, l'intelligence dont celui-ci venoit de donner des preuves, firent desirer vivement à M. de Bussy d'attirer d'aussi braves gens dans ses troupes d'élite. Il écrivit à Dorival; & rien ne lui fut plus facile que de gagner un homme qui brûloit déja de servir sous ses ordres. Dorival, après avoir chargé le marchand le plus généralement estimé de tout ce qui regardoit le commerce de son vaisseau, détermina sans peine le même détachement qu'il avoit déja commandé; ce fut à sa tête que, peu de jours après, il joignit l'armée de Salabet-Zingue, ou plutôt celle qui regardoit M. de Bussy comme son unique général. L'action brillante que Dorival avoit faite l'ayant annoncé comme un officier de la plus grande distinction, on le mit bientôt à même d'en donner de nouvelles preuves. Aucun des détachemens que le général lui fit commander ne rentra dans le camp sans un succès brillant, qu'il devoit autant à sa prudence qu'à sa haute valeur; & l'une & l'autre étoient bien nécessaires à tout officier qui desiroit de se distinguer dans une armée où plusieurs chefs de la plus

grande réputation combattoient depuis plusieurs campagnes. Celle-ci finit glorieusement pour M. de Bussy, comme celles qui l'avoient précédée. Salabet-Zingue soumit une grande partie de ses vassaux rebelles, & remit à la campagne suivante la conquête de Visigapatnam qu'il préméditoit.

Ce fut pendant cet intervalle, que les riches vaisseaux de la compagnie des Indes, qui partirent pour débarquer à l'Orient, apportèrent au ministre les journaux de la dernière campagne de monsieur de Bussy, l'une des plus glorieuses qu'il eût encore faite. Le ministre fut surpris de voir sans cesse le nom de Dorival dans le récit des actions les plus heureuses & les plus brillantes, & ne le trouva jamais sans une apostille de la main du général, qui parloit de cet officier comme de l'un des plus utiles & des plus audacieux qu'il eût dans son armée.

La prudence du ministre ne lui permit pas encore de se déterminer à parler en faveur de ce Dorival, qu'il commençoit cependant à soupçonner d'être le même que son combat avec Valcourt avoit fait condamner à perdre la tête; il se contenta de dire hautement que, quel que pût être cet officier, il étoit digne des plus grandes récompenses. Cependant il écrivit une lettre secrette à monsieur de Bussy,

dans laquelle il le chargeoit de savoir de Dorival même la vérité des motifs qui l'avoient fait passer dans l'Inde.

On sait qu'il faut près de trois ans pour avoir réponse de ces pays éloignés par les vaisseaux de la compagnie, & près de quatre s'étoient écoulés depuis que Dorival étoit parti. Le ministre, dans l'incertitude où lui-même se trouvoit encore, craignit également de donner de fausses espérances à Sainville, & de réveiller l'animosité de ceux qui vouloient venger la mort de Valcourt.

Cependant la flotte Françoise qui devoit retourner dans l'Inde ayant été retardée assez long-temps dans nos ports, ce ne fut qu'au bout de deux ans que monsieur de Bussy reçut la lettre secrette du ministre, & pendant ces deux ans il s'étoit passé bien des événemens dans l'Inde. Occupé de la conquête de Visigapatnam, le général François s'étoit approché de la province de Bobili qu'il lui falloit traverser pour aller remplir son projet. Une des villes les mieux fortifiées qui fussent dans l'Inde, & portant aussi le nom de Bobili, défendoit le seul passage par lequel l'armée de Salabet-Zingue pût pénétrer. Monsieur de Bussy crut d'abord que le Gémidar, gouverneur de Bobili, ne balanceroit pas à le laisser passer dans sa

place; & détacha l'un de ses premiers officiers pour en faire la demande.

Le Gémidar, se voyant trop foible pour défendre sa place contre l'armée formidable de Salabet-Zingue, eût peut-être accordé le passage; mais il savoit que monsieur de Bussy avoit son ennemi mortel Eder-Zingue pour Divan, (premier secrétaire). Il crut qu'Eder-Zingue étoit l'auteur du projet qu'avoit fait monsieur de Bussy de passer par Bobili; & le connoissant pour être le plus cruel & le plus vindicatif de tous les hommes, il ne douta pas qu'il ne saisît cette occasion de le détruire avec toute sa famille qui se trouvoit rassemblée dans la place.

Le Gémidar ne s'étoit point trompé dans ses soupçons; depuis long-temps Eder-Zingue animoit contre lui le général François; & lorsque l'officier vint lui rendre compte que le Gémidar ne vouloit accorder le passage qu'à des conditions révoltantes pour l'honneur de ses armes, Eder-Zingue sut persuader aux François que le Gémidar n'avoit fait ces propositions que pour accomplir plus facilement une trahison qu'il avoit projetée.

Le général n'hésita plus à faire sommer le Gémidar d'ouvrir ses portes, & de laisser un passage libre à l'armée qu'il commandoit. La

réponse fut qu'il étoit prêt à se défendre, & qu'il s'enterreroit plutôt sous les débris de la place, que d'obéir,

Il eût été trop long & trop dangereux pour M. de Bussy qui vouloit accomplir son projet, & faire redouter son nom aux Nababs voisins, de chercher un autre passage; & sur la seconde sommation qu'il fit faire, & qui n'eut pour réponse qu'une salve à boulets qui partit des remparts, il investit la place, & faisant avancer sa grosse artillerie, il fit ouvrir la tranchée dès la nuit suivante.

Le siège fut long & très-meurtrier; ce ne fut qu'avec beaucoup de pertes & d'attaques qu'on parvint à ruiner les défenses de la place, sur lesquelles on se logea pour donner un assaut général. Ce fut alors que les Marates & les Cypahis de Bobili, voyant qu'ils ne pouvoient plus défendre la ville, prirent la résolution cruelle & désespérée de massacrer leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards, pour les empêcher de tomber dans les mains du vainqueur.

Le fils & le neveu de Gémidar s'étoient mariés l'année d'auparavant avec les deux filles d'un Nabab voisin. Ils adoroient leurs jeunes épouses, mais ce fut envain qu'ils voulurent les défendre. Le massacre avoit commencé par la maison du Gémidar même; & lorsque son

fils & son neveu accoururent de leurs postes pour défendre celles qui leur étoient si chères, ils les trouvèrent noyées dans leur sang; & aussitôt trempant la pointe de leurs catarys (1) dans leur sang, ils se jurèrent l'un à l'autre de venger leur mort sur Eder-Zingue. Aussitôt se dérobant à ce spectacle affreux, ils coururent se renfermer dans le fort avec les cruels Marates qui, baignés du sang de leurs proches, venoient de livrer la ville aux flammes.

Les François entrèrent sans résistance dans Bobili. Le spectacle qui les frappa de toutes parts, les saisit d'horreur, enflamma leur courroux; & sans attendre l'ordre du général, ils volèrent au fort pour s'en emparer, & punir les Marates de l'action féroce qu'ils venoient d'exécuter.

Dorival, à la tête de ses soixante hommes, se joignit à M. le comte d'Arambure (2) & à M. Brandt (3); ils volèrent ensemble à la porte

(1) Poignards.

(2) M. d'Arambures, frère de celui du même nom, reçut un coup de fusil au travers du corps à cet assaut, dont heureusement il guérit.

(3) M. Brandt, gentilhomme Ecossois de très-bonne maison, élève & neveu de M. Maklaurin, & presque aussi savant que cet homme célèbre, étoit d'une famille attachée à la maison Stuart. Il s'étoit très-distingué dans la

du fort, que les Marates n'avoient pas eu le temps de terrasser. Deux canons à la Suédoise que leurs soldats avoient traînés, suffirent pour fracasser une partie des ais de la porte; & tous les trois se jetant l'épée à la main par cette ouverture, firent reculer les Marates effrayés de leur audace, & donnèrent un libre accès aux braves grenadiers qui les suivoient.

Les Marates, en se retirant, firent une décharge générale de leurs armes; le comte d'Arambures tomba percé de part en part, & l'intrépide Brandt fit encore tomber sous ses coups un officier Marate qui venoit de le tirer & de le blesser à mort. Les François, furieux de voir leurs chefs expirans, suivirent Dorival qui n'avoit eu que ses habits percés par les balles, ou par les zaguayes. Tout fut mis à

guerre que le prince Edouard avoit soutenue en Ecosse; après la bataille de Culloden, il fut obligé de se réfugier en France. Il me donna la préférence pour vivre chez moi, comme dans une seconde famille. Après six ans de la plus tendre union, je fis passer aux Indes mon estimable ami, comme chef d'une brigade qu'on envoyoit à M. de Bussy. Prêt à recueillir les fruits de sa valeur & de ses talens supérieurs, il reçut trois coups à cet assaut, dont il mourut le lendemain; & c'est de M. de Bussy même que j'ai reçu l'aigrette enrichie de pierreries que mon ami portoit à son bonnet militaire, & qu'il avoit prié M. de Bussy de me remettre, en expirant dans ses bras.

mort, & méritoit de l'être; le fils & le neveu du Gémidar, furent les seuls qui s'échappèrent par une poterne au massacre général de la garnison. Ils s'enfuirent, par des routes qu'ils connoissoient, dans un bois voisin, où tous les deux se cachèrent, & où la rage dans le cœur ils se rappellèrent leur serment de se venger d'Eder-Zingue, & se préparèrent à l'exécuter.

Les Parias & les Koulis sont les dernières castes qui soient parmi les Indiens; il leur est défendu de porter des armes, & leur habillement même les distingue en annonçant l'avilissement auquel ils sont réduits. Les deux beaux-frères s'étant déguisés sous ces habits, se glissèrent la nuit dans le camp François, où ne donnant aucun ombrage, il leur fut facile de pénétrer jusqu'à la tente ou couchoit Eder-Zingue, qu'ils trouvèrent écrivant quelques dépêches dont le général l'avoit chargé. Que viennent faire ces chiens dans ma tente, dit Eder-Zingue? Te punir, traître, lui répondirent-ils; reconnois le fils & le neveu du Gémidar de Bobili, & reçois la mort de leur main. A ces mots, tirant leurs catarys, ils les plongèrent à plusieurs reprises dans son sein, se retirèrent sans être reconnus, & marchant le reste de la nuit & tout le jour suivant, ils arrivèrent épuisés par la douleur & par la fatigue chez

le Nabab dont ils avoient époufé les filles.

Ce vieillard qui étoit plongé dans la douleur la plus amère ; il venoit d'apprendre le maffacre affreux que les Marates avoient fait dans Bobili : à peine put-il dans le premier moment reconnoître fes gendres fous les vils habillemens qu'ils avoient pris. Quoi ! vous vivez encore, hommes infenfibles, leur cria-t-il ! Où font vos époufes ? que venez-vous faire ici ? Te raconter nos malheurs, lui dirent-ils, écoutes & frémis !... A ces mots, ils lui peignirent toute l'horreur du moment où volant au fecours de fes deux filles, ils les avoient trouvées maffacrées près du corps fanglant du Gémidar, auquel les Marates avoient fait le même traitement, ce vieillard ayant voulu les défendre. Ah ! s'écria le vieux Nabab, j'avois toujours bien prévu que le cruel & traître Eder-Zingue animeroit les François contre nous. Quoi ! ferez-vous affez lâches pour vivre fans le punir ? Crois-tu donc, lui répondirent-ils, que nous aimions affez la vie pour furvivre à nos époufes ? mais devions-nous mourir fans les venger ? Vois ces catarys. A ces mots, tous les deux les levèrent ; nous les avons trempés à plufieurs reprifes dans le fang du traître Eder-Zingue, & ce font eux qui vont nous délivrer du malheur de vivre !.... A ces mots, tous deux plongèrent ces poignards tranchans dans leur fein, &

tombèrent morts aux pieds du vieux Nabab, qui se précipita sur eux pour les embrasser, en s'écriant : Ah ! je reconnois des fils dignes de moi. Le Nabab arrache alors les deux catarys de leur sein, & les plonge à la fois dans le sien.

Telle fut la scène cruelle dont la prise de Bobili fut suivie. L'humanité de M. de Bussy, lorsqu'il en fut informé, le rendit encore plus sensible à la mort funeste de ces Princes Indiens & de toute leur famille qu'à la nouvelle gloire qu'il venoit d'acquérir en forçant un passage qu'il auroit facilement évité sans les perfides conseils d'Eder-Zingue.

Les nouveaux succès des armes de Salabet-Zingue, soumirent à ce Prince presque toute la grande presqu'île de l'Inde ; & ce succès qu'il devoit en entier à la valeur & à la conduite du Général François, porta ce souverain à l'élever au même rang, en lui donnant le titre & le pouvoir de Nabab dans ses États.

Dorival avoit partagé sa gloire, & le nouveau Nabab étoit trop généreux pour n'en pas faire mention dans le compte qu'il devoit rendre à la Cour de France, dès qu'il pourroit faire partir des vaisseaux pour l'Europe. Mais ayant besoin du petit nombre de ceux qu'il avoit alors pour contenir les Anglois qu'il jugeoit n'attendre que le moment de l'attaquer, il se passa plus de deux

ans avant que la Cour de France pût être informée de ses dernières victoires. Dorival continuant toujours à se distinguer par plusieurs actions brillantes, avoit depuis trois campagnes mérité l'estime, la confiance & l'amitié du Nabab François. Ce fut après ce temps que celui-ci reçut la lettre secrette du ministre; & sur le champ il s'enferma dans sa tente avec Dorival, & la lui communiqua. Sa surprise fut extrême en voyant cet homme si ferme dans les plus grands périls, s'attendrir & verser un torrent de larmes. Hélas! il les donnoit à la perte d'une épouse adorée qu'il ne pouvoit oublier, & à la cruelle séparation à laquelle il s'étoit abandonné en s'expatriant, en abandonnant sa fille & quittant son meilleur ami. S'étant à la fin un peu remis, il fit un libre aveu de son combat contre Valcourt, & des justes motifs qu'il avoit eus de punir ses calomnies, & le dernier outrage qu'il en avoit essuyé. Le général n'osa lui rien promettre; mais il s'attacha plus que jamais à calmer sa douleur, & même à lui faire naître l'espérance de revoir un jour sa patrie. On croira sans peine que la réponse qu'il fit au ministre fut si glorieuse pour Dorival, & confirma si bien tout ce que Sainville avoit écrit en sa faveur dans le mémoire qu'il avoit présenté pour lui,

que M. de Buffy ne douta presque pas qu'il ne reçût des ordres bien favorables pour Dorival au retour des vaisseaux qu'il dépêchoit en France.

Vers la fin du long intervalle qui se passa sans que M. de Bussy reçût des nouvelles de la Cour, le général François donna des ordres secrets à Dorival pour aller à Pondichery, craignant quelque entreprise sur cette place importante, & ne put lui donner pour le suivre, que quarante hommes qui restoient de soixante que Dorival avoit amenés avec lui.

Dorival s'embarqua dans un port du Golconde, sur un vaisseau marchand qui descendoit dans le grand golfe pour retourner à Pondichery. Ce vaisseau, très-richement chargé, n'avoit que la moitié de son artillerie ordinaire; & le propriétaire, qui le commandoit lui-même, croyoit, sur la foi des traités qui n'étoient pas encore rompus, n'avoir rien à craindre. Cependant, lorsque le vaisseau fut à la hauteur de Saint-Thomé, le pilote, qui depuis long-temps naviguoit dans cette mer, marqua de l'inquiétude sur une grosse frégate de guerre qu'il voyoit louvoyer & courir des bordées qu'il jugeoit être inutile à sa marche. Il en avertit le propriétaire du vaisseau, qui, sans Dorival, eût négligé cet avis; & sur l'espèce de manœuvre que peu de temps après ils virent

faire à la frégate, ils firent tout préparer pour se mettre en état de défense au cas qu'elle les attaquât.

A peine étoient-ils à deux milles de la frégate, qu'ils la virent prendre le vent, & arriver sur eux tous ses canons dehors. Dorival sautant sur le tillac avec ses quarante hommes, pria le capitaine de se charger de commander la manœuvre, tandis qu'il veilleroit à tout ce qui pouvoit contribuer à la plus vigoureuse résistance. La frégate, sans arborer aucun pavillon, lâcha sa bordée sur le vaisseau François, qui lui répondit par la sienne, & le combat s'engagea bientôt vergue à vergue entre les deux bâtimens. Quoique la frégate eût plus d'artillerie, celle du vaisseau François fut si bien servie & si bien dirigée, qu'elle parvint, après une heure de combat, à la désemparer. Déja les corsaires cherchoient à s'éloigner, lorsqu'une bordée du vaisseau que montoient Dorival, lui fit à-la-fois tant de voies d'eau, que dix minutes après elle coula bas, sans qu'il fût possible de sauver que trois matelots de l'équipage, qui furent reconnus pour être Anglois.

L'équipage du vaisseau marchand avoit beaucoup souffert; le capitaine, blessé dangereusement dans le commencement du combat, étoit tombé dans les bras de Dorival; mais celui-ci rassurant ceux qui pouvoient encore combattre,

avoit repoussé deux fois ou fait tomber sous ses coups les Anglois qui s'étoient élancés sur son bord.

Le riche négociant dont la valeur de Dorival avoit sauvé la moitié de la fortune, avoit une belle maison & de vastes magasins dans Pondichery: âgé déja de plus de soixante ans, & comblé de richesses, il avoit promis à son épouse, du même âge que lui, que le voyage qu'il entreprenoit encore seroit le dernier de sa vie; il devoit l'être en effet. Dorival, en descendant triomphant du vaisseau, le fit porter dans sa maison, & fut vivement touché lorsque le chirurgien-major de la place déclara que sa blessure étoit mortelle : il le fut encore bien plus, lorsque ce galant homme, ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, appella sa vieille épouse, & lui dit: Si quarante ans de la plus tendre union, ma chere amie, ont mérité qu'après ma mort tu suives mes dernières volontés, partage les richesses que je vais te laisser avec le brave homme qui me procure la consolation de mourir dans tes bras, & sans la valeur duquel les deux tiers de ce que nous possédons seroient la proie de nos ennemis. Son épouse fondant en larmes, le lui jura, retint Dorival dans sa maison, & le vieux négociant, deux jours après, expira dans leurs bras.

Quoique ce négociant n'eût point d'enfans ni

d'héritiers assez proches pour prétendre à sa succession qui restoit en entier à sa veuve, il ne voulut rien recevoir de tout ce qu'elle le conjura les larmes aux yeux d'accepter : importuné même des instances qu'elle lui faisoit sans cesse, il sortit de sa maison, & ne s'occupa plus que de remplir les ordres secrets dont le général l'avoit chargé ; & pendant six mois d'un travail assidu dont il ne s'écartoit pas un moment, il parvint à perfectionner de nouveaux retranchemens, à former plusieurs corps de milices du pays, & à mettre la place en état de soutenir un siège.

Sa mission étoit déja remplie : il étoit près d'écrire au général pour le presser de le rappeller auprès de lui, lorsque la veuve du négociant l'envoya prier de venir chez elle, pour une affaire très-importante. Vous serez bien surpris, Monsieur, lui dit-elle, de l'étrange proposition que vous me forcez à vous faire pour remplir le serment que vous m'avez entendu jurer à mon malheureux mari : vous l'avez empêché de faire un testament en votre faveur; il en avoit le droit comme François, & comme né d'un légitime mariage ; pour moi, je ne dois pas vous cacher que lorsque l'amour & l'hymen nous unirent, nous étions tous les deux sans bien, sans état, & je n'étois née que d'une esclave, livrée par un maître barbare aux nou-

veaux

veaux fers qu'il venoit de lui faire prendre lui même. Hélas! peut-être ignoroit-il alors qu'elle me portoit déja dans son sein : j'aime à croire que mon père n'eût pas eu la cruauté d'abandonner ma mère dans cet état. Selon les lois du pays, monsieur, je ne peux tester, & tout mon bien tombe au domaine, n'ayant point d'enfans pour héritiers. Un mal incurable a détruit les sources de ma vie : la mort que je porte dans mon sein m'est annoncée comme étant prochaine ; la seule ressource qui me reste pour vous rendre le maître de plus de trois millions que je possède, c'est de vous épouser ; je vous conjure de me donner votre main avant votre départ. Oubliez le malheur de ma naissance ; soixante ans d'une vie sans tache, la réputation dont je jouis dans cette colonie, mon estime, ma reconnoissance pour vous, mes motifs, monsieur, qui n'ont rien que de vertueux, peuvent me mériter d'être honorée de votre nom, pendant le peu de jours qui me restent à vivre.

L'étonnement de Dorival l'empêcha d'interrompre cette veuve, & de lui répondre dans le premier moment ; mais ne pouvant s'empêcher d'être attendri de l'estime, de l'amitié qu'elle lui marquoit, & des sentimens qui la portoient à cet acte, il n'eut pas le courage de

la rebuter. Il la pria cependant de prendre encore huit jours pour faire ſes réflexions, & de les lui donner pour ſe décider : la ſenſibilité qu'il lui montra lorſqu'il ſe ſépara d'elle, en l'aſſurant qu'il ſe ſentoit pénétré de reſpect & de reconnoiſſance, parut la ſatisfaire.

Dorival ayant mûrement réfléchi ſur ce qu'il devoit faire, penſa qu'avant de prendre une dernière réſolution, il devoit commencer par conſulter un homme vertueux, aſſez inſtruit des lois du pays pour diſcuter avec lui ſi ce mariage ne pouvoit en rien bleſſer ſon honneur, ni ce qu'il devoit aux lois, un galant homme ne devant jamais ſe permettre de les éluder. Il fut raſſuré ſur cet article par le Préſident & les deux premiers du conſeil ſupérieur. Sa ſeconde réflexion fut que, depuis près de dix ans, n'ayant point reçu de nouvelles de la France, ſes amis l'avoient oublié, n'avoient pas mis aſſez d'activité pour obtenir ſa grace, & que n'ayant plus de patrie, plus d'amis & peut-être plus d'enfant, il ne devoit pas refuſer une fortune que la Providence faiſoit tomber entre ſes mains, & qu'il pouvoit employer à ſe rendre utile aux malheureux. Il reſtoit cependant encore très-indécis à la fin des huit jours de délai qu'il avoit exigé pour la veuve & pour lui, lorſque le préſident du conſeil ſupérieur vint

le prendre chez lui pour l'accompagner chez la veuve, & pour être témoin de ce qu'ils auroient à se dire l'un & l'autre.

Tous les deux furent introduits dans l'appartement de la veuve, qu'ils trouvèrent toute seule; & le président les voyant interdits, il leur dit : Je viens, madame, vous remercier du parti que vous avez pris en faveur d'un homme que son mérite supérieur nous rend aussi cher que respectable; & vous, monsieur, je viens vous prier au nom de toute la colonie d'accepter la main de madame, & de devenir notre compatriote. Au même instant, sans leur donner le temps de répondre à tous les deux, une grande porte s'ouvrit, & le premier objet qui frappa les yeux de Dorival, ce fut le conseil supérieur & les premiers officiers de la ville rassemblés dans cette salle, un autel dressé dans le fond, où le premier doyen de la ville les attendoit revêtu de ses habits sacerdotaux. Dorival frappé de ce spectacle, & vivement touché de tout ce qu'il voyoit qu'on faisoit pour lui, ne résista plus. Il donna de bonne grace la main à la veuve, la conduisit à l'autel, reçut la bénédiction nuptiale, & toute l'artillerie de la place & des vaisseaux annonça cet évènement comme un des plus heureux qui pût arriver à la colonie.

Les sentimens de la nouvelle épouse de Do-

rival étoient trop purs, sa vertu constante avoit été trop long-temps éprouvée, pour qu'on osât la soupçonner d'aucune foiblesse en forman ce nouveau lien. Le cœur de Dorival étoit trop noble pour qu'il ne sentît pas toute la reconnoissance & tout l'attachement qu'il lui devoit: la plus tendre amitié les consola facilement tous deux des faveurs que l'hymen & l'amour leur refusoient; & ce ne fut pas sans la plus amère douleur, que deux mois après Dorival fut forcé de fermer les yeux de celle qui venoit de le rendre le plus riche particulier de la colonie.

Ce fut dans le temps même où Dorival, véritablement consterné de la perte qu'il venoit de faire, rendoit les derniers devoirs à son épouse, que le général François se rendit à Pondichery. Ayant reçu la nouvelle que la guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre, le chevalier Law, plein de zèle, avoit tout risqué pour lui donner avis qu'une forte escadre Françoise avoit mis à la voile pour Pondichery; & cet officier, qui savoit la langue des Marates, avoit passé par l'isthme de Suès, & traversé des pays immenses avec le plus grand péril pour apporter cette nouvelle, & faire une des plus belles actions que le patriotisme puisse inspirer.

L'entrevue de Dorival avec le général François, fut celle de deux militaires pénétrés d'estime l'un pour l'autre. Ils agirent de concert, & conformément à l'avis qu'ils avoient reçu. Deux mois après, en effet, l'escadre Françoise que le chevalier Law avoit annoncée, parut & vint mouiller dans la rade. Le commandant qui vouloit tenir la mer vint dans sa chaloupe, & remit les paquets de la cour au général de l'Inde.

La joie du général fut extrême, lorsqu'il trouva que l'un de ces paquets s'adressoit directement à M. Dorival. Il le lui remit en le serrant entre ses bras, & ne doutant point que ce ne fût sa grace que le ministre venoit de lui faire accorder, d'après le rapport qu'il avoit fait de ses services.

Dorival, malgré toute sa fermeté, pâlit en ouvrant ce paquet, où la patente scellée du grand sceau, par laquelle le roi lui donnoit sa grace & le réhabilitoit dans tous ses droits, fut le premier objet qui frappa sa vue. Il se jeta dans les bras du général, sans avoir la force de lire la lettre honorable & flatteuse dans laquelle le ministre l'assuroit qu'à son retour en France il recevroit de nouvelles récompenses de ses services. Ah! s'écria Dorival dans son premier transport, je n'y repasserai jamais, tant que je

pourrai me rendre utile au service d'un aussi bon maître.

Quoique le général offrît à Dorival de le faire repasser sur le champ en Europe par un vaisseau qu'il alloit expédier, il ne voulut point quitter l'Inde, que lorsque le général, après avoir laissé la colonie dans l'état le plus brillant & le plus respectable pour ses ennemis, repassa lui-même en France. On imaginera sans peine à quel point l'ame de Dorival fut agitée pendant la longue traversée qu'il fit avant de revoir cette patrie si chère, dont il étoit exilé depuis treize ans.

Ce fut dans le port de l'Orient que le vaisseau qui portoit les richesses de Dorival, aborda; mais, dès que celui qu'il montoit fut à vue de la terre, il prit en or & en diamans une somme considérable, avec un habit Indien couvert de pierreries, qu'il tenoit du luxe Asiatique & de la main de Salabet-Zingue. Il descendit dans une petite baie avec deux domestiques Indiens qu'il s'étoit attachés, & dont aucun ne savoit la langue françoise; il n'eut à leur défendre que de ne jamais prononcer le nom de Dorival; & prenant celui d'Hyderzing, il se fit passer, en abordant en Bretagne, pour un négociant Indien qui venoit en Europe pour discuter les intérêts qu'il avoit avec notre Compagnie des Indes.

C'est sous ce nom que peu de jours après Dorival traversa la Bretagne, & parvint jusques dans une petite ville voisine de son ancienne habitation. Le peu de commerce qu'il avoit eu jadis avec ses voisins, & près de quatorze ans qu'il avoit passés dans l'Inde ou sur mer, l'assuroient qu'il ne pouvoit être reconnu. S'arrêtant dans ce lieu sous quelque prétexte, il prit adroitement toutes les informations qu'il imagina pouvoir l'éclaircir sur la destinée de la fille qu'il avoit remise entre les bras de Sainville. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à savoir que sa petite terre ayant été confisquée, elle étoit sous la régie du domaine, & que ceux qui l'habitoient autrefois s'étoient retirés en Normandie, dans une terre dont ils lui dirent le nom, & qu'il reconnut pour appartenir à Sainville.

Dorival, suivant toujours les mêmes précautions pour n'être point connu, partit pour se rendre dans le hameau le plus voisin de la terre de Sainville; mais il prit auparavant celle de laisser ses deux fidèles Indiens dans une petite ville à portée de ce hameau, avec ordre de l'attendre, & de ne se point faire connoître. Dorival se couvrit de l'habit délabré d'un vieux soldat mort depuis peu dans cette ville; & sous ce déguisement il se rendit à pied chez l'un des

Fermiers de Sainville, en y demandant l'hospitalité. Notre brave Seigneur, lui dit ce Fermier, nous a donné le précepte & l'exemple de ne la refuser à personne, & de l'accorder sur-tout aux anciens militaires. Dieu merci, leur dit Dorival, le Roi m'a mis en état de ne vous être point à charge : je suis pensionné comme Invalide; il me reste même quelqu'argent que j'ai ménagé. J'espère, en le partageant avec vous, que vous me rendrez vos bons offices : tout ce que je desire, c'est d'avoir quelqu'accès dans le château. J'ai servi dans la Compagnie Colonelle de M. le Marquis de Sainville ; j'espère qu'il ne sera pas fâché de revoir un de ses anciens Soldats. Oh ! vraiment, dit le fils du Fermier, ce que vous demandez est bien plus difficile que vous ne le pensez ; non-seulement M. le Marquis est à présent à Paris, & la plus sévère défense ne permet pas d'entrer dans l'intérieur de son château ; mais même quand il y seroit, vous ne pourriez le voir qu'un seul jour de la semaine, qu'il donne en partie à ses vassaux pour leur faire du bien ou terminer leurs différends : le reste du temps, il se tient renfermé ; & sans des affaires bien pressantes, nul de nous n'oseroit le troubler dans sa retraite.

Eh ! quelles raisons dit-on qu'il ait, répondit Dorival, pour mener une vie aussi retirée à son

âge ? Ma foi, Monſieur, dit le fils du Fermier, nous n'en ſavons rien; les méchantes langues diſent qu'il élève une jolie petite fille à la brochette dans ſon château; d'autres prétendent qu'elle eſt ſa propre fille; les autres enfin, que c'eſt.... Oh ! non, Monſieur, ça n'eſt pas poſſible; car ce brave Seigneur eſt ſi vertueux, ſi modeſte, & prêche ſi bien l'exemple ſur tous les devoirs d'un homme de bien, que tous ceux du village penſent comme moi : nous croyons qu'un beau matin elle deviendra la dame du château; mais perſonne de nous ne l'a vue depuis ſa plus tendre enfance.

Dorival avoit à peine écouté les derniers mots du payſan : Ah ! ma fille exiſte, s'étoit-il dit dans le premier moment; non, ce ne peut être une autre que ma Zélie qu'il cache à tous les yeux, & qu'il élève avec tant de ſoin. Cette idée avoit tellement tranſporté Dorival, qu'il fut quelques momens ſans faire de nouvelles queſtions au jeune payſan; mais s'étant à la fin un peu remis, il apprit que tous les jours il alloit porter du beurre frais & de la crême au château. Un vieux Monſieur Cléante, ajouta-t-il qui me paroît être maître abſolu dans la maiſon, nous a donné cette clef, & nous permet à mon père & à moi de traverſer le parc pour abréger notre chemin; & c'eſt à lui que nous remettons cette petite proviſion journalière.

Dorival ne voulut pas pousser plus loin ses questions dans ce moment ; il voulut auparavant gagner la confiance du vieux Fermier & de son fils ; &, sous le prétexte d'attendre le retour de son ancien colonel, il s'établit dans un coin de leur maison, les amusa par de vieux récits de sièges & de batailles, leur donna de l'argent pour augmenter leur ordinaire, & sut si bien ménager leur amitié, que l'un & l'autre lui promirent de lui ménager une audience particulière de leur Seigneur, lorsqu'il seroit de retour. Dès le lendemain, sous prétexte de voir le parc, il suivit celui des deux qui portoit les provisions ; mais il n'osa s'avancer avec lui jusqu'à la porte qui donnoit dans la cour du château. Ce ne fut que de loin qu'il vit & qu'il reconnut en effet le vieux Cléante qui venoit recevoir du paysan le panier que celui-ci lui portoit tous les jours.

L'espérance de quelque hasard heureux qui lui feroit voir celle que l'on cachoit avec tant de soin, le fit retourner si souvent au même endroit, qu'il fut enfin remarqué par Cléante ; mais les habits déchirés, les cheveux en désordre, l'air souffrant que Dorival affectoit, firent croire au bon Intendant que ce n'étoit qu'un malheureux de plus dont Sainville à son retour se plairoit à soulager la misère ; & depuis ce temps il n'en prit plus d'ombrage.

On se rappellera sans peine que le seul foible du caractère de Dorival étoit de se livrer trop facilement à ses premiers soupçons. Quoiqu'il connût quelle étoit la vertu de Sainville, ce ne fut pas sans une inquiétude secrete qu'il se rappella les premiers propos du jeune paysan. Il crut voir dans le soin que Sainville avoit de cacher la jeune personne à tous les yeux, les sentimens d'un amant jaloux qui craignoit de la perdre. Le secret dépit de croire que Sainville l'avoit oublié pendant treize ans, & que pendant ce temps il se seroit peut-être gardé de rappeller à Zélie qu'elle pouvoit avoir encore un père, le tourmentoit malgré lui; ces réflexions lui firent prendre le parti de tout risquer pour voir celle qu'il ne doutoit plus être Zélie, & pour éprouver par lui-même quels pouvoient être ses sentimens. Ce fut dans ce dessein qu'ayant pris l'empreinte de la clef du parc, il en fit faire deux pareilles pour s'en servir lorsqu'il en trouveroit l'occasion favorable.

Quelques jours après, un plus grand bruit dans le château lui fit croire que Sainville étoit arrivé; mais ce qui le surprit beaucoup, c'est qu'ayant suivi les deux paysans, qui ce jour-là venoient ensemble porter la provision, dans l'espérance de voir leur maître, ils trouvèrent que la porte du grand parc étoit seule fermée,

& que la seconde ouverte laissoit un libre accès dans l'intérieur du château.

Tels furent les événemens qui ramenèrent Dorival dans sa patrie, dans le château de Sainville, & prêt à revoir l'objet le plus présent dans son cœur, & qui seul pouvoit lui rendre chères & sa brillante fortune & la vie. Mais il est temps de nous porter dans l'intérieur du château de Sainville, de savoir quel motif le décidoit à lever tous les obstacles qui jusqu'alors avoient empêché qu'on n'y pénétrât, & de savoir quel fut le succès du projet absurde & téméraire que le chevalier de Villers avoit osé former.



ZÉLIE OU L'INGENUE,

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu, dans la première partie, Arifte troublé par les rapports indifcrets du chevalier de Villers, inquiet du long féjour que Sainville faifoit dans fes terres, fe déterminer à précéder fon neveu d'un jour, lorfque celui-ci retourneroit à fon château. Nous favons que Clarice devoit accompagner Sainville, & qu'il avoit marqué ce moment pour tirer Zélie de la folitude dans laquelle elle avoit vécu jufqu'alors; & nous avons été indignés de la folie & de la témérité du chevalier de Villers, dont le projet romanefque offenfoit également l'amour & l'amitié.

Villers en effet étoit parti trois femaines avant Sainville & Clarice; & s'arrêtant dans un mauvais hameau qui n'étoit éloigné que d'une lieue du château, il avoit renvoyé fon ancien domeftique à Paris, avec ordre de venir le rejoindre la veille du jour que Sainville auroit choifi pour partir. Dès que ce domeftique, nommé Champagne, fe fut mis en route, Villers, prenant un habit fimple, fut joindre le valet qu'il avoit envoyé pour préparer la réuffite de fon projet.

Celui-ci le conduisit dans une autre ferme dépendante du château, mais située sur un terrein éloigné de celle où Dorival avoit pris un asyle. Il avoit déja gagné des paysans qui devoient lui fournir des échelles. Je m'y suis trouvé forcé, dit le valet paysan à Villers; car l'impossibilité de pénétrer dans ce maudit château, ne vous laisse l'espérance de voir cette jeune beauté que par les mêmes moyens dont je me suis servi. Je connois les murs du jardin qui tient au pavillon qu'elle occupe, ce sont les plus élevés de tous; mais par bonheur ces murs se trouvent situés dans un terrein inculte, plein de buissons où l'on ne voit aucun sentier, ce qui nous met à l'abri d'être découverts. Il seroit bien malheureux qu'avec des soins & de la patience vous ne puissiez réussir à trouver un moment favorable pour voir cette jeune & jolie recluse, lui parler & la persuader. Villers fut enchanté de l'esprit & de la ruse de ce domestique: escalader un mur étoit un acte qui répondoit à ses idées romanesques, & bientôt il l'exécuta; mais pendant plus de quinze jours ce fut inutilement, & ce ne fut que la veille de celui que Sainville devoit arriver, qu'il parvint enfin à voir celle qui lui coûtoit tant de soins & de peines.

Clarice n'ayant point fait un mystère du voyage qu'elle alloit faire avec Sainville, il

fut auſſi facile à l'oncle de celui-là qu'à Champagne, valet du chevalier de Villers, de ſavoir le jour précis de ſon départ. Ariſte, bien averti, partit la veille, coucha dans une poſte à quatre lieues du château, s'arrangea pour y précéder ſon neveu de quelques heures, & fut reçu par le bon-homme Cléante, qui, le connoiſſant pour être l'oncle de ſon maître, s'empreſſa de lui faire les honneurs de la maiſon.

Champagne, parti douze heures avant Ariſte, avoit averti le chevalier de Villers à temps: celui-ci, retournant promptement dans le village où ſa chaiſe de poſte étoit reſtée, avoit repris ſes habits ordinaires, fait atteler ſa chaiſe, & partant avec Champagne, il étoit arrivé juſqu'à l'entrée de l'avenue, où le poſtillon, Champagne & lui travaillant de toutes leurs forces, parvinrent enfin à briſer l'une des roues de la chaiſe de poſte. Sur le champ l'adroit Champagne courut au château, raconta d'un air très-affligé l'accident que ſon maître éprouvoit; dit au bon-homme Cléante que le chevalier étoit ami de M. le marquis de Sainville, qu'heureuſement il ne s'étoit pas bleſſé, & qu'il venoit en ſe promenant juſqu'au château pour attendre que ſa chaiſe fût raccommodée. Le ton que Sainville avoit donné dans ſa maiſon, avoit rendu ſes gens trop prévenans & trop polis pour que le bon intendant ne fît pas toutes ſortes

d'offres de services ; il fit préparer sur le champ un appartement ; &, courant lui-même au-devant de Villers qui paroissoit à la porte du château : Monsieur ne s'est-il pas blessé, lui dit-il ? monsieur ne voudroit-il pas prendre quelque chose ? que monsieur vienne vîte se reposer dans son appartement. Le charron est loin ; monsieur aura bien de la peine à repartir aujourd'hui. Mais j'entends une voiture dans la cour ; c'est peut-être mon maître.... Que monsieur me permette de le quitter un moment ; je reviendrai bientôt recevoir ses ordres.

Cléante se trompoit ; c'étoit Ariste qui venoit d'arriver, & que Villers n'avoit précédé que de peu de temps. Le chevalier de Villers & Champagne étant restés seuls, pendant que Cléante alloit recevoir Ariste, le chevalier partit d'un éclat de rire, en disant : « Parbleu, le bon-homme » d'intendant seroit bien surpris s'il savoit toute » la peine que nous nous sommes donnée pour » casser la roue de ma chaise. Ma foi, monsieur, » je ne reviens pas, lui dit Champagne, de l'éton» nement que vous me causez. » Eh quoi ! c'est à la veille d'un mariage qui fait votre fortune & qui doit faire également votre bonheur ! quoi ! c'est près d'épouser la charmante Clarice, que vous vous embarquez dans une aventure romanesque, qui vous couvrira peut-être d'un ridicule

cule, & qui pourra vous faire perdre tout à-la-fois une épouse charmante, & le plus estimable des amis? Tiens, mon pauvre Champagne, dit Villers, tu ne raisonnes que d'après tes petits sentimens vulgaires; tu ne vois pas en grand comme moi cette aventure, & tu n'es pas amoureux comme je le suis. Eh, Clarice! monsieur, repartit vivement Champagne, cette jeune veuve de Cléon, riche de deux cens mille livres de rente, fille du ministre le plus puissant à la cour; Clarice belle comme un ange, généralement approuvée, & donnée pour modèle à toutes les femmes nouvellement présentées! Tais-toi, maudit raisonneur, dit Villers avec impatience: en vérité, cela va bien à M. Champagne, fidèle compagnon de toutes mes aventures, en ayant souvent même pour son compte, de venir me sermoner! Tiens, il faut que je te l'avoue, Clarice m'enchantoit quand elle étoit coquette, folle & légère; la sympathie, la convenance nous unissoient alors. Il faut que je sois bien malheureux d'avoir changé le caractère de la plus jolie femme de Paris, & d'avoir fait naître en elle une triste passion qui la rend réservée, sérieuse & solitaire. « Ah! je ne » m'attendois pas à ce tour-là de votre part, dit » Champagne: comment diantre, d'une étourdie » vous avez fait une femme raisonnable? Oh! » vraiment je vous plains bien! Mais quel est

» donc ce nouvel objet qui vous tourne la tête ?
» N'as-tu pas entendu parler de cette jeune Zélie....
» dit Villers ? Quoi ! cette orpheline, dit vive-
» ment Champagne ? quoi ! celle dont on débite
» tant de fables, que le marquis de Sainville a fait
» élever d'une manière si extraordinaire ? Eh bien,
» dit Villers, je l'ai vue, je lui ai écrit, je lui ai
» parlé. Le goût que tu me connois pour les aven-
» tures singulières m'avoit conduit ici; l'amour
» m'y retient. » Villers, voyant qu'il avoit besoin de s'excuser d'un si fol amour, même vis-à-vis de Champagne qui n'avoit nullement l'air de l'approuver, lui conta l'aventure du tableau qu'il avoit vu chez le peintre, & voulut l'attendrir en peignant tous les charmes de Zélie, & l'impression que son portrait avoit faite sur son ame; mais, ajouta-t-il, que cette impression est devenue durable, lorsque je l'ai vue mille fois encore plus charmante que le peintre n'avoit pu la rendre! J'ai vingt fois escaladé les murs de sa prison, depuis que nous ne nous sommes vus. Hélas! prêt à paroître sur le haut de la muraille, j'entendois toujours deux voix qui m'annonçoient qu'elle n'étoit pas seule, & je restois tapi derrière le chapiteau, sans oser paroître : ce n'est que d'hier que j'ai joui du moment le plus fortuné de ma vie. N'entendant qu'une voix douce qui chantoit, & que mon cœur me disoit être celle de Zélie, je

me suis hasardé, mais avec précaution, à regarder dans le jardin; j'ai cru voir la plus divine des trois Graces. Elle étoit seule; je l'ai doucement appellée par son nom : quoique surprise, ses beaux yeux se sont élevés, se sont attachés sur moi. J'ai saisi ce moment pour lui dire que je risquois tout pour la voir, que je risquerois encore plus pour la tirer de sa captivité. Sa réponse m'a surpris : elle n'étoit ni cruelle, ni tendre. Ses propos ingénus n'exprimoient que son étonnement; mais elle n'a point blâmé mon entreprise. Un léger bruit s'étant fait entendre en ce moment, j'ai craint d'être surpris : je lui ai jetté du haut du mur une lettre que je tenois toute prête; & lorsque j'ai vu qu'elle se baissoit pour la ramasser, je suis promptement descendu du mur, & j'ai fait cacher dans les buissons les machines avec lesquelles mes paysans m'aident à les escalader. Jusques ici, monsieur, lui dit Champagne, je vois que vous risquez beaucoup, & que vous n'êtes sûr de rien : d'ailleurs, quand vous espéreriez de réussir, que feriez-vous d'une fille sans bien & sans nom, qui vous feroit perdre la main de Clarice? Ah! que tu t'abuses, mon cher Champagne! Vas, si tu l'avoit vue comme moi, son air noble, tout en elle te convaincroit qu'il faut qu'elle soit d'une naissance illustre : non, les mœurs du grave Sainville sont trop

connues pour qu'on puiſſe le ſoupçonner d'une intrigue ſecrette, & d'employer la ſéduction pour captiver cette jeune perſonne. Un intérêt plus vif encore que celui du plaiſir, l'engage lui-même à lui donner une pareille éducation: c'eſt ſa fille; oui, mon enfant, Zélie eſt sûrement ſa propre fille. Il aura voulu cacher ſon mariage au public, & ſur-tout à ſon oncle dont il attend la ſucceſſion, & dont il connoît le rigoriſme.

Nous verrons quelques jours paroître Zélie comme un des plus grands partis qui ſoient en France. Je ne vois plus rien que de facile & de brillant dans mon projet. Je ſuis le ſeul homme qu'elle ait vu, ſon père l'ayant toujours cachée à tous les yeux. Il m'eſt important d'avoir prévenu ce cœur qui n'a jamais rien aimé. Il faut que Sainville adore ſa fille, puiſque ſa tendreſſe pour elle le tient éloigné de la cour & même de ſes proches depuis trois ans. Il voudra faire ſon bonheur en me la donnant. Vas, mon amour m'éclaire ſur le plus heureux avenir!..... Je le deſire plus que je ne l'eſpère, dit froidement Champagne. Ils furent interrompus par la voix de deux perſonnes qui cauſoient enſemble en entrant dans le ſallon, & tous les deux ſe renfermèrent pour ſe concerter enſemble.

C'étoit Ariſte & Cléante qui les avoient interrompus. Vous avez tort, diſoit Ariſte à Cléante,

de me cacher ce que vous savez touchant cette jeune personne : « Vous connoissez la tendresse
» que j'ai toujours eue pour mon neveu ; une
» curiosité fondée sur un intérêt si vif, n'est pas
» faite pour inspirer la réserve & la défiance. En
» vérité, monsieur, répondit Cléante, le sort
» de cette enfant est un mystère impénétrable ;
» elle occupe la partie du château opposée à
» celle-ci. Toutes les vues de son appartement
» donnent sur le parc ; j'ai seul la clef d'une
» porte qui communique à son appartement. Il
» y a dans ce cabinet un tour immense, sembla-
» ble à ceux qu'on voit dans les couvens ; c'est
» là que chaque jour je vais prendre ses ordres
» & lui porter toutes les choses qu'elle desire,
» excepté des livres, quoiqu'il y en ait beaucoup
» dans la bibliothèque du château, & sur-tout
» beaucoup d'histoire & de morale. — Eh ! que
» peut-elle donc faire dans une retraite si pro-
» fonde, sans le secours de la lecture ? — Ah !
» monsieur, interrompit Cléante, elle lit beau-
» coup ; mais tout ce qu'elle lit est de la main
» de M. le marquis. Avant-hier encore, j'ai porté
» au tour deux volumes qu'il m'avoit envoyés. —
» On vous parle donc au travers de ce tour, dit
» Ariste ? — Non, je trouve un papier sur lequel
» Zélie ou sa bonne ont tracé les ordres qu'elles
» me prescrivent ; tous les matins je vais les

» prendre. Seriez-vous curieux de voir celui » d'aujourd'hui ? il est écrit de la main de Zélie? »

On croira facilement qu'Ariste en montra la plus vive impatience ; mais, lui dit-il, comment connoissez-vous l'écriture de Zélie ? Par la quantité de lettres qu'elle me charge de faire passer. J'en ai même trouvé une ce matin à côté de ce papier, que j'ai fait sur le champ partir par un exprès. Ariste déploya promptement ce papier, lut ce qui suit : « Il faut envoyer sur le champ, » par un homme à cheval, cette lettre à M. de » Sainville, afin qu'il la reçoive sûrement avant » que d'arriver. » Ceci n'est-il pas inquiétant, dit Ariste ? Mon neveu revient ce soir ; il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose de bien extraordinaire. Oh ! monsieur, point du tout, dit bonnement Cléante ; & toutes les fois que mon maître revient, c'est la même chose : c'est apparemment une attention pour qu'il reçoive de ses nouvelles en chemin. Bon ! dit Ariste en lui-même, cette attention est bien tendre, & ressemble bien à la passion. En continuant à lire ce papier, il vit que Zélie demandoit qu'il portât au tour des plumes, des crayons, de l'encre, du papier ; qu'elle demandoit son dîner & son souper aux heures ordinaires, & des glaces à cinq heures. Mais, dit Ariste, elle sait donc dessiner ?... Oh ! vraiment je le crois, répondit Cléante ; elle est même bonne

musicienne, car elle me demande très-souvent de la musique & des cordes d'instrumens, & je ne doute pas qu'elle ne sache très-bien employer son temps. Mon étonnement redouble à chaque mot, dit Ariste à Cléante! Je vous plains, car j'imagine que vous êtes sans cesse occupé d'aller & de revenir à ce tour. On vint les avertir alors que le marquis de Sainville arrivoit, & qu'il y avoit des dames dans la voiture, ce qui parut bien extraordinaire au bon homme Cléante qui, depuis plusieurs années, n'en voyoit entrer aucune dans la maison.

Ariste, resté seul tandis qu'on alloit recevoir Sainville, se livroit à bien des réflexions. » Est-» ce sa fille? se disoit-il, est-ce l'objet d'un sen-» timent plus vif encore?... L'un & l'autre ne » s'accordent point avec la haute opinion que » j'ai de la sagesse de Sainville. Il faut absolument » que je pénètre ce mystère. Sainville me doit » trop & connoît trop bien mon cœur, pour ne » pas me laisser lire dans le sien. »

Jusqu'ici je me suis cru permis de suivre mes idées en écrivant l'histoire de Dorival, & le commencement des amours de Sainville & de Zélie; mais le public perdroit trop, si je ne m'assujettissois à présent à suivre presque en entier le texte de la comédie de Zélie. *Eh! que pourrois-je dire d'aussi précis, &*

qui puisse plaire autant aux lecteurs ? L'art de la comédie est supérieur à celui du Roman, & l'auteur de Zélie me l'est bien plus encore. J'interromprai donc souvent mon récit pour rapporter des scènes entières.

Sainville & Clarice ayant eu quelque peine à se débarrasser de l'énorme quantité de paquets dont mademoiselle Victoire, femme-de-chambre de Clarice, avoit inondé la voiture, arrivoient ensemble. Le hasard fit que le domestique du chevalier de Villers étant sorti par une garderobe, Clarice d'un seul coup d'œil reconnut Champagne : c'en fut assez pour la troubler, & pour lui faire présumer que le chevalier étoit dans le château.

ARISTE, *en embrassant le Marquis.*

Eh bien ! mon neveu, que dites-vous de l'aisance avec laquelle je m'établis chez vous en votre absence ?

LE MARQUIS. Je regrette bien de n'être pas arrivé plutôt, & d'avoir perdu un jour....

ARISTE *à* CLARICE. Madame quel hasard heureux nous réunit ici tous les trois ?

CLARICE. C'est une complaisance qui m'a peu coûté..... Mais, dites-moi ?... le chevalier de Villers est ici !

LE MARQUIS, *riant.* Ce hasard-là en vaut bien

un autre, n'eſt-ce pas?... (*à l'Intendant*) il eſt ſeul ſans doute?....

L'INTENDANT. Oui, Monſieur..... Ah!.... j'oubliois de vous dire qu'un homme eſt venu hier demander quand vous reveniez; il n'a pas voulu dire ſon nom : mais il y a déja pluſieurs jours qu'on le voit roder autour du château.

LE MARQUIS. Eſt-il jeune?

L'INTENDANT. Non, d'un certain âge, & l'air fort triſte & fort malheureux.

LE MARQUIS. Ah! s'il revient, qu'on lui diſe que je ſuis arrivé & qu'il pourra me voir....

L'INTENDANT. Il eſt ſûrement dans la misère; & connoiſſant la bienfaiſance de M. le Marquis....

LE MARQUIS. Il ſuffit, monſieur Cléante; faites chercher le chevalier, pendant que je vais conduire Madame à ſon appartement.

CLARICE. C'eſt ce que vous ne ferez point : reſtez-là, je l'exige...... Je vais me repoſer & m'habiller, & dans une heure je reviendrai vous rejoindre. Allons, Victoire.... (*à part.*) Le chevalier ici.... Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Le marquis de Sainville & ſon oncle reſtèrent ſeuls : l'un & l'autre avoient deſiré ce moment; mais tous les deux ſentoient alors ce trouble involontaire que doivent éprouver deux hommes ſenſibles, lorſque l'un veut pénétrer un myſtère

dont l'éclairciſſement peut l'accabler de douleur, & que l'autre eſt prêt à faire l'aveu d'une foibleſſe qu'il ne peut ni ne veut bannir de ſon ame.

Ariſte ſe trouvoit alors dans ce même château de ſon frère, où Sainville avoit été remis dans ſes bras, & où ſes ſoins les plus tendres avoient élevé l'enfance de Sainville. » Ici, lui dit-il, tout » retrace à ma mémoire ce temps heureux où » j'étois le ſeul objet dont votre cœur fut occupé. » Vous m'aimiez alors!.... Ah! pourquoi donc » ai-je été douze ans ſans revoir ce ſéjour où tout » doit vous rappeller ma tendreſſe pour vous?.... » Quelle cauſe ſecrette & fatale vous a donc » éloigné de moi?.... qui m'a ravi votre con- » fiance, votre amitié? Qui m'a fait perdre enfin » mon fils, le ſoutien & l'unique eſpoir de ma » veilleſſe? — Ah! mon oncle, répondit Sain- » ville les larmes aux yeux, plaignez un malheu- » reux, ſurpris, confondu lui-même de l'excès » de ſon égarement.... Mais n'accuſez point un » cœur qui n'a jamais ceſſé de vous reſpecter & de » vous chérir. Ah! quelle étonnante hiſtoire faudra- » t-il?.... — Je ne vous en ai jamais parlé, dit » Ariſte en l'interrompant; je crois que déja j'en » ſais une partie : j'ai été long-temps, comme le » public, la dupe de votre prétendu dégoût pour » le monde; mais vous rempliſſiez du moins alors

» une partie des devoirs de votre état & de la » société. Il n'y a guère que cinq ans que le pro- » grès de votre penchant pour la solitude a com- » mencé à m'étonner; depuis deux ans sur-tout » vos longues & fréquentes absences m'ont fait » naître des soupçons qui me rapprochoient assez » de la vérité; enfin, malgré toutes vos précau- » tions, on a découvert.... Ariste s'interrompit, voyant l'embarras de son neveu; car l'homme de bien qui veut secourir le foible, craint le moment de le confondre & de l'accabler. » Vous êtes, » continua-t-il, mon cher neveu, vertueux, esti- » mable; je le sais, je vous aime & je vous plains. » Si vous pensiez différemment, vous ne me ver- » riez point ici...., — Vous me plaignez!...» » dit Sainville : ah! sans doute, je le mérite.... » Je me suis égaré;.... je suis foible & malheu- » reux; j'ai besoin de vos conseils.... hélas! & » sur-tout de votre indulgence. — Vous m'ef- » frayez, Sainville, dit vivement son oncle; par- » lez moi sans détour.... Quel est cet enfant sous- » traite à tous les yeux, que vous élevez avec » tant de mystère?.... A qui doit-elle le jour? » sa mère vit-elle encore?.... Malheureux, vous » vous taisez?.... Ah! si vous aviez, sans mon » aveu, disposé de votre main, sans doute un » choix déshonorant.... Non, mon oncle, ras- » surez-vous, dit Sainville, je suis libre encore....

» Cette orpheline infortunée ne m'eſt rien.... La » pitié, l'amitié me la firent adopter.... Depuis » près de treize ans je poſsède ce dépôt précieux... » Aur ez-vous abuſé des droits qu'on vous céda ? » dit Ariſte avec un air ſévère. Grace au ciel, » s'écria Sainville, mon cœur eſt pur : je ne ſuis » qu'un inſenſé, je n'ai abuſé que moi-même. » Vous le voulez ; écoutez donc le triſte récit » de ma foibleſſe & de mes égaremens. Ce n'eſt » point un ſecret que vous m'arrachez ; depuis » plus de ſix mois je ſuis décidé ; mon projet » étoit de vous parler, de vous amener ici.... » Mais je ne voulois me déclarer que la veille » de mon départ. Le vôtre a été ſi imprévu, ſi » précipité, que je n'ai pu exécuter ce deſſein. » J'avois choiſi dans ma famille, vous & Clarice, » pour cette étrange confidence.... Hélas ! que » vais je vous apprendre ?.... Parlez, parlez, dit » vivement Ariſte, tirez-moi d'une incertitude » qui me fait mourir ».

Sainville raſſemblant ſes eſprits, & tenant la main de ſon oncle, commença par lui rappeller ſes anciennes liaiſons avec Dorival. Mais, dit Ariſte, on aſſure qu'il n'exiſte plus ; & qu'expatrié depuis ſon combat contre Valcourt, il s'eſt allé faire tuer dans l'Inde. Tout le monde le croit comme vous, lui dit Sainville. Alors, reprenant l'hiſtoire de ſa jeuneſſe & celle de Do-

rival, il attendrit Arifte par le récit des malheurs de fon ami, par la mort touchante de fa femme, & par le moment où ce père infortuné s'étoit vu forcé de remettre fa fille dans fes bras: » C'eft cette même enfant, c'eft cette même Zélie, » s'écria-t-il en répandant des larmes dans le » fein de fon oncle, c'eft cet être intéreffant, » objet de tant de foins & de tant d'opinions » diverfes. » Mais qui put, interrompit Arifte, vous engager à choifir un genre d'éducation.... Je ne formai pas d'abord le deffein bizarre que » j'ai fuivi depuis, dit Sainville; mais une converfation que j'avois eue avec Dorival, m'en fit naître l'idée dans la fuite. D'ailleurs, l'apparence de la mort de mon ami me perfuadant que cette enfant que j'avois adoptée n'avoit plus d'autre père que moi, ce dépôt précieux m'en devint plus cher; je ne pus me réfoudre à la faire élever dans un couvent; l'efprit qu'on y peut prendre du monde, pouvoit être dangereux pour elle. Je crus devoir me charger moi-même de fon éducation, aidé par une feule gouvernante. Il m'eût été bien impoffible d'exécuter mon projet dans Paris: » C'eût été m'expofer à la curiofité, » aux vaines conjectures du public, à mille quef- » tions auxquelles je n'aurois pas voulu ré- » pondre; il falloit donc la fouftraire à tous les » yeux.... Mais, quels auroient été fes maîtres?

» quelles instructions auroit-elle reçu ? L'in-
» térêt surnaturel qu'elle m'inspiroit, ou plutôt
» ma destinée, sut vaincre tous les obstacles. Je
» me chargeai moi-même entièrement de son
» éducation ; & , du moins à cet égard, j'ai suivi
» tous les devoirs que je m'étois imposés. Mais,
» dit Ariste, quels projets formiez-vous alors
» pour la suite de sa destinée ? Celui de cultiver
» son cœur & son esprit, lui répondit Sainville,
» de l'aimer comme une fille que j'avois adop-
» tée, de lui assurer un sort heureux & indé-
» pendant, lorsqu'elle auroit atteint l'âge de la
» raison. Tels étoient les desseins que m'inspi-
» roient alors l'amitié, l'honneur, la vertu....
» Hélas ! un penchant irrésistible, une passion
» fatale a depuis bouleversé toutes mes idées,
» anéanti mes résolutions ; & j'ai vu avec effroi,
» mais trop tard, que né pour la protéger, pour
» lui servir de père, des motifs si purs, des titres
» si respectables n'étoient plus faits pour moi.
» Trop foible pour me vaincre, assez ver-
» tueux encore pour me condamner, je ne
» me suis point déguisé l'excès de ma folie. La
» différence de nos âges, de nos fortunes, de
» nos états, vos desseins sur moi, tout éle-
» voit entre nous d'éternelles barrières. En
» cédant à ma passion, je m'attirois l'indignation
» de ma famille ; je perdois sans retour votre

» tendresse, & je n'étois aux yeux du monde qu'un
» vil séducteur. »

On ne dit jamais que la dernière, la vraie raison qui nous maîtrise : » Vous l'avouerai-je, continua-» t il, tout me portoit à cacher à mes amis, à vous-» même ma malheureuse passion. Je ne peux » me flatter d'être aimé, ou du moins je n'en » suis pas sûr : accoutumée à ne voir que moi, » Zélie me prodigue tous les témoignages inno-» cens du sentiment le plus tendre ; mais la re-» connoissance & l'amitié pourroient-ils suffire » à mon cœur ?.... Prêt à lui tout sacrifier, je » lui voudrois, pour son bonheur & pour le » mien, une passion qui répondît à la mienne... » Eh! comment l'espérer, comment m'en assurer, » tant que je serai le seul objet qu'elle connoisse, » & qui puisse lui paroître aimable & sensible ? ».

A ces mots, Sainville lui fit connoître les raisons qu'il avoit eues de venir passer trois mois dans son château. Dès ce même jour, ajouta-t-il, je vais lui rendre une pleine liberté : elle passera ces trois mois avec Clarice, comme ma propre fille ; nous la mènerons après à Paris. Un couvent lui servira d'azile ; c'est-là que, la laissant maîtresse absolue d'elle-même, Zélie pourra décider de son sort ; & je suis sûr que vous ne désapprouverez pas qu'en la laissant libre, je lui assure

une fortune honnête & convenable à sa naissance.

L'étonnement d'Ariste, en écoutant Sainville, l'avoit empêché de l'interrompre. L'excellence de son cœur ne lui permettoit que l'attendrissement d'un ami; mais, croyant cependant que l'oncle devoit parler dans ce moment, il lui fit les plus fortes représentations sur sa position présente, & sur-tout sur la nécessité, qu'il regardoit comme absolue, que Sainville renonçât à son amour, & fît une alliance propre à porter sa maison au plus haut degré d'élévation & de gloire. Ah! mon oncle, lui dit Sainville en soupirant: » Maître de mes actions & de ma conduite, » je ne peux l'être de mon cœur. Zélie seule peut » décider de ma destinée!.... Mais, de grace, » mon cher oncle, suivez-moi, venez la voir, » sa vue peut-être me justifiera; venez. »

Ariste, qui brûloit de voir & de connoître Zélie, suivit Sainville qui le conduisit dans son appartement intérieur, où tout ce qui frappa ses regards annonçoit l'instruction la plus variée & la plus suivie. Quoique le cœur du sage Ariste fût fermé depuis long-temps à la plus douce des passions, il ne put voir la charmante Zélie sortir d'un cabinet à la voix de Sainville, sans en être ému. Un simple habit de taffetas blanc paroissoit

avoir

avoir été placé par les Graces sur une taille égale à la leur ; un ruban couleur de rose qui l'attachoit, un pareil ruban entrelacé dans ses beaux cheveux, des yeux célestes, une bouche de rose, l'air & le teint d'Hébé, tout concourut à faire juger à l'oncle combien la blessure de son neveu devoit être profonde. Ma chère Zélie, lui dit Sainville, voilà cet oncle qui m'est si cher, à qui je dois tout, dont je vous parle si souvent. Ah! monsieur, monsieur, c'est donc vous, dit-elle en accourant, se précipitant sur ses mains, & s'efforçant de les lui baiser; quoi! vous êtes cet oncle adoré dont la tendresse éleva Sainville, mon père, mon ami? c'est donc vous qui l'avez rendu si charmant, si parfait? Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas moi-même, puisque vous avez fait mon bonheur! A ces mots, elle voulut une seconde fois baiser ses mains : Ariste, en les retirant, ne put s'empêcher de la serrer un moment entre ses bras ; il jouissoit alors, & peut-être encore malgré lui, du sentiment délicieux que sent un tendre père en embrassant sa fille...... Résistant, autant qu'il le pouvoit, au charme de cette première impression, que l'œil avide de Sainville avoit bien observée, il dit des choses honnêtes à Zélie sur tous les talens qu'elle avoit acquis dans sa solitude : ils vont bientôt paroître dans un plus grand jour, ma

chère Zélie ; il eſt temps que je laiſſe voir ma fille & mon élève aux parens & amis que j'ai prié de venir m'aider à célébrer le jour qu'elle entre dans le monde. Sainville n'eut point l'air de s'appercevoir de l'air de ſurpriſe & de la rougeur qui parurent alors ſur le beau viſage de Zélie. Il appella madame Berrard : Son nouvel appartement eſt-il prêt, madame ? pourrai-je bientôt l'y conduire ? Dans un moment monſieur, dit madame Berrard, qui ſortit à l'inſtant.

Ariſte, embarraſſé d'un premier mouvement d'admiration & de tendreſſe dont il n'avoit pas été le maître, craignit peut-être d'en éprouver un ſecond dont ſon neveu tireroit trop d'avantage ; il feignit d'avoir quelques ordres à donner, & laiſſa Sainville ſeul avec Zélie.

Quelle main profane oſeroit porter un pinceau téméraire ſur les ouvrages immortels du Corrège & du Titien ? Je me garderai donc bien de changer un ſeul mot à la ſcène ſuivante de Zélie. Je dois lui conſerver ſa grace & ſa préciſion ; c'eſt à la faveur des ſcènes que je me plais à rapporter en entier, qu'on me pardonnera peut-être ce qui les précède, & le foible récit qui les amène & qui les lie.

LE MARQUIS DE SAINVILLE ET ZÉLIE.

Il la tient par la main.

LE MARQUIS. Raſſurez-vous, ma chère

Zélie. Je veux vous parler ſans témoin pour la dernière fois.... Eh quoi! vous pleurez!...

ZÉLIE. Pourquoi m'arracher de ma retraite? Je devois, diſiez-vous, y demeurer tant qu'elle me ſeroit chère, tant que je vous aimerois.... Ah! je croyois y demeurer toujours.

LE MARQUIS. Ceſſez de vous affliger, je vous en conjure! Écoutez-moi. Je vous ai ſouſtraite au monde pendant un temps, pour l'employer loin du tumulte & de la diſſipation à former votre cœur & votre eſprit, à vous donner des talens agréables & des connoiſſances ſolides. Vous avez ſurpaſſé mon attente; je veux jouir de mon ouvrage; je veux qu'on vous connoiſſe. Nous ſommes faits pour la ſociété, & vous ſerez l'ornement de celle que vous choiſirez.

ZÉLIE. Je ne ſais pas ſi j'y plairai; mais je ſuis bien ſûre de m'y déplaire....

LE MARQUIS. Eh! par quelle raiſon....

ZÉLIE. Je ne vous y verrai plus comme autrefois.... Entourée de viſages nouveaux, de gens inconnus, il faudra m'occuper d'autres choſes que de vous; & c'eſt une étude pénible, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais.

LE MARQUIS. Mille liaiſons agréables s'offriront à vous. On cherchera tous les moyens de

vous plaire : on vous amuſera d'abord ; on finira par vous intéreſſer.

ZÉLIE. Ce n'eſt pas là le langage que vous me teniez autrefois.... Ah ! que je ſuis mécontente de tout, de vous-même !

LE MARQUIS. Quels ſont mes torts?...

ZÉLIE. Vous avez l'air embarraſſé, contraint... vos diſcours, vos regards ont changé ; votre maintien m'attriſte, m'en impoſe ; & j'éprouve, en vous écoutant, je ne ſais quelle amertume que je n'ai jamais reſſentie.

LE MARQUIS. Non, je ne ſuis point changé.... Ah! Zélie.... je ſerai toujours votre ami, votre père.

ZELIE. Et vous êtes le ſeul objet que j'aime, le ſeul que je puiſſe aimer....

LE MARQUIS. Ne le promettez pas... peut-être un autre plus aimable....

ZÉLIE. N'achevez pas. Je ne puis ſoutenir de vous voir une idée ſi cruelle.... Vous alliez dans le monde.... & je me croyois aimée par vous de préférence à l'univers entier.... Quand j'y ſerai pourquoi donc n'auriez-vous pas la même certitude?... Ah! je ſuis plus juſte, & peut-être plus ſenſible que vous.

LE MARQUIS. Je ne douterai jamais de votre ſincérité ; mais vous n'avez nulle expérience, vous n'avez jamais rien vu ni connu que moi.

ZÉLIE. Ah! mon ami!... pourquoi donc me ſortir de l'heureuſe obſcurité qui m'étoit ſi douce & ſi chère? Je ne voulois vivre que pour vous.... Mais n'en parlons plus. Vous l'exigez, je dois vous obéir; je m'y ſoumets.... Dites-moi ſeulement quelle ſera ma conduite dans ce monde inconnu où vous m'ordonnez de paroître? Vous m'avez ſouvent parlé de ſes écueils, de ſes dangers: du moins vous y ſerez mon guide, mon protecteur, mon père; mon ami ne m'abandonnera jamais.

LE MARQUIS. Ah! Zélie, vous ignorez à quel point je vous aime....

ZELIE. Qui, moi!... quand je tiens tout de vous, quand vous avez tout fait pour moi.... Hélas! je vous dois tout, juſqu'au bonheur d'être ſenſible. Je penſe, j'aime, je ſuis heureuſe; & c'eſt votre ouvrage. Ah! de tous vos bienfaits le plus cher à mon cœur, c'eſt ce ſentiment impoſſible à peindre que vous inſpirez.... Non, je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de ſa vivacité; vous ne m'avez point appris de nom, d'expreſſion qui puiſſe rendre ce que j'éprouve.

LE MARQUIS, (*à part.*) Quel langage ſéducteur!... Eh! comment ne pas ſe livrer?... Mais, hélas! ce n'eſt ſans doute que celui de la reconoiſſance....

ZELIE. Vous paroissez agitée?.... Que dites-vous?

LE MARQUIS. Vous me demandez des conseils, ma chère Zélie? il en est d'importans à vous donner, mais qui vous paroîtront frivoles. Cependant, je me flatte que vous daignerez me croire & les suivre. Vous allez fixer tous les yeux. La politesse & la bienséance exigent que vous paroissiez occupée des différens objets qui vont vous entourer. Sans cesser d'être vraie, il faut renfermer vos sentimens au fond de votre cœur, & ne point parler de cette amitié si tendre & si pure, qui ne peut intéresser que nous deux. Par exemple, il faut changer devant le monde le nom si doux que vous me donnez.

ZELIE. Comment, je vous appellerai comme un étranger? Mais, *mon ami*, c'est votre nom pour moi, & l'on me feroit un crime....

LE MARQUIS. Tel est l'usage : s'y soustraire seroit un ridicule; & c'est ce que le monde pardonne le moins.

ZELIE. Que vous me le faites haïr!... Et qu'importe le ridicule? Je ne crains que le blâme fait pour le vice, &....

LE MARQUIS. Vous m'avez promis de me croire.

ZELIE. Je m'étois.... mais je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS. Je vous recommande ſur-tout, ma chère Zélie, de mettre tous vos ſoins à gagner l'amitié de mon oncle.... Je le regarde comme un père.

ZÉLIE. Il deviendra le mien.... Hélas! vous m'avez tant de fois parlé de l'objet malheureux à qui je dois la vie.... Vous avez ſi bien gravé dans mon ame tous les devoirs qu'un titre ſi cher impoſe.... Ah! croyez que je conçois facilement le reſpect, la tendreſſe qu'on éprouve pour un père....

LE MARQUIS. Je vous ai parlé de Clarice; je deſire vivement qu'elle puiſſe vous plaire, & qu'elle devienne votre amie.

ZELIE. Mon amie!... Je ne puis vous le promettre; un ami ſuffit à mon cœur; &, vous le ſavez, ſon choix eſt fait.

LE MARQUIS. Vous verrez encore ici un jeune homme qu'on appelle le chevalier de Villers. Je ne vous preſcris rien pour lui; je le connois ſuperficiellement, & d'ailleurs....

ZELIE. A propos de jeune homme, j'avois oublié de vous dire....

LE MARQUIS. Quoi donc?...

ZELIE. Occupée du bonheur de vous revoir, juſqu'ici je n'ai penſé qu'à vous; .... mais vous venez de me rappeller....

LE MARQUIS. (*plus vivement encore.*) Eh bien ?...

ZELIE. Une aventure ſingulière.... d'un jeune homme.

LE MARQUIS. Comment ? que dites-vous ?

ZELIE. Oui, un jeune homme m'a vue, m'a écrit, &....

LE MARQUIS (*très-vivement.*) De grace expliquez-vous ?...

ZELIE. C'étoit hier.

LE MARQUIS. J'ai reçu en chemin une lettre de vous, & vous ne m'en diſiez rien.

ZÉLIE. Je n'ai pas jugé ce détail aſſez intéreſſant pour vous en entretenir; il ne pouvoit l'être que par ſa ſingularité; & j'avois tant d'autres choſes à vous dire, que j'ai craint de vous fatiguer par une trop longue lettre.

LE MARQUIS. Il eſt vrai...... mais enfin pourſuivez.

ZÉLIE. Eh bien ! hier au ſoir je me promenois ſeule dans le petit bois, je côtoyois le mur ; tout-à-coup j'ai entendu une voix inconnue qui prononçoit mon nom : elle ſembloit venir du haut des airs ; j'ai levé la tête, & j'ai vu, mais avec une ſurpriſe extrême, un homme ſur le mur. L'étonnement & la frayeur m'ont rendue immobile..... Il m'a crié de me raſſurer. J'ai bien pu, m'a-t-il dit, parvenir ici à l'aide des machines que j'ai fait préparer de l'autre côté

du mur : mais vous voyez bien, a-t-il ajouté, que n'ayant de celui-ci nul ſecours, il eſt impoſſible que je puiſſe franchir la diſtance qui nous ſépare. Un peu remiſe de mon trouble, je lui ai demandé quel étoit ſon deſſein? Il m'a répondu qu'il ne vouloit que me voir. Je n'ai rien compris à cela; & il y avoit dans ſa manière de s'exprimer & dans ſa phyſionomie un air d'égarement & de folie qui m'a rendu ma première frayeur. J'ai voulu m'éloigner : dans ce moment il m'a jeté un papier, en me conjurant de le ramaſſer. Pour le ſatisfaire je l'ai mis dans ma poche, & j'ai promptement regagné ma chambre.

LE MARQUIS. Et le billet?

ZÉLIE. Je l'ai lu, je n'y comprends rien; Tenez, jugez-en vous-même; le voici.... (*Elle tire le papier de ſa poche, & le lui donne.*)

LE MARQUIS, *liſant à demi-voix*

Se peut-il qu'on ait la barbarie de cacher à tous les yeux l'objet le plus charmant, le plus digne d'être adoré? .... Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'eſt point de retraite où l'amour ne puiſſe pénétrer..... L'eſpérance de vous voir m'a fait tout oſer, tout entreprendre : daignez autoriſer une paſſion auſſi pure qu'elle eſt extrême, & croyez qu'elle ſaura m'inſpirer les moyens de vous tirer de l'indigne eſclavage

où l'on vous retient. Cachez cette lettre & ce billet au tyran jaloux qui vous obsède ; & pensez que l'amour le plus tendre & le plus passionné va travailler avec ardeur à votre délivrance.

(*Lui rendant la lettre*)

Que pensez-vous de cette lettre?

ZÉLIE. Qu'elle est d'un fou...... mais d'une folie bien singulière: n'est-ce pas?

LE MARQUIS, (*à part.*) Qui pourroit?.... Il me vient un soupçon......

ZÉLIE (*tenant la lettre & lisant.*)

Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point de retraite où l'amour ne puisse pénétrer.

Que peut signifier là *l'amour?* On dit bien l'amour de la vertu, l'amour de ses devoirs; mais l'amour tout seul.... cela n'a point de sens. Et puis *le tyran jaloux qui vous obséde*, de qui veut il parler?

LE MARQUIS. C'est de moi.

ZÉLIE, (*en riant.*) De vous? Ah! je ne l'aurois pas deviné. Mais vous savez peut-être aussi ce que c'est qu'un *amant.* Il dit l'amant le plus passionné. Tenez, lisez? Je ne connois pas ce mot là..... Vous riez?.... Ah! vous êtes en défaut, convenez que vous n'en savez rien?

LE MARQUIS. En vérité, je ne puis me charger d'être son interprète; mais, dites-moi, si

vous revoyiez ce jeune homme, si le hasard vous le faisoit rencontrer, le reconnoîtriez-vous?

ZÉLIE. Oui, je le crois.....

LE MARQUIS. Sa figure vous à donc frappée?... Sans doute elle est agréable?.....

ZÉLIE. Oui, elle m'a paru fort agréable, quoiqu'il ait dans les traits quelque chose d'égaré, comme je vous l'ai déja dit.

LE MARQUIS. Je vois ce qui vous prévient le plus contre lui; c'est cette folie que vous lui supposez: & s'il parvenoit à vous ôter cette idée je crois entrevoir qu'il ne vous déplairoit pas.

ZÉLIE. A quoi bon toutes ces questions?

LE MARQUIS. A rien.... en effet....

ZÉLIE. Vous paroissez rêveur?.....

LE MARQUIS. Moi? point du tout.... Mais, ma chère Zélie, l'heure s'avance; voici bientôt celle où tout le monde va se rassembler ici; il faut songer à vous aller habiller.

ZÉLIE. Quoi! ne le suis-je pas?

LE MARQUIS. Cet habit simple & commode, malgré la grace qu'il reçoit de vous, seroit ridicule dans le monde.

ZÉLIE. Il faut aussi le changer?... Le monde est donc bien minutieux! Dans quels petits détails

ne faut-il pas entrer pour éviter ce que vous appelez un ridicule?

LE MARQUIS. Quelqu'un vient.....

ZÉLIE. Ah! c'eſt ma bonne.

LE MARQUIS. Eh bien, madame Berrard, avez-vous fait préparer le nouvel appartement de votre maîtreſſe?

Me. BERRARD. Oui, monſieur, j'ai ſuivi vos ordres.

ZÉLIE. Ah! ma bonne, ne regrettez-vous pas celui que nous quittons?.... (*au marquis.*) Du moins, accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois. Mon cœur ſe ſerre en penſant que je ne verrai plus un lieu ſi cher, où j'ai paſſé.... ſans doute.... les plus doux momens de ma vie. Ah! mon ami..., je ne ſais ce qui ſe paſſe au fond de mon ame; mais elle eſt bien triſte..... (*Elle met la main devant ſes yeux pour cacher ſes larmes.*)

LE MARQUIS. Zélie! ma chère enfant!... que cette ſenſibilité ſi touchante a de charmes pour moi! Ah! croyez que votre bonheur m'eſt plus cher que ma vie!

ZÉLIE. Dites-moi donc que vous m'aimez, répétez-le moi ſouvent.... auſſi ſouvent qu'autrefois.......

LE MARQUIS. Ah! Zélie! n'en doutez-pas. Vous êtes tout pour moi: un ſentiment ſi doux,

nourri depuis si long-temps, absorbe en moi tous les autres, & ne pourra jamais s'affoiblir un moment: objet de tous mes soins, de tous mes projets, de toutes mes pensées, rien ne peut me distraire de vous; tout ce qui n'est pas vous m'est insipide, importun; & je préfère à tous les biens du monde, le bonheur inexprimable de vous voir, de vous entendre, & d'être aimé de vous.

ZÉLIE, (*avec transport.*) Je vous retrouve enfin. Oui, c'est vous qui venez de me parler; c'est mon ami, c'est.... ah! c'est tout ce que j'aime. Ma tristesse est dissipée, mes noires idées sont évanouies; un discours si tendre, des paroles si chères, m'ont rendu mon bonheur. Disposez de moi, de ma destinée; je me soumets à vous avec joie; je ne regrette plus ni ma retraite, ni mon obscurité. Vous m'aimez de même, il suffit. Que me faut-il de plus, & qu'importe le reste?

LE MARQUIS. (*à part.*) Quels charmes! quels transports j'éprouve en l'écoutant!.... (*haut.*) Allez, ma chère Zélie, dans un moment j'irai vous retrouver. Allez..... (*à part.*) Que mon trouble est extrême!.... Il est égal à ma foiblesse.

ZÉLIE. Je vous quitte pour un instant.... mais, qu'un instant est long sans vous! Je l'emploierai

du moins à me rappeler les conſeils que vous venez de me donner, & croyez que je les ſuivrai tous : il m'eſt ſi doux de vous obéir !...

Le Marquis. Ah ! Zélie !

Zelie. Eh bien ?.... parlez ! vous paroiſſez avoir quelque choſe à me dire encore.....

Le Marquis. Ah !.... ſi j'en croyois mon cœur..... N'entends-je pas du bruit ? On vient ; éloignez-vous, ma chère Zélie.... allez, je vous en conjure.

Zelie. Je n'entends rien ; mais vous le voulez, je vous laiſſe. Allons, ma bonne. Que j'ai de peine à m'arracher d'ici !

Le marquis de Sainville n'avoit feint d'entendre du bruit que pour éloigner Zélie, & cacher le trouble qu'il éprouvoit ; &, tout délicieux que fût ce trouble, il l'avoit fait frémir. Non, ſe diſoit-il, » je ne pouvois plus me contenir.... Emu, troublé juſqu'au fond de l'ame, » j'allois tomber à ſes pieds, lui dévoiler, lui » dire dans un langage qu'elle ignore, le ſecret » fatal de ma vie. Eh quoi ! j'ai eu la force de » cacher, de renfermer cette paſſion depuis plus » de trois ans, & un inſtant m'alloit ravir peut-» être & mon courage & ma vertu ! Quatre » mois d'abſence n'ont fait qu'irriter ce ſenti-» ment qui me domine....- Ah ! c'en eſt fait ; » je ne ſuis plus digne de garder un dépôt ſi

» précieux. Malheureux! eh! quel eſt mon eſ-
» poir?.... Celui d'être aimé?.... Non, je ne
» l'ai même pas. En vain elle me prodigue toutes
» les preuves de la tendreſſe la plus touchante.
» Quand je l'entends, quand je la vois, ſéduit,
» égaré, tout concourt à m'abuſer; mais abſent
» d'elle, bientôt de cruelles réflexions viennent
» détruire une illuſion ſi dangereuſe..... Ce
» jeune homme dont elle m'a parlé.... quel
» eſt il?.... Je trouve ici le chevalier de
» Villers.... ſi c'étoit lui?... Mais il aime
» Clarice; ils doivent s'unir.... Ce jour va
» détruire ou confirmer mes ſoupçons.... Oh
» ciel! il me manquoit le tourment de la ja-
» louſie».... On vient; cachons, s'il eſt poſ-
ſible, le trouble affreux qui me ſurmonte.

Clarice arrivoit en effet en ce moment: le plaiſir, l'empreſſement éclatoient dans ſes yeux. Je l'ai vue, je l'ai vue s'écria-t-elle en abordant Sainville; ah! qu'elle eſt charmante? Sainville, uſant des dernières reſſources d'un homme qui veut cacher ſon embarras, eut l'air d'ignorer ce qu'elle vouloit dire: mais Clarice, dans les premiers momens de ſon admiration pour Zélie, en fit un portrait que Sainville laiſſa facilement achever. Il eſt ſi doux d'entendre louer ce qu'on aime! Clarice lui fit des reproches de ſa négligence à lui faire connoître l'art de ſe parer,

& lui dit tout le plaisir qu'elle avoit eu à se charger de ce soin. Non, lui dit-elle, il n'est pas possible que vous n'adoriez pas cette charmante enfant. Grand dieux! que dites-vous? répondit Sainville; ce sentiment me rendroit trop coupable, trop insensé même; ne savez-vous pas que j'ai trente-huit ans, & qu'elle n'en à pas encore dix-sept? » Qu'importe, dit » Clarice? vous avez l'air beaucoup plus jeune » & sans flatterie, on peut vous donner l'espoir » de plaire & d'être aimé. » Le chevalier de Villers vint les interrompre en ce moment. Sainville en fut d'abord fort aise; & même il dit en souriant à Clarice, qu'il savoit se retirer à propos, croyant lui plaire en la laissant seule avec le chevalier. Il le fut beaucoup moins lorsque sa cousine lui dit d'un air froid, & même de dépit, si vous voulez être témoin d'une querelle, vous pouvez rester. Quoi! lui dit-il d'un air très-sérieux, en seriez-vous donc mécontente?.... Paix; le voici, lui dit-elle. A ce mot, Sainville sortit triste & rêveur.

Le chevalier, affectant l'assurance la plus fausse, & croyant qu'il pouvoit tout hasarder avec une femme dont il étoit sûr d'avoir le cœur, eut la mauvaise foi de lui dire qu'il n'étoit venu chez Sainville que pour la chercher; il osa même lui laisser entrevoir qu'un peu de jalousie avoit dé-

terminé son voyage. Clarice, indignée de sa fausseté, se servit de la supériorité de son esprit, & de celle que la candeur donne sur la fausse finesse, pour le persiffler & le confondre. Vous êtes parti pour la Gascogne depuis trois semaines, lui dit-elle, & je vous trouve en Normandie; il faut que vous vous soyiez furieusement égaré. Le chevalier confondu, mais assez faux & avantageux pour croire qu'il pouvoit conserver le même ton, lui fit des mensonges qu'elle démasqua, qu'elle lui fit multiplier par ses questions, & dont elle lui démontra l'absurdité. Le chevalier crut alors devoir prendre un ton plus tendre: la foible Clarice, qui ne suivoit que celui de son cœur, lui laissa voir toute sa foiblesse. Le chevalier pouvoit-il alors y répondre? Il n'étoit occupé que de Zélie, & brûloit d'impatience de chercher l'occasion de la voir. Clarice s'en appercevant, la scène devint un peu vive entre eux; mais l'art cruel du chevalier réussit à la calmer: il lui baisa la main; & Clarice, livrée aux soupçons que la rencontre de Villers chez Sainville lui fit naître, le pria de bonne foi de se retirer; ce que le chevalier accepta, (disoit-il) avec peine, mais avec la plus grande satisfaction de s'être dégagé d'une conversation si longue & si propre à l'embarrasser.

Clarice se livrant alors toute entière à ses

réflexions, & rassemblant toutes les circonstances & les motifs qui pouvoient avoir attiré le chevalier de Villers dans le château du marquis, n'imagina que trop bien que Zélie étoit la cause de ce voyage; la raison lui faisoit dire en elle-même: Eh! que m'importe d'être trompée, si je ne suis plus aimée? Mais le véritable amour ne se rend pas aux plus fortes apparences; il lui faut les coups les plus mortels pour le détruire, & souvent même est il encore assez malheureux pour y survivre. Celui de Clarice ne put donc lui laisser former d'autre dessein que de faire tout au monde pour éclaircir ce mystère.

Sainville ne pouvoit douter, que la jeune Zélie n'eût fait une impression bien agréable sur son oncle, mais ce n'étoit pas assez pour le satisfaire; il desiroit revoir Ariste, & connoître quels seroient ses sentimens quand les premiers mouvemens d'une admiration qu'il avoit bien observée seroient passés. Il lui fut facile de trouver son oncle seul, & plus facile encore de faire tomber la conversation sur celle qu'il avoit toujours présente dans son cœur.

» Mon cher neveu, lui dit Ariste, si jamais » un égarement fut excusable, c'est sans doute » le vôtre. Oui, je conviens que Zélie est » charmante : mais enfin, ce n'est qu'une enfant; » & sans parler de ce manque de convenance

» entre vous, si la raison ne triomphe pas du » penchant qui vous entraîne vers elle, dans » quels malheurs..... Ah ! mon oncle, inter» rompit Sainville, croyez que je me suis dit à » moi-même tout ce qui peut détruire une pas» sion si funeste..... Je la combats depuis plus » d'un jour..... Mais je ne crains pas de vous » l'avouer & de vous le répéter, si je pouvois » me croire aimé, il n'y a point de sacrifice » que je ne fusse prêt à lui faire, & le plus grand » sans doute seroit de m'exposer à perdre vos » bontés. Telle est ma foiblesse, & je ne puis » vous tromper là-dessus : mais, loin d'en avoir » l'espoir, il me faudroit les preuves les plus » fortes, les plus convaincantes de sa tendresse » pour me le persuader. Il est vrai que Zélie, » naturellement sensible, me montre une recon» noissance si vive, que tout autre que moi » pourroit peut-être s'y méprendre; mais aussi » vous conviendrez que si Zélie pouvoit penser » à présent qu'il lui seroit possible d'aimer un » autre objet plus qu'elle ne m'aime, il faudroit » qu'elle fût la plus ingrate de toutes les créa» tures, & son ame est honnête, autant qu'elle » est passionnée : elle ne connoît encore que » l'amitié, & elle l'éprouve avec toute la viva» cité d'un cœur innocent & pur. Voilà les » réflexions qui viennent sans cesse s'offrir à

» mon esprit; elles me préserveront du malheur
» que vous craignez..... Quoi! dit Ariste, si
» Zélie cédoit à l'impression d'un nouveau sen-
» timent, vous auriez la générosité de ne point
» apporter d'obstacle à ses desirs? Qui! moi,
» (dit vivement Sainville) moi, m'opposer à
» son bonheur? Ah!.... je fus son père avant
» d'être son amant..... Quelle fasse un choix
» digne d'elle, & j'aurai le courage d'étouffer
» à jamais une passion malheureuse. Je connois
» l'étendue de mes devoirs envers elle, je les
» remplirai tous, en dussai-je mourir. — Ah!
» mon cher neveu, lui dit son oncle, quel
» mélange étonnant de vertus & de foiblesses?
» Sans cette passion fatale, que ne feriez-vous
» pas? mais elle a détruit votre activité & votre
» ardeur pour la gloire. La force de votre ame
» s'épuise & se consume dans les vains combats
» d'un amour insensé. Avec une ame si peu
» commune, avec tant de qualités si supérieures,
» ne gémissez-vous pas en secret du rôle que
» vous avez pris, quand vous songez à tous les
» avantages qu'il vous fait perdre? Mais Zélie
» s'avance; je vous laisse avec elle : adieu,
» souvenez-vous du moins de vos résolutions...
» Ariste sortit, mais en songeant à trouver les
» moyens de lui ravir toute espérance. »
Clarice n'avoit pas perdu le souvenir des pa-

tures qu'à l'âge de Zélie elle avoit aimées; & lorſqu'elle en avoit le moins de beſoin, Victoire, à ſon premier ordre, avoit raſſemblé de bien bon cœur tous ces jolis ajuſtemens qu'elle ſavoit placer avec adreſſe, & dont elle regrettoit que ſa maîtreſſe ne ſe ſervît plus. L'une & l'autre avoient aſſiſté, malgré Zélie, à ſa toilètte; & jamais femme, le jour de ſa préſentation à Verſailles, ne s'eſt vue ſurchargée d'autant de diamans & de pompons que Zélie en avoit, lorſqu'elle parut aux yeux de Sainville. Cependant Zélie s'étant défendue de quelques coups de pinceau qu'on vouloit lui donner de plus, ſon rouge de la bonne faiſeuſe, légérement appliqué, n'altéroit point la douceur de ſa phyſionomie: ſes yeux ſeulement paroiſſoient avoir plus de vivacité; mais leurs regards furent toujours les mêmes, & ſon ame y peignit également & ſes ſentimens & ſa candeur. En approchant de Sainville: » Ah! lui dit-elle, je » viens d'éprouver une frayeur extrême! Cet » extravagant, ce jeune homme dont je vous » ai parlé.... il eſt ici, ou je ſuis bien trom» pée: en traverſant la cour, j'ai cru l'apper» cevoir; il s'avançoit vers moi; mais en voyant » ma bonne qui me ſuivoit, il a pris la fuite: » il m'a fait bien peur, & j'en conſerve encore » un battement d'une force étrange. En effet, dit

» Sainville, vous avez l'air bien émue.... Ah!
» se dit-il tout bas, ce n'est pas là de la frayeur;..
» c'est plutôt un trouble dont elle ignore & le
» nom & la cause. = Il m'a paru fort bien
» mis, dit aussitôt Zélie; sa physionomie est
» douce & intéressante; mais je trouve bien
» étonnant qu'avec un tel dérangement dans
» l'esprit, on le laisse ainsi livré à lui-même,
» &.... Il n'en faut plus douter, se dit Sain-
» ville: Zélie, pouriez-vous me dire de quelle
» couleur étoit son habit? Gris & argent, dit-
» elle. C'est lui-même..... se dit encore Sain-
» ville. Ecoutez-moi, ma chère Zélie; vous
» verrez aujourd'hui ce même jeune homme;
» il est ici. Je vous ai parlé du chevalier de
» Villers; eh bien! c'est votre inconnu. Ma
» surprise est extrême... lui répondit Zélie!
» comment peut-on recevoir dans la société..
» Si vous vous trouvez seule avec lui, dit
» froidement Sainville, vous pourrez lui dire
» ce que vous pensez, & les sentimens, tels
» qu'ils soient, que sa conduite & ses discours
» vous inspireront: je ne vous prescris rien là-
» dessus; seulement je vous préviens parce que
» je le dois,... que sa tête est légère, qu'il est
» étourdi, inconséquent & vain, & que ses
» principes ne sont pas aussi purs que les
» vôtres.

» Cette connoissance m'est inutile, dit Zélie; » je le fuirai, parce que je le crains. Vous le » craignez..... dit-il vivement, est-ce qu'il » vous déplaît? Non, dit-elle d'un air ingénu, » son extérieur prévient & n'offre rien que » d'agréable, mais sa folie m'effraie. Ah! je ne » vois que trop, dit Sainville en lui-même, » qu'elle en est déja charmée!» Pendant quelques momens encore, tous les deux répondant chacun à son idée, ils continuèrent à ne se plus entendre, quoique tout dût annoncer dans les yeux de Zélie le seul sentiment qui remplissoit son cœur. Sainville eut l'injustice de croire qu'elle aimoit déja le chevalier, & fut charmé que Clarice vînt interrompre un entretien qui le désespéroit; il sortit également rêveur & agité.

» Eh quoi! dit Clarice en entrant, je fais » fuir le marquis.... Mais que vois-je? qu'avez-vous, ma chère Zélie? Parlez-moi avec » confiance, je vous en conjure. Non, je ne le » puis, dit Zélie, alarmée des derniers regards » & du brusque départ de Sainville; non, ma» dame, je dois renfermer au fond de mon » cœur les peines qui m'affligent: hélas, mada» me, je suis bien malheureuse! Vous? est-il » possible? dit Clarice bien surprise! eh com» ment? Mon sort est changé, madame, dit

» Zélie en soupirant, & je ne pouvois qu'y
» perdre. Quoi ! dit Clarice, on vous a rendu
» la liberté, le plus précieux de tous les biens ;
» qu'avez-vous à regretter ? La liberté.... dit
» douloureusement Zélie..... je sais qu'on la
» chérit, qu'on la vante ; mais je n'en connois
» pas le prix, & je regrette le bonheur inex-
» primable de voir, à toute heure & sans con-
» trainte, le seul objet que j'aimois : oui, ma-
» dame, j'ai perdu cette félicité si douce, &
» rien ne peut m'en dédommager. Vous m'é-
» tonnez, belle Zélie, lui dit Clarice ! comment
» pouviez-vous donc, avec un pareil senti-
» ment, supporter l'absence du marquis ? Seule,
» sans distractions, la douleur & l'ennui devoient
» vous consumer ? Ah ! madame, dit Zélie,
» toute distraction m'eût été odieuse ; je ché-
» rissois la solitude avec lui ; &, sans lui, elle
» seule me convenoit. Son souvenir, ses lettres
» me préservoient ; & les talens qu'il m'a don-
» nés, en occupant mes loisirs, en me rappelant
» ses soins & ses bienfaits, m'arrachoient à l'en-
» nui. Mais, interrompit Clarice, dans votre
» solitude vous êtiez ignorée ; si belle & si jeune, se
» peut-il que le desir de paroître avec éclat
» dans le monde ne se soit jamais offert à vo-
» tre esprit ? Hélas, répondit-elle en soupirant,
» qu'avois-je à souhaiter, & comment une cu-

» riosité si vaine auroit-elle pu..... Vous ne
» concevez donc pas, belle Zélie, dit Clarice,
» le plaisir d'être louée, admirée? Ah! mada-
» me, dit Zélie..... eh! n'ai-je pas joui de ce
» bonheur si doux de plaire à ce qu'on aime?
» Tout autre éloge, repartit Clarice, vous se-
» roit donc indifférent? Je vous avoue, mada-
» me, répondit Zélie, que cette question m'é-
» tonne. Existeroit-il donc une personne assez
» bizarre pour rechercher ce qui ne la touche
» point? Vouloir plaire, n'est-ce pas aimer?
» Et sans un cœur sensible, à quoi pourroit
» servir ce frivole avantage? »

Clarice rougit un peu: la vérité, l'ingénuité de cette réponse de Zélie, portoit un trait de lumière sur les légers travers des premières années de son mariage. « Quelle ame sensible &
» pure, dit-elle en elle-même! & l'ingrat ne
» la connoît pas..... Ah! ma chère enfant,
» que vous m'intéressez! Mais, puisque vous
» êtes aimée, comment n'êtes-vous pas heu-
» reuse? Hélas! répondit Zélie, il n'est plus le
» même pour moi: triste, rêveur, distrait, ses
» discours, ses regards, en lui tout est changé;
» il a l'air inquiet, & je ne suis plus l'objet
» qui l'occupe entièrement. Quoi! dit Clarice,
» connoîtriez-vous déja les tourmens de la ja-
» lousie? De la jalousie! dit Zélie étonnée: je

» ne sais ce que c'est. Comment, dit Clarice,
» plus étonnée encore, ce mot vous seroit in-
» connu ? Pardonnez-moi, répondit Zélie d'un
» air simple; souvent, dans nos lectures, j'ai
» vu des rivaux de gloire & d'ambition, ani-
» més par la jalousie; mais je ne lui connois
» pas d'autre signification. Cette ignorance me
» surprend, dit Clarice : vous avez beaucoup
» lu, comment se peut-il.... J'ai très-peu lu
» de livres, répondit Zélie du même ton : pour
» m'épargner du travail & de l'ennui, il s'impo-
» soit la peine de me faire des extraits sur l'his-
» toire & la morale, & presque toute ma biblio-
» thèque est écrite de sa main..... Quelle pré-
» caution ! se dit tout bas Clarice. Croyez-vous
» donc, ma chère Zélie, qu'il y ait beaucoup
» d'exemples de l'éducation que vous avez reçue ?
» Ah ! madame, répondit Zélie, je sens que ma
» reconnoissance doit être sans bornes; il ne
» m'étoit rien, il a fait pour moi ce que le père
» le plus tendre..... Quoi ! vous imaginez-vous,
» lui dit Clarice, qu'un père vous auroit dû les
» soins qu'il a pris de vous ? Il me l'a dit lui-
» même, reprit Zélie, en reprenant son air in-
» génu; mais un père eût rempli ses devoirs, &
» lui.... Eh bien, Zélie, dit Clarice, si Sainville
» vous a dit qu'un père s'en occupe uniquement,
» c'est la seule chose sur laquelle il vous ait

» trompée. Le père le plus tendre confie presque » toujours à des étrangers l'éducation de ses » enfans, & ce sont des gens indifférens & payés » qui leur donnent ces talens que vous devez » à la tendresse de votre généreux ami. Ah! » madame, s'écria Zélie avec transport, il a » donc fait plus pour moi, que si j'étois sa fille?.. » O Dieu! quel sentiment pourra donc m'ac» quitter? Ah! madame......

» Jugez de sa tendresse, dit Clarice, & voyez » s'il vous est permis de vous plaindre.... O mon » cher protecteur, s'écria Zélie pénétrée d'un » sentiment nouveau, plus vif encore que ceux » qu'elle avoit sentis jusqu'alors; pourquoi m'a» vez-vous caché ce nouveau sujet de reconnois» sance? Il surpasse encore, s'il est possible, tous » les autres. Ah! que n'êtes-vous-là.... que ne » puis-je à vos pieds vous dire.... --- On vient, » interrompit Clarice; modérez des transports » si naturels & si touchans : vous êtes aimée, » ma chère Zélie, vous êtes aimée.... à l'excès. » Ah! du moins connoissez toute l'étendue de » votre bonheur! Madame, dit Zélie, laissez» moi l'aller chercher. Non, restez avec moi, » répondit Clarice; sans doute il va revenir: » mais j'apperçois le chevalier. O ciel! dit Zélie » avec dépit, que je crains sa présence! »

Si le chevalier de Villers fut enchanté de voir

Zélie, il ne fut pas moins embarrassé de trouver Clarice avec elle : il s'acquitta promptement de la commission que Sainville venoit de lui donner, de prier Clarice de venir lui parler un moment dans son appartement ; & Clarice, en bonne & tendre amie, étant trop empressée d'aller apprendre à Sainville à quel point il étoit heureux, elle ne fut arrêtée ni par la présence du chevalier, ni par les prières de Zélie qui, persuadée que le chevalier étoit fou, craignoit de se trouver seule avec lui. Clarice lui promit seulement de lui envoyer sur le champ madame Berrard, & sortit malgré les efforts qu'elle faisoit pour la retenir. Le chevalier, se voyant seul avec elle, débuta par la déclaration la plus tendre, & chercha vainement à la rassurer : Zélie n'étoit occupée que de l'impatience de voir arriver sa bonne. Cependant, le chevalier lui protestant d'un air soumis, que s'il lui déplaisoit, il étoit prêt à s'éloigner : il est assez doux dans sa folie, se dit-elle. Que me voulez-vous, lui dit-elle enfin ? Vous voir, être souffert par vous, lui répondit-il, » Vous aimer uniquement. -- Zélie » ne put s'empêcher de sourire, en lui disant, » vous m'aimez uniquement ? Vous riez, dit le » chevalier assez étonné. Mais, reprit Zélie, » en effet...... l'assurance est assez comique. » Cruelle ! vous en doutez, dit le chevalier d'un

» air transporté. Ah ! mon Dieu, ne vous fâchez » pas, dit la timide Zélie, dont la peur recom» mençoit à s'emparer. Et, cette flamme si pure, » s'écria le chevalier d'un ton des héros du » Lignon, ne vous touchera-t-elle jamais ? Zélie, » sans répondre, se disoit en elle-même : une » flamme si pure, voilà du nouveau. Mais, où » prend-il tout cela ?.... Le chevalier, après » quelques momens, lui dit d'un ton emphati» que & presque emporté : Vous gardez le silence, » ingrate Zélie ! Cruelle ! voulez-vous me déses» pérer ? Ingrate ! cruelle ! se dit Zélie, en mou» rant de peur ; il me dit des injures à présent ; » il va devenir furieux.... si je pouvois m'é» chapper. Vous vous troublez.... lui dit-il : ah ! » quelle seroit ma félicité, si j'osois interpréter » cette émotion en ma faveur ? Interprêtez-là » comme il vous plaira, je ne demande pas mieux, » dit Zélie, croyant voir son accès de folie re» doubler, mourant de peur, & cherchant à s'en» fuir. Le chevalier ne lui en laissa pas le temps, » & crut avoir trouvé celui de se jeter à ses » genoux. Ah ciel ! se dit Zélie, le voilà dans le » plus fort de son accès. Calmez-vous, je vous » en prie, lui dit-elle d'un ton le plus doux que » la frayeur lui permit de prendre. » Le chevalier continua de lui tenir toutes ces espèces de propos qu'il savoit prodiguer ; & Zélie, pour

l'adoucir, continuoit aussi le même ton obligeant qu'elle venoit de prendre. Le chevalier s'y trompa si bien, qu'il s'écria, & peut-être de bonne foi : Ah ! Zélie..... vous me ravissez. Je suis charmée que vous soyiez content, lui répondit Zélie enchantée de voir que son accès se calmoit. » Vous » me rendez heureux au-delà de toute expression, » lui dit-il; mais cachons à tous les yeux cette » heureuse intelligence. Ah ! vous pouvez comp- » ter sur le secret, lui répondit-elle. Le pauvre » homme, se dit-elle tout bas, il faut qu'il sente » sa folie : cela fait pitié. » Madame Berrard entra dans ce moment; Zélie courut se jetter entre ses bras, & la suivit chez Sainville, de la part duquel elle venoit la chercher.

Le chevalier resté seul se livra tout entier à la certitude d'avoir fait la conquête de Zélie, & se glorifioit même du peu qu'elle lui avoit coûté. Toujours persuadé que Zélie étoit fille de Sainville, il ne craignoit pas, à la tendresse singulière qu'il montroit pour elle, qu'il s'opposât à son bonheur dès qu'elle auroit fait connoître ses sentimens. Je prévois que j'éprouverai bien des reproches, bien du tourment de la part de Clarice; mais j'aurai Zélie avec une fortune immense, & j'aurai à-la-fois tout ce qui peut satisfaire mes desirs, mon goût & mon ambition.

Le chevalier de Villers quitta Zélie dans cette

idée; sa seule inquiétude étoit de préparer Clarice à la rupture ouverte qu'il méditoit, & de trouver l'occasion de dire à Zélie, que, prêt & libre d'épouser Clarice, il en faisoit le sacrifice à ses charmes. Pendant l'étrange scène qui venoit de se passer entre Zélie & le chevalier, Clarice, enfermée dans le cabinet de Sainville, n'avoit pu réussir à lui persuader ce que la plupart des amans croient si facilement. Toujours occupé de la dernière conversation qu'il avoit eue, Zélie lui paroissoit avoir été frappée à la vue du chevalier, & avoir reçu dans son cœur les premières étincelles de cet amour qu'il avoit pris tant de soins à lui cacher : » Quoi! malgré » tout ce que je vous ai dit, (répétoit Clarice » avec impatience) votre injuste prévention dure » encore, & vous doutez d'un cœur qui vous » aime avec une passion peut-être plus vive que » la vôtre? Ah! madame, repartit Sainville, vos » dangereux discours n'avoient que trop égaré » ma raison : mais j'ai vu Zélie, & ce dernier » entretien m'a rendu ces idées funestes, que » rien ne peut à présent détruire. O ciel! que me » dites-vous, s'écria Clarice, & comment puis- » je le croire? De grace, ne me pressez pas de » m'expliquer, lui répondit-il, en la regardant » d'un air consterné. Clarice n'en devint que plus » pressante. Partez, madame, partez, c'est tout

» ce que je peux vous dire, répliqua Sainville;
» partez, quittez au plutôt ce funeste château. Eh
» quoi! dit Clarice surprise, ma présence vous
» y devient-elle odieuse? Ah! dieux, s'écria-t-
» il, vous ne m'entendez pas?... Mais, dit-elle,
» le désordre de votre ame se peint dans vos
» discours; tant d'égarement, de trouble & de
» mystère excite ma pitié, & l'intérêt le plus
» vif & le plus tendre. Cédez-y.... je vous en
» conjure par tous les droits que l'amitié peut
» donner.... parlez, ou vous rompez pour jamais
» ces liens si chers qui m'attachent à vous! Sain-
» ville, plus agité que jamais, lui dit: Non, je
» ne le puis.... Qu'exigez-vous, grand Dieu!
» craignez plutôt de me voir rompre un silence
» que l'amitié m'impose. Qu'entends-je, dit Cla-
» rice, aussi troublée que Sainville; & quel trait
» de lumière.... Mais c'est une folle idée.... Ah!
» parlez, dissipez de grace le soupçon extra-
» vagant que vous venez de me donner. J'ap-
» perçois mon oncle, dit Sainville; il m'a fait
» demander à m'entretenir sans témoins.... Il
» faut.....

» Avant de m'éloigner, repartit Clarice d'un
» ton fier & pressant, dites-moi seulement un
» mot... Le chevalier de Villers.... Ah! ma-
» dame, répondit Sainville les yeux baissés,
» qu'allez-vous me demander?... Il suffit (dit
» Clarice

» Clarice avec courage); tout s'éclaircit pour » moi; je vous entends!.... Je vais m'enfermer » dans ma chambre. » Quand vous ferez libre, venez m'y rejoindre, vous favez fi j'ai befoin de vous parler. Elle fortit à ces mots, & le laiffa feul avec Arifte, qui paroiffoit avoir l'air très-férieux & très-occupé.

Lorfque l'oncle & le neveu furent feuls. J'ai des chofes importantes à vous dire, & j'héfite à vous les apprendre, dit Arifte en regardant fixement Sainville: « mais, hélas! je crains vo- » tre foibleffe. Il eft donc queftion de Zélie, dit » Sainville avec un air abbatu? Il eft vrai, dit » affez durement Arifte; favez-vous la paffion » du chevalier de Villers? Oui, répondit Sain- » ville, j'en fuis inftruit par Zélie même, & » j'ai de fortes raifons pour croire qu'elle n'y » eft pas indifférente. Et moi j'en fuis certain, » dit Arifte, fort aife que fon neveu rompît la » glace de lui-même. Vous n'ignorez pas, dit » Arifte, le premier entretien de Zélie avec le » chevalier; Non.... Mais il l'a donc vue depuis? Oui, tout-à-l'heure, dit vivement Arifte; & tandis que fon malheureux neveu, pétrifié par la douleur, l'écoutoit fans avoir la force de l'interrompre, il lui raconta que s'étant trouvé dans la pofition de voir Zélie & le chevalier fe rencontrer enfemble dans un bofquet, celui-ci

s'étant jeté à ses genoux, avoit tiré son épée; & l'avoit menacée de se donner la mort à ses yeux; & que Zélie ne pouvant résister à ce signe d'un amour désespéré, s'étoit jetée sur lui pour lui arracher son épée, & étoit demeurée évanouie entre ses bras. Je suis accouru, nous l'avons secourue; & tandis qu'elle reprenoit ses sens, le chevalier m'a dit en deux mots qu'il adoroit Zélie, qu'elle lui avoit donné beaucoup d'espérance; mais que, lui refusant l'aveu de ses sentimens, le désespoir l'avoit emporté.

Eh! qu'a dit Zélie, dit Sainville à son oncle, prêt à s'évanouir lui-même en lui faisant une question dont il frémissoit d'écouter la réponse?

Le cruel Ariste, ou trompé lui-même, ou voulant porter les derniers coups à l'amour qu'il condamnoit dans son neveu, lui répondit : » Elle le » regardoit tendrement, elle soupiroit, ses yeux » étoient baignés de pleurs.... Enfin le chevalier » s'est tourné vers elle. Si vous ne m'aimez point, » a-t-il dit, la vie m'est odieuse; je n'ai plus qu'à » mourir, prononcez?.... Alors Zélie s'est écriée » avec un transport que je ne puis peindre.... » Ah! vivez, vivez! Le chevalier a cru ne de» voir pas en demander davantage.... & au » comble de ses vœux..... C'est assez, s'écria » tristement Sainville, épargnez-moi le reste, » elle l'aime..... Hélas!.... elle le connoît de-

» puis deux jours, & l'ingrate le préfère à l'u-
» nivers entier, à moi.... à moi....

Sainville ne craignit point de se répandre, en présence de son oncle, dans les plaintes les plus amères; & pénétrant avec un dépit mortel la joie cruelle que son état présent causoit à son oncle: » Non, ne vous flattez pas, lui dit-il,
» que je donne à l'ambition un cœur que Zélie
» livre au plus mortel desespoir. Ma carrière
» est remplie, mon sort est décidé! j'attendrai
» loin du monde, de la cour, de ma famille,
» de vous enfin, le terme d'une vie odieuse &
» déplorable. Je vais me fixer ici, dans ces lieux
» autrefois si chers. Tout m'y retracera le sou-
» venir de mes beaux jours passés, & je pour-
» rai m'y livrer sans contrainte à ma douleur
» & à des regrets éternels. Plaignez-vous, gé-
» missez, dit Ariste, attendri malgré lui, mais
» laissez-moi tout attendre du temps & de la
» raison. Non, n'espérez rien, dit Sainville avec
» impétuosité: la raison.... ah! je l'ai perdue
» pour toujours, cette triste raison qui ne peut
» soumettre jamais que l'homme indifférent. Une
» ame commune triomphe de sa foiblesse par sa
» foiblesse même: elle peut tout quitter, tout
» oublier sans peine & sans combat; mais une
» ame forte & passionnée conserve sa chaîne
» jusqu'au tombeau. Je ne veux point, lui dit

» Arifte, combattre avec vous, dans ce moment,
» un fyftême que votre raifon, en tout autre,
» pourroit détruire d'elle-même; mais pour ter-
» miner un entretien qui nous afflige tous les
» deux, dites-moi quelles font vos dernières
» réfolutions pour Zélie; elle m'intereffe, &c...
» Ah! banniffez cette crainte injurieufe, s'écria
» vivement Sainville.... On peut s'en rapporter
» à moi du foin de fon bonheur; je dois difpo-
» fer d'elle: c'eft un droit que perfonne ne peut
» me ravir. Je lui parlerai.... fi elle perfifte, je
» la rends fa maîtreffe, & ne ceffant point de
» l'adopter & de la regarder comme ma fille, je
» veux lui affurer toute la fortune dont je puis
» difpofer: voilà, mon oncle, ma dernière &
» irrévocable réfolution. Quoi! dit Arifte furpris,
» quoi, pour une étrangère! pour une perfonne
» qui fait le malheur de votre vie, vous voulez
» vous dépouiller! &.... Je vous le répète, dit
» Sainville avec la plus grande fermeté, je re-
» nonce à toute fortune, à tout établiffement.
» Le chevalier de Villers n'a rien;.... s'il époufe
» Zélie, je lui donne la moitié de mon bien,
» & le refte après ma mort: telle eft ma volonté...
Arifte crut pouvoir adoucir le coup qu'il avoit porté, par l'offre qu'il fit de contribuer lui-même à doter Zélie. Non, mon oncle, lui répondit fièrement Sainville, je ne vous demande rien, &

je veux feul affurer fon fort. Voyez à préfent « » quel malheur eft pour moi celui de n'être » point aimé ? Je fens que je vous arrache toutes » vos efpérances par le facrifice que je fais : il » m'en coûte pour vous affliger, mais du moins » je ne vous verrai pas vous applaudir en fecret » du tourment de ma vie. Adieu, il faut que je » vous quitte ; plaignez-moi à préfent, vous le » pouvez, vous le devez peut-être..... »

Arifte feul demeura confterné ; mais bientôt efpérant que les réfolutions de Sainville n'étoient l'effet que d'un premier mouvement, efpérant même que Zélie & le chevalier de Villers, bien occupés l'un de l'autre en fa préfence, le guériroient de fa paffion, il eut la curiofité de parler en particulier à Zélie, & de pénétrer quels étoient fes vrais fentimens, dont il n'étoit pas encore lui-même auffi certain qu'il venoit de le paroître. Je lirai facilement dans cet ame ingénue ; & Zélie entrant dans ce moment, il lui dit :

Scène quatrième du quatrième Acte.

ZÉLIE, ARISTE.

ARISTE. Approchez, mademoifelle : j'allois vous chercher, &....

ZÉLIE. On m'a dit que monfieur de Sainville étoit ici.

Ariste. Il eſt, je crois, chez Clarice.

Zélie. Je vais l'y trouver.

Ariste. Non, vous le gêneriez; vous ſavez qu'ils aiment à être ſeuls enſemble.

Zélie. Je ne craindrai jamais de lui être importune.

Ariste. Reſtez. Il faut que je vous parle d'un objet plus important pour vous.... & c'eſt....

Zélie. En eſt-il?....

Ariste. Ouvrez-moi votre cœur; dites-moi avec franchiſe, que penſez-vous du chevalier de Villers?

Zélie. Hélas! monſieur, vous devez bien l'imaginer; & je ne ſuis pas encore remiſe du trouble affreux qu'il m'a cauſé. En vérité, je le plains de toute mon ame; il eſt bien triſte à ſon âge d'être atteint d'un mal ſi violent & ſi ſingulier; & je ne puis comprendre qu'on n'en avertiſſe pas ſa famille.....

Ariste. De quel mal parlez-vous, & que voulez-vous dire?

Zélie. Pouvez-vous me le demander, après la ſcène horrible dont vous avez été le témoin?

Ariste. Quoi! c'eſt cela qui vous étonne! Mais, Zélie, ignorez-vous le pouvoir de l'amour?

Zélie. Oui, l'amour, voilà ce qu'il répète dans ſes accès..... & c'eſt le nom de ſa folie.

Ariste. Comment! lui-même ne vous l'a pas expliqué?

ZÉLIE. Oh! je n'ai garde de lui faire des questions; je crains trop de l'irriter en le contrariant.

ARISTE (*à part.*) En voici bien d'une autre.... En vérité, je crois rêver.

ZÉLIE. Vous paroissez surpris?

ARISTE. Je dois l'être en effet; mais je vais rendre votre étonnement égal au mien.

ZÉLIE. Comment?....

ARISTE. En vous apprenant que ce que vous appelez folie dans le chevalier de Villers, n'en est point une.

ZÉLIE. Cela n'est pas possible.

ARISTE. Rien n'est plus vrai. Il existe un sentiment plus fort que l'amitié, plus vif, plus tendre que la reconnoissance; & ce sentiment s'appelle de l'amour. Il domine sur tous les autres; il occupe, il remplit le cœur uniquement; il exige une préférence exclusive; il veut un retour égal, accompagné de peines & de charmes; il maîtrise impérieusement celui qui s'y livre, & lui fait éprouver tour-à-tour les douceurs de l'espèrance, & les inquiétudes de la jalousie. Enfin, quelquefois bizarre dans son choix, il naît & se déclare souvent à la première vue;... la sympathie seule le décide; & cette passion violente & dangereuse ne fut jamais l'ouvrage de l'estime & de la raison.

ZÉLIE. Ma surprise est extrême.... J'avois cru

d'abord vous comprendre; mais aux derniers traits dont vous peignez l'amour, je vois qu'il m'étoit inconnu.

ARISTE. Je vous l'ai peint tel qu'il existe communément; mais si la raison ne le fait pas naître, elle a pu quelquefois approuver & rendre plus durable l'union de deux cœurs sensibles & vertueux.

ZÉLIE. Oui, je comprends un sentiment plus vif & plus tendre que tous les autres, & je conçois qu'on a dû, pour les distinguer, imaginer un nom pour lui. Mais, aimer avec cette violence un objet inconnu, vouloir lui tout sacrifier, jusqu'à sa vie, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre, & cet amour-là me paroîtra toujours une folie.

ARISTE. Ainsi donc le chevalier de Villers ne doit pas espérer de vous voir partager....

ZÉLIE. Qui! moi! j'aurois pour lui le plus tendre des sentimens! O ciel! pourriez-vous le croire? Ah! si par mon ignorance j'ai pu lui donner lieu de le penser un moment, que je me le reproche! & que j'ai d'impatience de le désabuser! Moi, l'aimer de préférence!.... Il me semble que c'est m'accuser d'un crime; je ne puis supporter cette idée.... Ah! monsieur, que vous connoissez peu mon cœur!

ARISTE. Quel est donc l'objet qui l'occupe tout entier?

ZÉLIE. Vous savez l'histoire de ma vie, & vous me le demandez? L'amitié, la reconnoissance, l'amour enfin.... vous me l'avez appris; tous ces sentimens réunis m'attachent au plus généreux, au plus aimable de tous les hommes.

ARISTE. Ecoutez-moi, Zélie, pour la dernière fois: la raison, la vérité, vont vous parler par ma bouche. Si votre ame est sensible & vertueuse, je vais vous toucher, vous convaincre, & j'obtiendrai de vous le sacrifice d'une passion insensée.

ZÉLIE. Vous me faites frémir !... Qu'allez-vous m'apprendre?

ARISTE Le sentiment que vous éprouvez ne peut devenir légitime, qu'en unissant votre destinée à celle de Sainville.....

ZÉLIE. Il est libre, je le suis.....

ARISTE. Il est son maître, j'en conviens; mais moi, qui lui tiens lieu de père, moi, qui le suis par la tendresse & les bienfaits, dois-je perdre mes droits? & peut-il disposer de son sort sans mon aveu?

ZÉLIE. Et, s'il m'aime, s'il trouve son bonheur à me choisir, à me préférer, ne devez-vous pas?.....

ARISTE. Non. Cessez de vous abuser: vous n'êtes pas nés l'un pour l'autre. La fortune, la différence d'âge, tout vous sépare. Voudriez-

vous, Zélie, être accusée d'un bas & vil intérêt, en épousant Sainville ? Voilà l'odieuse opinion que le monde prendra de vous ; & peut-être en secret Sainville lui-même livrera son cœur à ce soupçon cruel : en lui cédant, vous perdrez son estime, vous ternirez sa gloire & la vôtre. Prenez des sentimens plus élevés, plus dignes de vous ; cachez-lui votre amour ; il surmontera le sien, & la vertu saura vous récompenser d'un si beau sacrifice.

ZÉLIE. Qu'entends-je ? O ciel ! est-ce vous qui venez de parler ? vous le père de Sainville ? vous que je dois chérir & respecter ?... Ah ! sans des titres si sacrés, je l'avoue, j'aurois peine à contenir l'excès de ma suprise & de mon indignation : eh ! qu'importe la fortune au bonheur ?... Quoi ! si volontairement je m'impose le devoir d'aimer à jamais l'objet à qui je me donne, on pourroit croire, & Sainville lui-même !........ Quelle horreur ! Est-il un cœur assez cruel, assez bas, pour oser soupçonner ce qu'il aime, du comble de l'infamie ? Lui ! grand Dieu !... A quel point vous l'outragez !... Ah ! monsieur, vous ne le connoissez pas ; du moins que ma confiance le justifie. Oui, je jure, je proteste de n'être jamais qu'à lui ; c'est à vous que j'en fais le serment. J'accepterai avec transport tous les sacrifices qu'il daignera me faire. Ma gloire est

dans le bonheur de ce que j'aime; je n'en connois point d'autre; je consulte mon cœur seul, il sera mon guide, & doit être écouté.

ARISTE. Je gémis des malheurs que vous vous préparez.... Voilà donc votre dernière résolution? Apprenez la mienne. Si Sainville vous épouse, il cesse d'être mon fils: il n'est plus à mes yeux que le vil esclave d'une passion coupable, & vous, qu'un fatal objet de discorde, & la seule cause du malheur de ma vie. Adieu, pensez-y bien, & choisissez entre ma haine ou mon estime.

ZÉLIE, *seule*. Quelle ame insensible & cruelle!..... mais, chassons les funestes idées dont on a voulu noircir mon imagination. O Sainville! cher objet de toute la tendresse de mon ame, j'ai donc appris le nom du sentiment si vif qui m'entraîne vers vous: qu'il me sera doux de vous le dire!.... Ah! mon cœur s'en doutoit, & le vôtre a dû le deviner..... Mais pourquoi me laisser dans une ignorance qui me ravissoit la moitié de mon bonheur?.... Je ne le comprends pas..... J'entends du bruit; on vient.... Si c'étoit lui.... Quel étranger s'avance? Un autre inconnu le suit. Courons chercher Sainville.

C'est dans le moment même où Zélie, éclairée sur les sentimens qui remplissoient son cœur, voloit

vers Sainville pour lui faire le plus tendre aveu ; que la scène la plus attendrissante, mais la plus violente, se préparoit pour elle. Nous avons vu que Dorival, & sur-tout le jeune paysan qui l'accompagnoit, avoient été très-surpris de trouver ouverte la petite porte qui communiquoit de la cour du château dans le parc. Le paysan, entraîné par la curiosité, n'avoit pu s'empêcher de faire quelques pas pour parvenir près de la porte d'un sallon qu'il voyoit pareillement ouvert; & Dorival le suivoit, en observant tout ce qui pouvoit lui donner quelque lumière sur celle qu'il savoit habiter cette demeure, depuis long-temps inaccessible. De quel trouble violent ne fut-il pas agité, lorsqu'il apperçut une jeune personne dans le printemps de l'âge, & que le desir d'ouvrir son cœur à Sainville embellissoit encore plus en ce moment. Son cœur lui dit que c'étoit Zélie, & ne le trompoit pas. Ne pouvant résister à son premier mouvement, oubliant même que sous l'habillement qu'il portoit, ce qu'il alloit faire étoit indiscret & téméraire, il ose arrêter cette jeune personne, en lui disant : « De grace, mademoiselle, daignez » m'écouter, & me dire où je pourrois trouver » Zélie ? » C'est moi, lui dit-elle, fort surprise d'être arrêtée par ce soldat, dont tout l'extérieur annonçoit la souffrance & la misère. Ah ! dit-il

en lui-même, je l'avois deviné.... Quels traits! quels souvenirs douloureux ils me rappellent! & quel moment pour moi!.... Quoi! mademoiselle, lui dit-il en soupirant, quoi, vous êtes Zélie? Oui, lui dit-elle d'un ton assez doux. Dorival courant aussitôt au paysan, restez, lui dit-il, à cette porte; & si quelqu'un vient, vous m'avertirez, je sortirai promptement par l'autre. Qu'avez-vous à me dire, lui dit Zélie d'un air inquiet, & que signifient toutes ces précautions?

LE SOLDAT. Ah! laissez-moi respirer, dit-il, prêt à se trouver mal, & s'appuyant sur le dos d'une chaise: ah dieux! se dit-il tout bas, que mon trouble est extrême!.... mais cachons-le, s'il est possible.

ZÉLIE. Vous m'effrayez!..... parlez-donc!...

LE SOLDAT. Rassurez-vous. Ah! ce n'est pas de la frayeur que je devrois vous inspirer...... Hélas! se dit-il encore, je suis prêt à me trahir.

Zélie, plus rassurée, le considéroit alors plus attentivement, & voyant qu'il avoit les larmes aux yeux, elle en fut attendrie. « Que sa figure m'intéresse, se dit-elle en elle-même!....
» Son habit, son extérieur, tout annonce la pau-
» vreté: ah! s'il est malheureux, il faut le se-
» courir. »

ZÉLIE. Qui vous fait m'aborder avec tant de myſtère, lui dit-elle ? Quel eſt cet homme qui vous ſuivoit & que vous avez écarté ?

LE SOLDAT. Je voulois, lui dit-il d'une voix entre-coupée, & ſans oſer lever les yeux ſur elle, je deſirois vous parler en ſecret. Cet homme qui m'a conduit vers vous eſt un honnête fermier, connu dans la maiſon; ſans lui je ne pouvois y pénétrer.... Il a dit que je deſirois obtenir une grace de M. le marquis de Sainville, & qu'il vous cherchoit pour vous engager.....

ZÉLIE. Ah ! ſi vous êtes malheureux, dit-elle en l'interrompant, ce titre vous ſuffit auprès de monſieur de Sainville, ſa bienfaiſance & ſa bonté......

LE SOLDAT *avec chaleur.* Oui, je ſuis malheureux...... pauvre, proſcrit, perſécuté, oublié de l'univers entier..... & des objets les plus chers; ... je ſuis hélas ! le plus infortuné de tous les hommes.

ZELIE. Que vous m'attendriſſez !.... Ah! venez, venez; je vais vous conduire.

LE SOLDAT. Non, je ne peux confier mes peines qu'à vous ſeule.

ZELIE. Eh bien, parlez. Que puis-je faire?.... N'oſeroit-il me demander, ſe dit-elle ? Ah! je dois le prévenir.... Auſſi-tôt elle tire une bourſe

de ſa poche, & détache ſon collier de diamans : voilà tout ce que je poſsède, lui dit-elle;.... je n'en ſaurois faire un meilleur uſage...... Vous pleurez, s'écria-t-elle, prête à pleurer elle-même?

LE SOLDAT. Laiſſez, laiſſez, couler des larmes ſi douces.... Votre cœur eſt donc ſenſible?.... Ah! mon ſort eſt déja moins à plaindre. Gardez vos dons; je ne vous demande que de la compaſſion, de l'intérêt....

ZELIE. Quoi! vous me refuſez, dit Zélie : ah! de grace...

LE SOLDAT. Non, je ne puis accepter vos bienfaits : quand vous me connoîtrez, vous verrez qu'ils me ſont inutiles.

ZELIE. Mais, qui donc êtes-vous? Quel eſt votre nom, votre état, votre pays?....

LE SOLDAT. Mon nom eſt un ſecret d'où dépend la ſûreté de ma vie,.... mon pays eſt le vôtre, mon état a changé. Jadis j'ai ſervi ma patrie, en lui conſacrant mes veilles; depuis, j'ai pour elle verſé mon ſang dans des pays éloignés, &, récompenſé par ma gloire, elle a pu me dédommager quelquefois des injuſtices de la fortune. ...

ZELIE. Chaque mot qu'il me dit pénétre juſqu'au fond de mon ame.... Eh quoi! ſi vertueux, vous avez pu connoître le malheur? Ah! l'obſcu-

rité, la pauvreté devroient-elles être votre partage? Vous avez servi votre patrie vous avez combattu pour elle, & vous languissez dans l'oubli.

Le Soldat. Souvent la vertu ne fait que des ingrats.

Zélie. J'aurois cru que le bonheur n'étoit fait que pour elle.... Mais, achevez de m'instruire.

Le Soldat. Je ne le puis dans cet instant, & je ne puis vous révéler mon sort, que sous la condition d'un secret inviolable; il faut même qu'on ignore tout ce que je viens de vous dire: je vous le demande, je l'exige de vous.... Je reviendrai ce soir dans ce lieu même, & je vous apprendrai qui je suis, & ce que vous pouvez faire pour moi. Je vous enverrai mon guide dans deux heures, & vous lui fixerez le moment où je pourrai vous voir sans témoin. Adieu, songez qu'un secret confié est un dépôt respectable: en trahissant le mien, vous mettriez le comble à mon infortune.

Zélie. Moi, les agraver! Ah ciel! ne le craignez pas: allez, & soyez sûr d'une discrétion égale à l'intérêt, au respect même.... que vous m'inspirez.

Le Soldat. J'y compte.... Adieu, je vous verrai ce soir. En disant ces mots, il leva les

yeux; ses regards & ceux de Zélie se rencontrèrent.... Ce ne fut qu'à regret qu'ils semblèrent se séparer, & le soldat se dit tout bas : qu'elle douce espérance je remporte!...

Zélie, touchée jusqu'au fond du cœur, avoit eu peine à se persuader que la physionomie de ce vieux Soldat lui fût absolument inconnue. Son ame éprouvoit ce trouble qu'excite en nous l'effort que fait notre intelligence, pour se rappeler une ancienne idée qui nous intéresse. » Que je » suis attendrie!... se disoit-elle; je n'imaginois » pas que la pitié pût être aussi tendre;.... » je ne la croyois que douloureuse, mais elle a » donc aussi ses charmes?..... Il a suspendu, » pour un moment, tous les autres sentimens de » mon cœur?... » Allons promptement trouver Sainville; cependant je dois respecter le secret de cet inconnu; je dois le garder pour Sainville même.... Ah! Sainville, quelle aventure!.... Quoi!.... j'aurai donc quelque chose de secret pour toi. Mais qu'importe? Que n'ai-je pas à te dire en ce moment? Ah! pourquoi m'as-tu caché si long-temps le nom, la force de ce sentiment que tu dois avoir reconnu mille fois dans mon ame? C'étoit donc ton oncle qui devoit m'enseigner à lire dans mon cœur, m'apprendre que ce mot amour.... Ah! cette expression ren-

ferme tous ces mouvemens rapides, perpétuels & si doux dont l'ame de ton élève est sans cesse occupée pour toi.

Que Sainville eût été fortuné, s'il eût pu savoir quels étoient les sentimens qui remplissoient alors l'ame de la jeune Zélie! Qu'il étoit éloigné de le croire!...... Le malheureux Sainville, séduit, tourmenté par de fausses apparences, & par la conversation cruelle qu'il venoit d'avoir avec son oncle, ne doutoit plus déja que la foible Zélie n'eût senti dès le premier moment pour le chevalier de Villers, ce qu'on nomme un coup de foudre, ce qu'un amant qui veut plaire feint toujours d'avoir éprouvé, & ce qui sert souvent d'excuse à la fragilité de celles qui veulent se faire pardonner une bien courte & bien foible défense. Plein d'une idée si cruelle, élevant son ame au-dessus de la force à laquelle il ne devoit pas espérer d'atteindre, il desiroit de trouver le moment de parler à Zélie, de lui faire le sacrifice de sa passion pour elle, & de lui faciliter tous les moyens de se livrer sans crainte à celle qu'il lui croyoit pour le chevalier de Villers. Tels étoient les sentimens qui pressoient Sainville & Zélie de se chercher; tels étoient ceux dont leur esprit & leur cœur étoient occupés, lorsqu'enfin ils se rencontrèrent & purent se parler en liberté.

Y

Cette conversation, dans un moment si décisif, perdroit trop sous ma plume, pour que j'ose en rien changer; & selon la règle que je me suis prescrite, je dois la rapporter toute entière. Qu'il m'est agréable & cher de n'être souvent que le copiste d'un pareil Auteur!.... Sainville, en abordant Zélie, craint peut-être ce qu'elle va lui dire, & prend la parole avec empressement.

ZÉLIE, LE MARQUIS.

Acte cinquième, Scène première.

LE MARQUIS. Avant de vous entendre, ma chère Zélie, je vous demande en grace de m'écouter sans m'interrompre : c'est une complaisance que j'exige.

ZÉLIE. Vous m'étonnez......... l'altération de votre voix, la sévérité de vos regards me troublent & m'effraient. Vous refusez de m'écouter, & moi, je crains de vous entendre. Je ne sais pourquoi.... mais je tremble. Hélas! je venois vous ouvrir mon cœur.... &, pour la première fois, mon ami n'est pas impatient d'y lire!.... Il n'est que trop vrai que je ne vous connois plus. Dieux! si ce que je dois vous découvrir alloit vous déplaire.... O ciel! se pourroit-il que nos sentimens ne fussent pas semblables....

Ce doute affreux déchire mon ame; il me fait éprouver une peine dont je n'eus jamais d'idée....

LE MARQUIS. Je vous entends... Je sais ce que vous avez à me dire....

ZELIE. Ah! si vous le savez..... Mon arrêt est écrit dans vos yeux, je n'y vois qu'une cruelle austérité. Ciel! devois-je m'attendre?...... Ah! Sainville, que vous avez trompé mon cœur!...

LE MARQUIS. Rassurez-vous...... Zélie, cette crainte est un outrage.... Vous allez me connoître....

ZELIE. Hélas! pardonnez-moi, je ne sais que penser;... mais le ton dont vous me parlez, m'interdit & me glace....

LE MARQUIS. Encore une fois, daignez m'entendre sans m'interrompre : ma chère Zelie, puis-je enfin y compter?....

ZELIE. Quelle dure loi vous m'imposez; n'importe, je m'y soumets. Parlez, je vous promets de me taire.

Tous les deux s'assirent alors, & Sainville, l'air triste, pensif & baissant les yeux : Souvenez-vous de cette promesse, dit-il à Zélie, & gardez-la, je vous en conjure.» Je vous ai tenu » lieu de père dans l'âge où votre sensibilité ne » pouvoit encore me récompenser de mes soins.

» Vous étiez déja pour moi un objet intéressant
» & cher. Depuis, je vous ai consacré ma vie,
» vous le savez; & si je vous le répète, c'est
» moins pour vous rappeler mes droits, que pour
» vous faire comprendre la situation où je me
» trouve. Je vous ai donné des talens, j'ai cultivé
» votre esprit & développé les vertus dont
» vous aviez le germe heureux : mais à beau-
» coup d'égards, je vous ai élevée dans une
» ignorance dont à votre âge vous êtes peut-
» être le seul exemple; mes motifs étoient purs,
» il faut vous en rendre raison. Il existe des pas-
» sions; il en est une sur-tout dont je vous ai caché
» soigneusement jusqu'au nom. J'ai craint que dans
» une solitude aussi profonde que celle où vous
» avez vécu, la vivacité de votre imagination
» ne pût par la suite produire dans votre cœur
» des illusions dangereuses. En vous peignant
» l'amour, ses attraits, sa violence, j'ai craint
» de vous exposer à prendre de vous-même l'a-
» mitié douce & tranquille pour cette impression
» si profonde & si différente.... Vous voyiez
» alors, vous ne connoissiez que moi; dans ce
» cas, je devenois nécessairement l'objet de votre
» erreur : ainsi, en vous abusant, en supposant
» que l'amour eût égaré mon ame, je ne pou-
» vois qu'y gagner; mais trop délicat, trop
» généreux, trop sensible enfin pour vouloir vous

» séduire, je me suis oublié moi-même..... Les
» temps sont bien changés, ajouta-t-il en soupirant..... un homme audacieux & léger vous a
» fait connoître & partager son amour. Je suis
» instruit des derniers détails que vous croyez
» peut-être que j'ignore, & dont sans doute vous
» êtes disposée à me faire part. Je puis donc enfin
» parler, & je le puis sans blesser aucun des
» devoirs que je m'étois imposés.... Depuis quatre ans, dit-il d'une voix moins assurée, &
» levant enfin sur elle des yeux obscurcis par les
» larmes, depuis quatre ans je nourris en secret
» pour vous la passion la plus tendre & la plus
» violente; vous auriez fait mon bonheur en y
» répondant..... Mais, je ne m'en suis jamais
» flatté.... & songez que je ne la déclare qu'au
» moment où je la sacrifie.... Votre cœur s'est
» expliqué pour un autre; c'en est fait...., je ne
» prétends plus à vous, je vous aurois même
» épargné l'embarras de cet aveu, s'il n'étoit nécessaire pour justifier ma conduite. Le chevalier de Villers n'est pas digne de vous; vous
» devez m'en croire, & je ne crois pas que vous
» doutiez de ma sincérité.... Je n'approuve pas
» votre choix; cependant je vous rends votre
» maîtresse; disposez vous-même de votre sort....
» Vous êtes ma fille, ma fortune devient la votre;
» & le seul droit que je me réserve, est celui d'en

» disposer pour vous, en vous unissant à l'objet » que vous préférez. Maintenant, après l'aveu » que je viens de vous faire, vous devez com» prendre qu'il me faut encore renoncer au bon» heur de vous voir & de vivre avec vous; ce » sacrifice est affreux!... Je vous l'annonce avec » peine, je sens ce qu'il doit vous coûter; mais » mon repos, votre gloire & la mienne nous en » font une indispensable loi. A présent, ma chère » Zélie, vous pouvez me répondre; je suis prêt à » vous écouter.

ZELIE. Qu'ai-je entendu? ... L'excès de ma surprise a pu seul, en glaçant tous mes sens, m'empêcher mille fois de vous interrompre. Quoi! ... ce n'est donc pas assez de m'accuser de ne connoître ni mes sentimens, ni mon cœur! Vous m'osez outrager ..... vous .... Sainville! ... Tout, jusqu'à votre générosité m'irrite & m'avilit... Les bienfaits dont vous me parlez, je les puis accepter avec transport de l'objet que j'aime uniquement; moi vous préférer un étranger, un inconnu! devenir, par un choix indigne, la cause du malheur de votre vie, & vous dépouiller! recevoir vos dons en vous perçant le cœur! voilà donc ce que vous attendiez de moi? ... Cruel! ... à quel point vous m'offensez! ... Affectez moins de grandeur & de

modération, & ſoyez moins injuſte & moins ingrat.

LE MARQUIS. Que me dites-vous? Ah! Zélie, quel eſpoir vient enivrer mon cœur! ... Ah! daignez vous expliquer mieux, daignez....

ZELIE. Non, vous m'avez trop outragée.... La colère, le déſeſpoir ont rempli mon ame.... Vous m'avez mépriſée, méconnue; vous m'avez fait rougir de vos bienfaits, de vos offres injurieuſes.... Me propoſer de vous quitter, de vous abandonner! ... Me ſuppoſer à-la-fois de la barbarie, de la baſſeſſe, la plus noire ingratitude! ... Qu'ai-je donc fait pour mériter un traitement ſi cruel?

LE MARQUIS. Voyez mon repentir.... ſongez à mon amour.... Zélie! encore un mot, achevez d'éclaircir mon ſort....

ZELIE. Ingrat! ... quoi! même en cet inſtant vous ne le ſavez pas?

Qui pourroit exprimer tout ce que l'heureux Sainville dut ſentir en ce moment? Ah! Zélie, s'écria-t-il, adorable Zélie! comment expier mon fatal aveuglement? ... Sainville, ſe précipitant à ſes genoux, & les yeux baignés de larmes les plus abondantes & les plus douces, hélas! lui cria-t-il dans cet heureux moment,

mes regrets, mes remords égalent mon bonheur... achevez d'y mettre le comble. Hélas! dites-moi que vous me pardonnez? La charmante & ingénue Zélie auroit-elle pu cacher un ſeul moment tous les tranſports qu'elle ſentit en voyant la première fois Sainville à ſes pieds? ... Ah! lui cria-t-elle en le relevant, & fixant ſur ſes yeux ſes regards enchanteurs, l'excès de ma félicité me fait oublier & vos injuſtices & mes peines.

LE MARQUIS. Quoi! Zélie, vous m'aimez..... vous partagez mon amour? Que j'entende donc pour la première fois ce mot ſortir de votre bouche! ... hélas! ... il fut ſi long-temps renfermé dans mon ame.

ZELIE. Oui, je vous aime; oui, mon amour eſt égal au vôtre. Depuis que je me connois, vous rempliſſez, vous occupez mon cœur uniquement; ce ſentiment fait le bonheur, le charme de ma vie; je m'y livrois ſans le connoître: lui ſeul me faiſoit chérir ma ſolitude & mon ſort. Si quelque revers imprévu m'arrachoit d'auprès de vous, je ne pourrois ſurvivre à ce malheur affreux... heureuſement impoſſible: rien ne pourra jamais nous ſéparer, j'en ſuis bien ſûre à préſent. Je vous ſuivrai par-tout. Mais répétez-le moi ſans ceſſe, je ne puis me laſſer de vous l'entendre dire.

LE MARQUIS. Oui, Zélie.... ma chère Zélie ; un lien indissoluble & sacré va nous unir pour jamais. Quoi ! je suis aimé de Zélie ! ... je suis à ses pieds. Il s'y jetoit encore. J'ose lui peindre l'excès de ma passion ! elle m'entend, elle connoît mon amour & le partage ! ... Zélie est à moi ! Oui, ma Zélie est à moi. O Dorival, ami trop malheureux ! ami ! que mon cœur vous regrette dans ce jour de félicité ! votre joie eût égalé le nôtre, &, s'il est possible, en eût encore redoublé les transports.

ZELIE. Ah ! que je partage un sentiment si tendre ! il vous rend encore plus cher à mes yeux....

LE MARQUIS. Ma chère Zélie, il faut que je vous quitte ; je vais trouver Clarice, & l'instruire d'un événement plus intéressant pour elle que vous ne pouvez le penser. Adieu : dans l'ivresse, dans le trouble où je suis, loin de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je ressens, à peine puis-je le comprendre moi même.

La jeune & sensible Zélie suivit des yeux Sainville, qu'elle voyoit à regret s'éloigner d'elle. Quel sentiment délicieux n'éprouvoit-elle pas alors ? Je suis aimée, je suis aimée, se répétoit-elle sans cesse ; » je suis au comble du

» bonheur ! Ah ! que je l'aime ! que ſon ame eſt » noble & ſenſible ! .... » Quelle ſuite dans ſa tendreſſe pour moi ! Que n'a-t il pas fait pour mon père autrefois ? Combien de fois ne m'en a-t-il pas rappellé le ſouvenir ? Quels regrets ne l'ai-je pas entendu donner à ſa perte ? Hélas ! ce père infortuné dont Sainville m'a rendu la mémoire ſi chère, que ne vit-il ! que ne puis je goûter le bonheur d'être dans ſes bras, & de me voir donner de ſa main à ſon ami ! Je ne ſais pourquoi ce malheureux inconnu qui m'a parlé, m'en rappelle encore plus fortement le ſouvenir. Hélas il eſt, dit-il, proſcrit, perſécuté.... comme le fut mon pere : cela ſuffit pour m'intéreſſer vivement à ſon ſort. Mais je l'attends : il m'a dit qu'il reviendroit ſur le ſoir. On vient... c'eſt lui peut-être.... Ah ! courons au devant de lui. Que les bienfaits, que les ſervices de Sainville ſoient prodigués pour lui. Dans ces premiers momens de notre félicité parfaite, la ſituation d'un homme malheureux n'en doit être que plus attendriſſante pour nous. Mais je crois voir ſon guide. Oui... ce l'eſt en effet. Mon ami, dit-elle au payſan, courez le chercher ; & pendant l'entretien que je vais avoir avec lui, reſtez & veillez toujours à cette porte. Mais, dit alors Zélie en elle-même, d'où peut venir le trouble involontaire que j'éprouve ?

La pitié que m'inſpire cet inconnu; ſes malheurs, le myſtère de cet aventure, tout répand dans mon cœur je ne ſais quelle crainte, quelle terreur même que je ne puis comprendre. Je deſire de revoir cet étranger.... & je tremble; ... chaque moment accroît mon émotion.... J'entends du bruit... je le vois; ah, qu'il a l'air triſte & ſombre!

Seroit-il donc vrai qu'il ſoit impoſſible de corriger en nous les défauts que nous avons contractés dans notre premier âge? Comment le ſoupçon, la défiance pouvoient-ils avoir encore leur ancien empire ſur le cœur de Dorival, au moment où libre dans ſa patrie, comblé de richeſſes, il étoit prêt à tenir ſa fille dans ſes bras, à ſe voir dans ceux de ſon meilleur ami? Mais tel eſt l'effet d'une longue infortune; l'eſprit s'aigrit par la perſécution & les malheurs; il s'eſt accoutumé trop long-temps à craindre! ... Dorival croyoit avoir été oublié par Sainville. Il n'a peut-être jamais rappellé, ſe diſoit-il, le père le plus malheureux à Zélie: il n'eſt pas poſſible qu'il ne l'aime; & s'il en eſt aimé, tout autre ſentiment doit être éteint dans un jeune cœur qui ne connoît que lui. Quelle épreuve vais-je faire? ... Je ſens combien elle eſt téméraire.... mais cette épreuve peut ſeule me décider à me faire connoître; ou ma fille va

combler mon bonheur, en se soumettant au pouvoir paternel; ou je fuirai sans dire qui je suis, loin d'une fille dénaturée, & de celui qui m'a banni de son cœur.

Telle est la ferme résolution que Dorival avoit prise, lorsqu'il vint retrouver Zélie, qui ne croyoit parler qu'à ce soldat dont les malheurs l'avoient touchée.

LE SOLDAT. Cet entretien, lui dit-il, va donc décider de mon sort.... je vais le remettre entre vos mains, je vous en rends l'arbitre.... vous allez me connoître.... hélas!....

ZELIE. Vous paroissez tremblant, agité; eh quoi! craignez-vous de m'ouvrir votre cœur?...

LE SOLDAT. Je vais vous rappeller un souvenir douloureux....

ZELIE. A moi?

LE SOLDAT. Avez-vous conservé quelque idée de l'objet malheureux qui vous donna la vie!....

ZELIE. Mon père, ô ciel! l'auriez - vous connu?...

LE SOLDAT. On vous a donc parlé de lui?...

ZELIE. Ah! sa mémoire m'est à jamais précieuse & chère..... J'ai mille fois arrosé son portrait de mes pleurs, c'est le seul bien qu'il m'ait pu laisser..... Mais, répondez.... auriez-vous été témoin de sa fin déplorable? Hélas! je savois

ſa mort, j'en ignorois les détails : ne craignez pas de m'en inſtruire, vous m'en avez trop dit pour ne pas achever de....

Le Soldat. Et s'il vivoit ? ... A ces mots, Dorival fixa ſes yeux ſur ceux de Zélie.

Zélie. S'il vivoit ! ... Dieu ! ... vous pâliſſez, vos yeux ſe rempliſſent de larmes ! ... aurois-je pu méconnoître un inſtant....

En diſant ces mots d'une voix entrecoupée & tremblante ; Zélie, les yeux pleins de feu, la bouche entr'ouverte, ſe penche en avant, ſans oſer faire un pas ; ſes deux bras agités ſemblent s'élever malgré elle. Dorival, emporté par l'amour, ne réſiſte plus, tend les ſiens, & Zélie s'y précipite en s'écriant : Ah ! j'en crois mon cœur, il ne peut me tromper.

Le Soldat. O ma fille ! ...

Zélie. Je ſuccombe à ma joie ; mon père ! quoi, vous êtes mon père ! ... (*A ce cri de la nature, Zélie ſe laiſſe tomber aux genoux de ſon père.*) Cher auteur de mes jours, lui dit-elle, par quel prodige, par quel miracle m'êtes vous rendu ? ... Quel bonheur auſſi pour Sainville ? Ah ! courons le chercher.

Dorival. Zélie.... unique & triſte objet de toute ma tendreſſe.... dans quel état, hélas ! vous retrouvez vôtre malheureux père, ſans



C. S.t Marillier del. De Ghendt s.

fortune, sans soutien, sans appui!.........

ZELIE. Vous m'en êtes plus cher.... Votre sort va changer.... Sainville, l'heureux Sainville... pourra... Mais venez dans ses bras, qu'il apprenne lui-même....

DORIVAL. Ah! ma fille! ... moi-même que vais-je vous dire? ... je pénètre facilement vos sentimens secrets... Je sais que Sainville vous adore, je vois que vous l'aimez.

ZELIE. Ce jour même, un lien sacré doit nous unir pour toujours.... Mon père... vous seul manquiez à ma félicité; ... à présent mon cœur n'y peut suffire.... & Sainville l'ignore!... ah! venez, daignez me suivre; pourquoi retarder son bonheur? ... Mais... hélas! que signifie ce morne & profond silence?

DORIVAL. Ecoutez-moi, Zélie... je vais déchirer votre ame.... je vais l'accabler du coup le plus mortel.

ZELIE. Que dites-vous donc? ... Je vous retrouve, & j'aurois à gémir encore!

DORIVAL. Mais, ma fille, ignorez-vous toute l'horreur de ma destinée? ignorez-vous l'arrêt injuste qui proscrit mes jours? ... Sainville ayant dû croire mon sort terminé, abandonna le soin inutile d'assoupir cette malheureuse affaire. Cependant, mes ennemis sont devenus plus puissans que jamais.... leur crédit à la Cour,

leur rage cruelle que le temps n'a pu détruire ; leur haine même pour Sainville, tout ici menace ma vie ; & prononcer mon nom, seroit m'envoyer à la mort.

ZELIE. O ciel ! vous me faites frémir.... Mais les conseils, les soins de Sainville, n'en doutez pas....

DORIVAL. Non, ma fille, cessez de vous abuser : je dois à jamais renoncer à ma patrie ; pourquoi reverrois-je Sainville ? J'affligerois son cœur, j'y rouvrirois des blessures que le temps seul a pu fermer. Ah ! s'il a pleuré ma mort, quelles larmes verseroit-il sur ma vie déplorable ? ... Il ne peut rien pour moi ; ... je veux m'épargner la peine affreuse de lui dire un second adieu, plus cruel encore que le premier ; ... & vous, ma fille, vous ne me verriez point ici, si j'avois pu connoître, avant d'y revenir, les secrets sentimens de votre ame....

ZELIE. Eh quoi ! mon père, doutez-vous de ma tendresse ?...

DORIVAL. Connoissez, ma fille, toute l'étendue de mon malheur. J'ai traversé les mers ; j'ai bravé tous les périls, tous les dangers que je dois craindre en des lieux où je suis proscrit ; j'ai quitté un séjour sûr & paisible, pour venir peut-être me livrer à la rage de mes ennemis : je ne m'en repens pas, c'étoit pour vous, ...

mais

mais j'arrivois avec l'espérance de retrouver ma fille, & de ne plus la perdre. Plaignez mon erreur, ô Zélie! je me suis flatté qu'un père malheureux vous tiendroit lieu de l'univers entier; & qu'en le suivant, en partageant son sort....

ZELIE. Arrêtez!... ô mon père! que me faites-vous entrevoir?.... De quels traits mortels venez-vous de frapper mon cœur?...

DORIVAL. Rassurez-vous, ma fille, rassurez-vous; je ne vous prescris, non, je n'exige rien.... En me suivant, ah!... vous eussiez fait mon bonheur: sans fortune, sans appui, sans amis, vous m'eussiez dédommagé de mes longues infortunes; mais, grand Dieu! ai-je pu me flatter un moment d'une félicité si douce?...

ZELIE. Je donnerois ma vie pour vous; oui, mon père, chaque mot que vous prononcez se grave au fond de mon ame, & la remplit de désespoir.... A quoi me réduisez-vous?... Il faut donc le fuir.... ou vous abandonner....

DORIVAL. Vous laisseriez Sainville au milieu de ses amis, de sa famille, tranquille enfin dans sa patrie, & tôt ou tard consolé par la fortune & l'ambition.

ZELIE. Ah! ne le croyez pas, s'il me perdoit.... interrompit Zélie avec la plus grande véhémence.

DORIVAL. Encore une fois, ma fille, rassurez-vous.... Je vois quel est mon sort; je m'y soumets.... Vivez contente, soyez heureuse: oubliez-moi, s'il est possible, & recevez mes éternels adieux....

Quel coup affreux pour la sensible Zélie! Eperdue, désespérée, & succombant à sa douleur, ces derniers mots la firent tomber dans les bras de son père, en s'écriant, je me meurs.... prenez pitié de l'état où je suis.... O mon père! vous me donnez la mort.... Elle balance, elle est à moi... se dit tout bas Dorival; mais son cœur encore alarmé ne pouvoit se contenter de l'apparence d'un sacrifice. Ma fille... ma chère fille, lui dit-il, en la serrant tendrement entre ses bras, hélas!.... il faut nous séparer....

ZELIE. Ma vie n'est rien, lui répondit Zélie, avec une sorte de fermeté, ma vie n'est rien.... Je la sacrifierai sans regret.... Mais, ajouta-t-elle du ton le plus douloureux, abandonner Sainville après des soins si tendres!.... Quand vous lui devez tout.... car enfin, si je vis, si j'existe, si je pense, si je vous revois, mon père.... c'est son ouvrage, & par ses bienfaits. Le quitter pour toujours.... pour toujours.... ah! mon premier devoir est la reconnoissance....

DORIVAL. Mais, ma fille, quelle est votre

injuſtice? Hélas! je ſuis bien loin d'exiger un ſacrifice ſi cruel.... ſans murmurer & ſans me plaindre, je retourne dans mon déſert. Je vous ai vue, je vous ai trouvée ſenſible, ma fille a pleuré dans mes bras.... ce ſouvenir répandra quelques charmes ſur le peu de jours qui me reſtent....

ZELIE. Non.... je n'aurai point la barbarie de vous abandonner.... Non, mon père.... & fondant en larmes, elle ſe précipite à ſes pieds, Ah! je vous reſte ſeule dans la nature.... Je dois vous immoler mon bonheur & ma vie; c'eſt à vos pieds que j'en fais le ſerment..... Votre malheureuſe fille, mourante, déſeſpérée, vous ſuivra au bout de l'univers.... Que dis-je! je vivrai pour adoucir vos peines.... oui, je vous le promets....

DORIVAL. Qu'entends-je? ... Ah! ma fille, craignez de me donner une fauſſe eſpérance... craignez....

ZELIE. Non, c'en eſt fait, reprit Zélie avec fermeté... c'en eſt fait... je vous ſuivrai.... Mais... comment annoncer cette nouvelle à Sainville?

DORIVAL. Je pars ce ſoir même.... Une indiſcrétion, le plus léger éclat peut empêcher ma fuite & me perdre à jamais. Sainville inſtruit par vous, au déſeſpoir, hors de lui-même.... ſeroit-il maître de cacher ſes tranſports? ... Et d'ail-

ſeurs, ne devez-vous pas plutôt vous-même éviter un ſpectacle ſi douloureux? ...

ZELIE. Ah! je verrois couler ſes larmes, j'y mêlerois les miennes... Ce dernier inſtant de bonheur, du moins me reſteroit encore....

DORIVAL. Je vous ai rendue maîtreſſe du ſecret de ma vie: vous pouvez en diſpoſer, dit froidement Dorival; je m'en repoſe ſur vous.

ZELIE. Il ſuffit.... Mon arrêt eſt donc prononcé.... & tout ſe réunit pour me le rendre plus accablant.... Je pars.... ce ſoir même j'abandonne Sainville... mon bienfaiteur, mon protecteur, mon amant!... Je m'éloigne de lui pour ne le jamais revoir... & ſans l'inſtruire, ſans le conſoler, hélas! ... ſans pleurer avec lui!... Mais... ſi je lui parlois, ſi lui-même vouloit partager notre deſtinée... nous ſuivre... Ah! ſans doute il le voudra: mon père, je le connois, croyez....

DORIVAL. Hélas! quelle vaine idée vient vous ſéduire! Obſcurs l'un & l'autre dans notre aſile, nous y vivrons en paix; mais le rang, la naiſſance, les parens de Sainville répandroient bientôt ſur notre ſort une lumiere fatale. Croyez-vous que ſa famille puiſſe ignorer long-temps le lieu de ſa retraite? que leurs ſoins, leur vigilance....

ZELIE. Tout eſpoir m'eſt donc ravi!... Allons, il faut ſubir ſon ſort... Non, je ne le verrai point,

dit-elle à son père en sanglotant; non, non.... Eh! qu'importe, après tout (quand on sacrifie sa vie) la vaine consolation d'un moment?

DORIVAL. Si vous vous repentez ma fille, vous n'avez rien promis; je vous rends vos sermens, vous êtes libre encore.

ZELIE. Ah! s'écria douloureusement Zélie, ah mon père, souffrez du moins des regrets si justes... souffrez des larmes que rien ne tarira jamais.... Que je puisse sans contrainte les répandre dans vos bras... ne me ravissez pas le seul bien qui me reste.

DORIVAL. O ma fille! tu déchires mon cœur... Hélas! n'achève pas un si grand sacrifice : s'il doit faire à jamais ton malheur, pourrois-je espérer d'en recueillir le fruit? ...

ZELIE. En vous abandonnant, je serois plus coupable & plus infortunée....

DORIVAL. Le temps s'avance, les momens nous sont chers.... O ma chere Zélie! ranime ton courage, consulte ton cœur, & pour la dernière fois... parle, & prononce l'arrêt de notre destinée.

ZELIE. Mon père... j'ai parlé... j'ai promis.... en dussai-je mourir, oui! je tiendrai mes sermens.

Dorival au comble de son espérance, l'ame

pénétrée, transportée par le sentiment le plus délicieux, ne put s'empêcher de serrer fortement Zélie sur son cœur.

DORIVAL. Ah! c'est donc à moi, s'écria-t-il, à tomber à tes pieds.... Alors éperdu, cédant au trouble qui l'agitoit, il alloit peut-être se déclarer en ajoutant, je retrouve donc ma fille!... Ah! le temps... & mon bonheur consoleront ton ame: je.... Mais dans l'instant même on entendit du bruit; & Zélie s'échappant de ses bras, lui dit: ah! mon pere, ô ciel! modérez-vous, on vient.... Dorival, plein du projet dont il voyoit l'heureuse suite assurée, dit à Zélie, adieu.... dans une heure je serai à la petite porte du parc; j'en ai deux clefs.... Voilà celle que je vous destinois. A ces mots, il remit cette clef dans ses mains; & voyant son guide s'avancer, il le suivit, en se disant tout bas: Ah! fut-il jamais un père plus heureux?...

Dorival ne perdit pas un instant, traversa promptement le parc, se rendit chez le fermier, & donnant à son fils un petit paquet, il le fit monter à cheval & l'envoya chercher ses deux Indiens auxquels il donnoit ordre de le venir joindre sur le champ avec le simple coffre qu'ils eussent apporté. La petite ville où ces Indiens étoient demeurés cachés, n'étoit distante que

d'un quart de lieue du hameau ; une heure à peine s'étoit écoulée, qu'ils arrivèrent à la ferme.

Le vieux fermier fut très-étonné de voir entrer chez lui deux hommes bienfaits, bien vêtus, mais d'un teint fort brun, dont le premier mouvement, en revoyant Dorival, fut de poser leur front à terre à ses pieds. Il le fut encore plus lorsque Dorival ayant ouvert le coffre qu'ils avoient apporté, celui qu'ils avoient pris jusqu'alors pour un vieux soldat bien pauvre, tira du coffre un long habit d'étoffe d'or, un baudrier, un sabre enrichi de diamans, & une espèce de bonnet élevé, surmonté d'une aigrette dont l'œil avoit peine à soutenir l'éclat. Mes amis, leur dit-il, en leur donnant un gros sac plein de pagodes d'or, partagez ma joie & ma fortune : je ne vous demande qu'une heure de silence de plus ; & bientôt vous allez voir ce maître qui vous est si cher, & votre hôte, au comble de la félicité. Que personne ne sorte de cette maison ; attendez moi, soyez tranquille. Je vais sortir seul, & mon absence ne peut être longue. A ces mots, voyant que le jour commençoit à tomber, il partit sous son habit de soldat, & vola vers cette porte où Zélie avoit promis de le joindre.

Pendant le peu de temps que Dorival venoit

d'employer aux préparatifs qu'il avoit imaginé de faire, la malheureuse Zélie, plus morte que vive, étoit prête à succomber à son désespoir. « Dans une heure .... se disoit-elle, dans une » heure .... je frémis .... qu'ai-je fait ? qu'ai-je » promis, grand Dieu !.... je succombe à tant » de peines, un froid mortel glace mon cœur... » ma force m'abandonne... Hélas ! que ne puis-je » mourir ! »

Zélie en effet seroit tombée de saisissement, si elle ne s'étoit appuyée sur une table, & si Clarice ne fût accourue les bras ouverts en lui criant : « Zélie, ma chère Zélie, je vous cher- » chois.... le marquis vient de m'instruire.... O » ciel ! que vois-je, dit-elle en s'interrompant ? » Quelle pâleur effrayante couvre votre visage ?... » Mais vous avez éprouvé des secousses si violen- » tes aujourd'hui, que je ne suis pas surprise.... » Ce n'est rien, madame, dit Zélie.... Ah ! sans » doute... j'en éprouve de bien terribles ; mais, » madame, que fait Sainville ?.... En doutez- » vous, ma chère Zélie, lui dit Clarice ?.... » Sainville, au comble de ses vœux, s'occupe » des préparatifs de son bonheur ; enivré, trans- » porté, il ne voit, n'entend rien, & ne pense » qu'à vous.... Déja le notaire est mandé ; déja » l'église est préparée pour vous recevoir & vous » unir l'un & l'autre pour jamais..... Tout le

» château retentit de cette heureuse nouvelle... » les portes sont ouvertes, on entre en tumulte; » on répète, on célèbre le nom de Zélie; on » crie, on s'embrasse, & la joie de Sainville passe » dans tous les cœurs. Ah! malheureuse, dit tout » bas Zélie en soupirant.... Le seul Ariste, con- » tinua Clarice, toujours farouche & sombre, » s'est renfermé dans son appartement; mais je » viens de laisser Sainville à ses pieds, & sans » doute il le fléchira..... Ah! madame, s'écria » Zélie..... mon cœur ne peut suffire aux mou- » vemens qu'il éprouve..... ils sont trop vio- » lens..... souffrez que je vous quitte.... per- » mettez-moi.... Allez, ma chère enfant, lui dit » tendrement Clarice; allez vous livrer sans con- » trainte à des transports si doux.... mais avant » de me quitter, embrassez-moi..... Adieu, ma- » dame, adieu, dit Zélie d'une voix étouffée & » les yeux presque égarés; quand vous le verrez, » dites-lui.... peignez-lui.... adieu.... dit-elle » en voulant s'éloigner. Mais ô ciel! dit Clarice » effrayée de l'état de Zélie, auquel jusqu'alors » elle n'avoit pas fait attention, qu'avez-vous, » mon enfant?.... Vous vous trouvez mal.... » vous chancelez!.... asséyez-vous.... Ce n'est » rien, madame, dit Zélie en tâchant de se re- » mettre, c'est un étourdissement;.... mais il est » déja passé..... En ce moment, elle apperçut

» Ariſte qui s'avançoit près d'elle. Ah! fuyons, » dit-elle en faiſant un effort pour ſe lever; mais » Ariſte la faiſant aſſeoir, & lui prenant la main » de l'air le plus tendre: Arrêtez, ma chère Zélie, » arrêtez! lui dit-il, ne voyez plus en moi votre » perſécuteur; venez embraſſer le père de Sain- » ville & le vôtre..... Quoi! vous pleurez en- » core?... Ah! monſieur, dit Zélie, les yeux » pleins de larmes & ſerrant ſa main, ah! mon- » ſieur, ſi vous pouviez lire dans mon ame!.... = Les prières, les pleurs, la tendreſſe de Sain- » ville ont vaincu ma réſiſtance, lui dit Ariſte: » quel autre en ma place auroit pu ne pas cé- » der?.... Ah! Zélie, ſachez du moins à quel » excès vous êtes aimée, & ne l'oubliez jamais. » Oui, me diſoit-il en verſant un torrent de lar- » mes, elle eſt à moi.... rien ne peut nous dé- » ſunir, mais que je la tienne de vous! Soyez » ſon père comme vous fûtes le mien. Hélas, elle » n'en a plus, daignez lui en ſervir; que conduite » à l'autel par vous, une main ſi chère nous » uniſſe l'un à l'autre..... Tels étoient ſes diſ- » cours....» Zélie, plus déſeſpérée que jamais, ſentoit déchirer ſon cœur à chaque mot que di- ſoit Ariſte. Ce mot de père.... Mais déja le temps commençoit à s'écouler: elle y réfléchiſſoit en frémiſſant. Sainville, dit-elle douloureuſement, où eſt Sainville?.... Il eſt avec le notaire, lui

répondit Ariste; il va bientôt nous rejoindre.... Cédant enfin à tous ses transports, au désespoir qui la déchiroit, mais entraînée par le devoir dont la puissance détermine toujours une belle ame, Zélie se leva brusquement. O mon père!... se dit-elle tout bas.... « Arrachons-nous d'ici....
» Je vais, dit-elle à Ariste..... Souffrez, mon-
» sieur, j'ai besoin d'être seule un moment.....
» Pardonnez à l'état où je suis.... pénétrée de
» vos bontés, hélas! si je n'y puis répondre....
» n'accusez point un cœur....qui.... qui n'est plus à
» lui-même..... » Elle sortit à ces mots, sans que ceux qui l'écoutoient avec surprise, pensassent à l'arrêter. O ciel! dit-elle en s'en allant, ce moment me paroît être le dernier de ma vie.

Ariste & Clarice cependant ne pouvoient encore attribuer la vive émotion de Zélie, qu'au passage subit de la douleur & de la crainte qu'elle avoit essuyées, aux transports de joie que son ame devoit éprouver dans ce moment. « Que
» Zélie est heureuse, disoit Clarice! quelle diffé-
» rence, ô ciel! de son sort & du mien!....
» Trahie, abandonnée, méprisée, hélas! en suis-
» je moins sensible?... Quelle indigne foiblesse!
» quel abaissement honteux! Mais il ne l'a jamais
» aimée.... Non, je ne puis le croire; ou, pour
» mieux dire, je cherche à m'abuser... On vient,
» c'est le chevalier même..... Ecoutons-le du

» moins.... voyons ce qu'il oſera me dire....... »

Le chevalier de Villers, plein d'audace & d'adreſſe, n'avoit été qu'aſſez médiocrement ému d'avoir vu tous ſes projets renverſés; &, comprenant bien qu'il ne lui reſtoit d'autre reſſource que de profiter du foible qu'il ſavoit que Clarice avoit pour lui, il eut la confiance de croire qu'il réuſſiroit à s'excuſer, & même à réunir les ſentimens qu'il l'attachoient à lui. Clarice s'en apperçut, & lui fit ſentir par la plus amère ironie. Villers en fut humilié; réfléchiſſant même alors ſur ſa conduite paſſée, il convint en lui-même de tous ſes torts, & de tout ce qu'il perdoit au moment où Clarice rompoit avec lui. L'air de dépit & de mépris qu'il liſoit dans les yeux de cette charmante veuve, tout l'atterra, lui fit changer de langage, & lui donna pour la première fois de véritables remords. Il commençoit même à ne plus implorer auprès d'elle qu'un généreux pardon, à lui montrer un repentir ſincère, lorſque des cris multipliés ſe firent entendre, & qu'ils virent entrer bruſquement Sainville en déſordre, les yeux pleins de fureur, & qu'Ariſte retenoit par le bras. Sa colère parut redoubler en voyant le chevalier de Villers & Clarice. Zélie, Zélie eſt enlevée, cria-t-il en entrant. Ah! madame, dit-il à Clarice, Zélie a diſparu. Toute recherche eſt vaine... Mais, dit-il avec plus de fureur encore,

en regardant le chevalier, je sais qui j'en dois accuser, & la plus prompte vengeance.... A ces mots, il mit l'épée à la main pour courir sur lui malgré son oncle, dont les nouveaux efforts parvinrent à le retenir. Laissez-moi, laissez-moi, lui crioit Sainville en se débattant. Non, dit Ariste, en saisissant le bras dont il tenoit son épée, non, vous ne m'échapperez pas. Il est vrai, madame, poursuivit Ariste, en s'adressant à Clarice: « Hélas! il n'est que trop vrai, Zélie a pris la » fuite; mais on ne l'a point enlevée.... Avant » de partir, elle a eu le soin d'éloigner sa gou» vernante; elle a laissé ses diamans, son argent. » Enfin, on a trouvé une clef en dedans de la » petite porte du parc, par où sans doute elle » s'est sauvée; ainsi tout prouve que c'est sans » violence que.... Eh! qu'importe? je l'ai per» due, s'écria Sainville dans une espèce de rage. » Qu'importe qu'elle me soit ravie par la force » ou par la séduction? Je veux mourir ou me » venger. » Ah! perfide, se pourroit-il, s'écria Clarice en regardant Villers avec indignation? Jusqu'alors, celui-ci s'étoit contenu; mais le soupçon de rapt, le terme de séduction, l'air de Clarice excitèrent sa colère: « Quand on m'ac» cuse, quand on m'outrage, dit-il fièrement, » je ne sais qu'un moyen pour me justifier. A ces » mots, il mit la main sur la garde de son épée;

» & Sainville, en s'arrachant des bras d'Ariste,
» & criant; je l'accepte, défendez-vous».... Ils alloient s'égorger, si Clarice & son oncle ne se fussent jettés entre eux deux. Ils auroient eu peine à les séparer, si dans le moment même de nouveaux cris n'avoient pas fait entendre ces seuls mots: Zélie, Zélie est revenue!... A l'instant même, Champagne, valet du chevalier, accourt. Le vieux Cléante & madame Berrard essoufflés, pleurant, mais avec les plus vifs transports de joie, accourent, en criant, Zélie est revenue!... Grand Dieu! s'écria Sainville..... en laissant tomber son épée, & s'élançant vers la porte. Dieux! quel spectacle frappe ses yeux! la grande porte du sallon s'ouvre, Zélie paroît couverte de diamans. Une joie brillante & modeste embellit ses yeux: un homme d'une belle figure, vêtu comme l'étoit Aurengzeb un jour de triomphe, lui donnoit la main: « C'est moi qui suis le
» ravisseur..... dit cet inconnu. Allez, Zélie,
» allez, je vous rends, & vous donne pour ja-
» mais à votre amant. Zélie à ces mots s'avance
» vers Sainville, & lui tend les bras. Sainville
» éperdu, frappé par ces mots, s'écrie: ah!
» Zélie.... où suis-je.... quel son de voix!...
» Ah! s'écria Zélie à son tour, pourriez-vous la
» méconnoître?.... A ces mots, quittant Sain-
» ville, elle retourne se précipiter aux genoux

» de l'Indien, & les embrasse. En croirai-je mes » yeux?..... dit Sainville hors de lui-même; » c'est lui.... c'est lui.... c'est Dorival.... O » mon ami! Ce tendre ami lui tend les bras. » Sainville s'y jette avec Zélie qui se relève, & » tous les trois se tenant embrassés, sont un long » temps avant que de pouvoir exprimer leurs » transports. Est-il possible, ô ciel! dit à la fin » Sainville?.... Quoi! c'est de la main de Do- » rival que je reçois Zélie!.... Je retrouve à la » fois tout ce que j'aime.... Vous vivez, ô mon » cher Dorival!... je vous revois!... vous me » rendez.... vous me donnez Zélie. Ah! n'est-ce » point un songe?... Je fais votre bonheur, dit » Dorival, & de cet instant seul je reviens à la » vie. Mais, mon ami, lui dit Sainville, ce » bonheur est-il pur & sans mélange?..... & » puis-je sans effroi vous revoir dans ces lieux? » Oui, mon cher Sainville, dit-il, mes malheurs » sont finis..... L'arrêt, l'injuste arrêt est révo- » qué; ma patrie m'est rendue; je rentre dans » tous mes droits; & c'est avec des richesses » immenses que je suis de retour en France. Ah! je » suis le père & l'ami le plus fortuné. Je vais donc » en jouir de cette fortune qui m'a tant coûté! » O ma fille, elle est à toi toute entière. O Zélie, » tendre, fidelle & courageuse enfant, pourrai- » je jamais m'acquitter envers toi, après le sa-

» crifice auquel ton cœur a pu se résoudre ? Et
» vous, Sainville, ami généreux & fidèle, vous
» qui m'avez conservé ce trésor si précieux, le
» bien, le seul bien qui m'attache à la vie, vous
» enfin qui me rendez le plus fortuné des pères,
» quelles preuves de ma reconnoissance peuvent
» jamais égaler un tel bienfait ? Pardonnez moi
» l'un & l'autre, dit-il, en serrant Sainville &
» Zélie entre ses bras, pardonnez-moi les peines
» que je vous ai causées dans ce jour. Je vous
» l'avoue, je voulois éprouver ma fille. Elle a
» cru d'abord ne trouver dans son père qu'un
» malheureux fugitif, qu'un proscrit, qui n'of-
» froit à sa jeunesse qu'un éternel exil. La pitié,
» l'humanité, la tendresse du sang l'ont emporté
» dans son cœur, sur le bonheur de sa vie, sur
» l'amour même..... Enfin mourante, désespé-
» rée, elle me suivoit.... O moment délicieux
» où je l'ai vue tremblante, inanimée, se jetter
» dans mes bras, & s'arracher en gémissant de
» ces lieux si chers !... O ma fille !.... Ah ! mon
» bonheur ; dit Zélie, en baisant les mains de
» Dorival sans quitter celle de Sainville qu'elle
» tenoit serrée, mon bonheur surpasse, s'il est
» possible, l'excès des maux que j'ai soufferts.
» Ah ! mon oncle, s'écria Sainville, & vous,
» madame, concevez-vous l'excès de ma féli-
» cité ? Croyez que nous la partageons, lui ré-
pondirent-ils

» pondirent-ils tout d'une voix...... Ma chère
» Zélie, dit Clarice en l'embrassant, qu'il m'est
» doux de vous voir un sort digne de vous!
» Mais, monsieur, dit Sainville au chevalier,
» comment pourrai-je réparer mon injuste em-
» portement? Parlez, monsieur; daignerez-vous
» oublier?....» Oui, monsieur, dit Villers en lui tendant les bras, pourvu que vous m'accordiez toujours vos conseils, & cette même amitié que vous me jurâtes autrefois au bois de Boulogne. Ah! bon & généreux ami, dit Sainville, ce souvenir ne s'est jamais effacé de mon cœur. Puisse ce jour de joie en être un de grace! Et en même-temps, charmante Clarice, dit-il d'un air soumis & riant, il ne tiendroit qu'à vous que nous fussions tous heureux. Arrêtez, Sainville, lui dit Clarice avec un peu d'émotion, laissez-moi jouir sans trouble du plaisir de voir votre bonheur. Dorival, qui n'apprit que dans ce moment quel étoit le rang de Clarice, & qui savoit devoir à son père & la grace & la lettre honorable qu'il avoit reçue de la cour, s'approcha d'elle pour lui marquer sa vive reconnoissance. Enfin, monsieur, dit-elle, je peux donc révéler à Sainville le seul secret que j'ai pu lui cacher. Je jouis depuis plus de trois ans du plaisir de savoir que vous avez obtenu votre grace, & vous la devez aux soins empressés de votre ami, comme aux actions

brillantes que vous avez faites dans l'Inde ; mais, dans la crainte que quelque événement malheureux n'en empêchât l'effet, mon père, qui connoît la sensibilité de Sainville, me fit promettre de le lui cacher jusqu'à votre retour, & même de ne pas lui laisser soupçonner qu'il eût reçu des nouvelles de l'Inde aussi glorieuses & aussi décisives pour vous. Sainville, Dorival & Zélie coururent prendre les mains de Clarice pour les lui baiser ; & le chevalier, profitant du moment favorable où Clarice serroit Zélie dans ses bras, se jetta tout en larmes à ses genoux. Elles partoient véritablement du cœur, & celles-là réussissent presque toujours à toucher. Oui, je suis un monstre, un forcené qui ne mérite pas votre pardon. Mais, ô divine Clarice! ô la plus respectée, & maintenant la plus adorée de toutes les femmes! votre cœur sera-t-il inaccessible à la pitié? parlez, & si ce cœur ne vous permet de prononcer qu'un arrêt fatal contre moi, dès ce moment je pars, & je vais chercher la mort dans les mêmes climats où Dorival vient de se couvrir de gloire. Ah! pourriez-vous croire que tout ce qui vient de se passer sous mes yeux, ne porte pas une nouvelle lumière en mon ame? Grands dieux! ne frémirai-je donc pas toute ma vie, quand je me rappellerai que ma légéreté coupable a mis les armes à la main contre moi;

au plus estimable de tous les hommes, à mon meilleur ami ?.... Hélas ! faut-il aussi qu'elle ait détruit pour moi jusqu'au plus léger rayon d'espérance ? Ah ! Clarice, Clarice !.... La bouche de Villers ne put rien prononcer de plus : elle étoit collée sur les pieds de la charmante veuve. Relevez-vous, chevalier, lui dit-elle en soupirant : je ne vous cache point que mon ame est attendrie ; mais vous l'avez cruellement blessée, cette ame si sensible, & qui ne le fut jamais que pour vous...Non, je ne vous laisse point partir ; mais en voyant former le lien de Sainville & de Zélie, « apprenez qu'il n'en est d'heureux que ceux qui » sont formés par l'amour & par la raison, & » qu'un tel assemblage peut seul procurer une fé» licité pure & durable. » A ces mots, elle lui tendit une main que Villers baigna de ses larmes ; mais la retirant aussi-tôt, si cette main, lui dit-elle, continue à vous être chère, c'est en présence de mon père & du marquis de Villers que je pourrai peut-être vous la présenter une seconde fois. Villers, au comble de ses vœux, fit le serment le plus sacré, qu'il se rendroit digne d'un pareil bonheur.

Les noces de Sainville & de Zélie furent célébrées dès le même jour. Dorival n'ayant plus de raison pour se cacher, ne resta dans le château que le temps nécessaire pour faire préparer un

hôtel superbe à Paris, où sa fille & son gendre vinrent s'établir avec lui.

Dès le lendemain de son arrivée, Sainville conduisit Dorival chez le marquis de Villers, & tous les trois partirent ensemble pour Versailles, où le ministre (en secret prévenu par Clarice) les attendoit. A peine voulut-il leur laisser le temps de le remercier. Recevez, monsieur, dit-il à Sainville, les patentes du gouvernement, où vos pères ont long-temps commandé. Vous, monsieur, dit-il à Dorival, en lui remettant la croix de Saint-Louis, & un brevet d'inspecteur des colonies, recevez la récompense des services que vous avez rendus dans l'Inde. Suivez-moi l'un & l'autre, je veux vous présenter moi-même au roi. Mais vous, monsieur le marquis de Villers, dit-il en souriant à celui-ci, n'auriez-vous donc pas aussi quelque chose à me demander? Ah! monsieur, dit le marquis de Villers, ce n'est qu'au fond de mon cœur que j'ose former des vœux que je regarde moi-même comme trop téméraires. Clarice, monsieur...., Clarice elle-même l'interrompit en sortant d'un cabinet où jusqu'à ce moment elle s'étoit tenue renfermée. Monsieur, lui dit-elle avec les graces qui lui étoient si naturelles, mon père m'autorise à vous demander votre tendresse & vos bontés. Le marquis de Villers voulut se baisser pour lui baiser la main,

mais Clarice, l'embraſſant tendrement, frappa des mains ; une porte s'ouvrit. A ce ſignal, Ariſte & Zélie, tenant le chevalier de Villers par une main, le conduiſirent aux genoux de Clarice & du miniſtre. Il y reçut le pardon de ſes erreurs paſſées, & Clarice avoit bien tout ce qui devoit les lui faire déteſter. Il vécut heureux & conſtant avec elle ; Sainville & Zélie méritèrent leur bonheur. Ariſte reſta toujours le plus humain de tous les philoſophes ; & puiſqu'il eſt ſi doux de conſerver les mêmes moeurs & les mêmes goûts, lorſque l'eſprit & la ſageſſe les éclairent, j'eſpere que l'aimable & ſublime Auteur de Zélie continuera ſans ceſſe de nous inſtruire autant qu'il eſt sûr de nous plaire. Il me ſera bien agréable & bien cher de ſuivre ſes pas, & de ramaſſer les fleurs qui tomberont des guirlandes dont les graces & le génie la pareront toujours.

FIN.